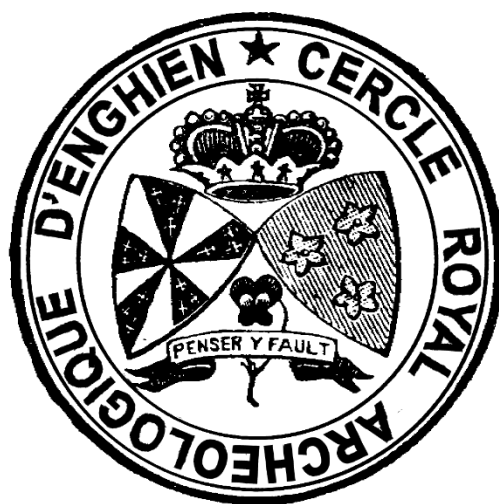


# ANNALES du Cercle Royal Archéologique d'Enghien

Tome XLVI  
2018



Décembre 2018



# CRAE

## Cercle Royal Archéologique d'Enghien



### Conseil d'administration du Cercle

Marc Vanderstichelen	Président
Christophe Bosteels	Vice-président
Henry Nolf	Secrétaire
Bruno Carbonnelle	Trésorier
Philippe Koole	Webmaster
Thérèse Dendoncker	Secrétaire adjointe
Carine Wastiels	Secrétaire adjointe
Jacques Delautre	
Géry Flament	
Jean-Pierre Hollemaert	

### Consultants

Michel Abrassart  
Thomas Elleboudt  
Francis Geets  
Josée Rivière-Tresegnie  
Bernard Roobaert

**Président d'Honneur** : SAS le Duc Léopold d'Arenberg

### Siège Social :

Petit Parc - Avenue Albert 1<sup>er</sup>, 3 7850 Enghien  
0475/604 416 – 02/395 38 10

**E-mail** : [cercle.archeologique.enghien@gmail.com](mailto:cercle.archeologique.enghien@gmail.com)

**Site** : [www.craenghien.be](http://www.craenghien.be)

**N° de compte** : **IBAN** : BE32 3631 2042 1702 **BIC** : BBRUBEBB



## Sommaire

<b>Promenade dans les allées de l'Histoire</b> Jean-Pierre Hollemaert	p. 7 - 20
<b>Une horloge astronomique de Jean-Hyacinthe Magellan pour le Duc aveugle Louis-Engelbert d'Arenberg (1781)</b> Bernard ROOBAERT	p. 21 - 42
<b>Un improbable joueur de whist : le Duc aveugle Louis-Engelbert d'Arenberg</b> Bernard ROOBAERT	p. 43 - 52
<b>Trésors du passé enfouis dans la région d'Enghien</b> Henry Nolf	p. 53 - 84
<b>Le retable marial de l'église Saint-Nicolas d'Enghien et la production anversoise des années 1530-1540</b> Elisabeth Van Eyck	p. 85 - 104
<b>1917, c'était il y a cent ans</b> <b>Les Jésuites d'Enghien et les habitants de Saint-Quentin</b> Jacques Delautre	p. 105 - 136
<b>Eglises, chapelles, calvaires et potales de Petit-Enghien</b> Jacques DELAUTRE	p. 137 - 184
<b>Monument au Bois Blanc à Marcq en souvenir de Résistants</b> Marc Vanderstichelen	p. 161 - 184
<b>Liste des Membres</b>	p. 185 - 196
<b>In Memoriam</b>	p. 197 - 198



# **Promenade dans les allées de l'Histoire**

Jean-Pierre Hollemaert

Juin 2018

# Promenade dans les allées de l'Histoire

Jean-Pierre Hollemaert

Juin 2018

S'il est vrai que la mission essentielle du CRAE doit avant tout se focaliser sur la connaissance et la préservation du patrimoine de notre commune d'Enghien, il n'est cependant peut-être pas inutile de porter aussi quelque attention sur le sens même de l'Histoire, sa signification et sa direction.

Quoique très souvent les éléments extérieurs à notre volonté imposent leurs lois, il n'empêche que chaque individu possède le pouvoir, au niveau qui est le sien, d'influer plus ou moins sur le cours des événements. Par conséquent, la recherche historique permet à tout homme de mieux découvrir sa personnalité réelle en se posant la question de savoir comment il eût réagi s'il avait été mêlé à telle ou telle circonstance du passé, comme le règne de Louis XIV, la Révolution de 1789, la guerre civile d'Espagne, les dictatures hitlérienne et stalinienne, etc. L'implication des consciences demeure évidemment la même dans des situations plus actuelles. Il paraît également des plus instructif de se pencher sur l'évolution des sociétés humaines en se demandant quelles étaient, à chaque époque, les aspirations majeures des diverses classes de la société.

Du plus ancien livre d'histoire connu du monde occidental, celui d'Hérodote, lequel voulait que « les choses faites par les hommes ne s'oublient pas avec le temps », jusqu'à «L'introduction à la philosophie de l'histoire» de Raymond Aron, fondant sa thèse sur le postulat que «l'histoire est la science du passé humain», en passant par Jules Michelet qui, non sans quelque exaltation, s'imaginait pouvoir atteindre dans son «Histoire de France» «la résurrection intégrale du passé», toujours les hommes ont cherché à percer les arcanes de leur destinée tout à la fois terrestre et eschatologique.

Tout d'abord, il y a lieu de reconnaître que la quête historique revêt une double dimension, en même temps scientifique et philosophique, cette discipline se révélant être une science heuristique dans la mesure où s'impose à elle l'obligation de chercher la vérité selon les principes d'une méthode rigoureuse la plus impartiale possible quant à la découverte des sources et à leur étude critique ; se présentant aussi comme une construction herméneutique en ce sens qu'elle exige une interprétation cohérente desdites sources qui ont été collectées et reconnues pertinentes en vue d'une compréhension d'ensemble des faits considérés. Il faut en outre noter qu'approche scientifique et approche philosophique doivent être tenues pour indissolublement liées, la première s'attachant surtout aux causes, la seconde aux raisons. Cependant, dans leurs rapports réciproques l'exigence d'interprétation semble plus essentielle que la vérification des faits, quelque fondamentale que soit cette dernière, idée que défendait ardemment Einstein, non seulement en physique mais aussi dans d'autres branches du savoir, lorsqu'il affirmait que « l'imagination est



supérieure au savoir »<sup>1</sup>, à la condition expresse évidemment qu'une théorie ne puisse être acceptée comme vraie si et seulement si tous les faits particuliers en justifient la teneur, sans quoi elle s'écroulerait aussitôt sans autre forme de procès, devant laisser la place à de nouvelles conceptions plus plausibles. Cette théorie invalidée tomberait donc sous le couperet du principe de 'falsifiabilité', limitation épistémologique énoncée par Karl Popper. Rappelons à ce sujet que l'activité scientifique se déploie obligatoirement en trois phases successives : d'abord l'énoncé d'une thèse, ensuite l'instauration d'un débat contradictoire sur la question et, en fin de course, l'incontournable administration de la preuve. Ne faudrait-il pas également s'interroger sur les limites de l'objectivité, sur son caractère tendanciel, voire asymptotique ? En tout cas, toujours aborder les questions sans a priori.

Puisque sur un temps relativement aussi court que celui qui, par exemple, s'est écoulé depuis le siècle de Périclès jusqu'à nos jours, la constatation peut être établie, par la connaissance du déroulement des événements, qu'il existe bien une nature humaine qui, contrairement à ce qu'a pu soutenir Jean-Paul Sartre, demeure inchangée à travers les diverses périodes historiques, ce qui autorise à considérer que, derrière la multiplicité des faits particuliers envisageables sont à l'œuvre des lois permanentes, ce qui permet aussi de conjecturer que l'avenir restera partiellement prédictible, parce que l'homme, toujours semblable à lui-même, continuera d'exercer son influence dominée qu'il est par les structures ambivalentes de son esprit (le néocortex face au système limbique) qui voient s'opposer concurremment en une tension prégnante instinct de domination et exigence de justice.

Cette double postulation que nous venons d'évoquer, qui bouleverse tant notre espèce, génère un conflit intérieur épique qui la taraudera jusqu'à ce que se fassent jour des temps meilleurs. Qu'il s'agisse d'époques plus reculées ou d'événements davantage contemporains, sempiternellement s'affichent la même ivresse du pouvoir, la même soif de l'argent, les mêmes tendances oligarchiques, le même désir d'assujettissement d'autrui, les mêmes affrontements armés, les mêmes nécessités économiques exigeant soit d'obtenir par des contrats commerciaux parfois léonins, soit de s'approprier par ruse ou par force les matières premières que ne possèdent pas par elles-mêmes les nations développées. Selon cette vision-là du monde, la raison historique est la raison du plus fort. Pourtant cette *realpolitik*, ne tenant compte que des intérêts que chaque Etat considère comme vitaux en ne se souciant que du résultat auquel il faut parvenir, ne constitue pas la seule vérité de l'homme. Tout n'est pas comme la Pax Romana telle que la proclamait Virgile dans son *Enéide* « Epargner ceux qui se soumettent et dompter ceux qui se rebellent contre notre autorité ». A l'encontre de cette volonté de puissance implacable, le philosophe allemand Hegel pressentait l'émergence d'un devenir humain qui, malgré les ruses de la raison, les inévitables périodes de recul provisoires, verrait s'accomplir une irrépressible montée de la liberté, avancée éthique s'opposant avec de plus en plus de succès à la persistance des desseins obscurs de la brutalité immémoriale.

Plus circonspect quant à l'aboutissement de cette évolution Raymond Aron n'en envisageait l'avènement « qu'à l'horizon de la raison ». Pourtant, des signes prémonitoires d'une percée de l'esprit ne sont-ils pas d'ores et déjà irrécusables ? La menace jamais écartée du recours

---

1

De son côté, le mathématicien Henri Poincaré soutenait « qu'on trouve avec l'intuition et qu'on démontre avec la logique ».

à l'arme nucléaire n'a-t-elle pas réussi, par la crainte salutaire qu'elle a inspirée, à empêcher que n'éclatât un conflit apocalyptique entre les grandes puissances ? L'hécatombe de la Seconde Guerre mondiale, par l'horreur sans nom qu'elle a suscitée, n'a-t-elle pas conduit nos nations occidentales à s'unir dans la paix – surtout depuis la signature du Traité de Rome en 1957 – afin que ne resurgisse plus le spectre du nationalisme exacerbé, monstre gros de nouveaux affrontements belliqueux ? La volonté de certains pays d'abolir la peine de mort ne nous fait-elle pas franchir un pas décisif dans l'ordre de la civilisation ? En 1974, la loi Veil en France n'a-t-elle pas autorisé les femmes à pratiquer, sous certaines conditions, une interruption volontaire de grossesse, elles qui vivaient depuis la nuit des temps dans la hantise de tomber enceinte sans l'avoir désiré ? Dans nos pays du moins, les inégalités qui frappent les femmes par rapport à leurs congénères masculins ne tendent-elles pas, sous la pression de l'opinion publique, à se réduire de manière significative ? Dans notre société, sous l'influence du Code Napoléon, les femmes ont été longtemps considérées comme des enfants mineures. Ne peut-on encore citer, sans pouvoir être exhaustif, les prodigieux développements de la science en général et de l'art médical en particulier, offrant à nos populations une longévité sans précédent ? Toutes ces situations n'illustrent-elles pas à l'évidence cette irréversible progression, tantôt lente, tantôt rapide, vers une amélioration tout à la fois physique et psychique de l'aventure humaine ? L'on ne peut toutefois passer sous silence les dangers que les avancées technologiques font aussi courir à la qualité de vie sur notre planète. Ne perdons donc pas de vue que rien n'est jamais définitivement acquis, que la vigilance restera toujours de mise et que de durs combats seront encore à mener pour plus de progrès en ce monde. Gravons en nos mémoires cette interpellante réflexion de Paul Valéry à l'approche de la Seconde Guerre mondiale : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles » !

Mais, loin qu'il faille voir dans les deux tendances de la nature humaine une sorte de manichéisme, la complexité du réel est telle que l'analyse de celui-ci doit nous amener à admettre que d'un bien peut sortir un mal et que d'un mal peut surgir un bien. Dans le premier cas de figure, nous songeons par exemple à la République de Weimar qui, en 1919, instaura en Allemagne un régime démocratique. En 1923, Hitler et ses séides tentèrent, par un coup de force à Munich, de s'emparer du pouvoir, mais ce putsch échoua lamentablement. Dès lors, le chef nazi comprit que seule la voie des urnes lui permettrait de devenir le maître du pays. Après qu'en janvier 1933 il eut été nommé Chancelier, il organisa en mars de la même année de nouvelles et dernières élections où il obtint 43% des voix. Le nouveau Parlement qui en sortit se saborda en lui octroyant les pleins pouvoirs sur l'appui desquels il se hâta d'instaurer le régime du parti unique et de museler ainsi toute opposition, soutenu en cela par la Gestapo, redoutable police d'Etat. Ainsi la démocratie que dans une boutade, Churchill avait qualifiée de « pire des régimes à l'exclusion de tous les autres », fut-elle prise à son propre jeu et permit-elle à un tyran forcené, véritable possédé du démon, d'imposer une dictature sans merci, utilisant à son profit les mécanismes mêmes de la représentation nationale. De sorte que la démocratie, en permettant à des antidémocrates d'accéder légalement au pouvoir, en arrive-t-elle à s'autodétruire. Par conséquent, vu les leçons du passé, les actuels défenseurs de la liberté doivent-ils se montrer très vigilants et pugnaces face à la montée délétère de mouvements autoritaires. Ne faudrait-il pas même en arriver à interdire ces courants liberticides avant qu'ils ne soient en état d'étrangler les institutions parlementaires ? Quant au second cas de figure selon lequel un bien peut résulter d'un mal, il faut comprendre par-là que si les hommes se sont opposés aux divers maux qui les menaçaient, c'est dans l'espoir de chercher à en saisir les raisons afin d'arriver

à les éradiquer. Nous avons déjà évoqué le problème de la possession d'engins nucléaires par des Etats rivaux mais ce ne sont pas ici les progrès de la sagesse humaine qui ont empêché l'éclatement de la Troisième Guerre mondiale entre les Etats-Unis et l'Union soviétique – anciens alliés objectifs contre les puissances de l'Axe – mais bien l'absolue certitude ancrée dans l'esprit des belligérants potentiels que le recours à la bombe atomique allait provoquer un cataclysme d'une telle ampleur que la disparition pure et simple de notre espèce pourrait s'avérer inéluctable. Ni vainqueur, ni vaincu, mais l'anéantissement total des camps opposés. Einstein disait qu'il savait parfaitement quelles seraient les armes brandies au cours de la Quatrième Guerre mondiale si tant est qu'elle se produisît jamais : l'arc et la flèche.

Si ici, en Occident, nous jouissons de l'infini bonheur de vivre en paix depuis 1945, cela tient au fait que la crainte d'avoir à subir le mal ultime a freiné les ardeurs guerrières des boutefeux offrant ainsi un bien pérenne à une partie de l'humanité. Autre exemple du triomphe du mieux sur les forces maléfiques : les conquêtes prodigieuses de la science en matière médicale. Les peuples d'Europe notamment furent, au cours des siècles, frappés par des épidémies dont l'une des plus meurtrières, « la peste noire », sévit dans nos régions à partir de 1347. Cette calamité fit de tels ravages que certains pays perdirent jusqu'au tiers de leur population. Il fallut attendre la révolution Pastoriennne pour que l'on arrivât à mettre en évidence le rôle prépondérant des micro-organismes dans l'apparition des maladies infectieuses. Il y a un monde avant Pasteur et un monde après Pasteur. La généralisation de la vaccination a permis à des millions d'êtres humains d'échapper ainsi à une mort certaine et souvent prématurée.

Ces heurs et malheurs antithétiques nous induisent à subodorer qu'il n'est cependant pas impossible qu'à la longue, par le dépassement, au niveau des relations humaines, des instincts violents, qu'ils soient individuels ou grégaires, un monde plus fraternel ne puisse émerger des affrontements récurrents. Hegel, auquel nous avons déjà fait allusion ci-dessus, pressentait qu'en bout de course l'idéal finirait par féconder le réel, transformation radicale qui, au travers d'un Devenir dramatique, s'acheminerait progressivement vers ce qu'il appelait l'Universel concret c'est-à-dire l'univers potentiel du Bien se muant en réalité, finalité ultime du comportement humain. Que si l'homme se concevait comme un être authentiquement libre, n'y aurait-il pas déjà longtemps que les guerres, malheurs suprêmes eussent disparu de la surface de la Terre ? La distorsion entre la fausse et la vraie liberté provient en majeure partie de ce que l'acte libre est envisagé trop souvent comme le droit de faire ce que l'on veut, sans tenir compte du respect dû à autrui. Qu'est-ce alors que la vraie liberté ? Reprenons-en la définition telle que l'a formulée Yehudi Menuhin : « La vraie liberté, c'est d'aider les autres ». Car, chez cet immense violoniste, l'art et l'humanisme se rejoignent dans la quête de l'harmonie universelle. Citons ensuite l'interpellante assertion de l'abbé Sieyès, vicaire général de Chartres et homme politique sous la Révolution de 1789 et sous l'Empire : « Les hommes veulent être libres, mais ils ne savent pas être justes ». Le corollaire que l'on en peut tirer est que les hommes ne sont libres que quand ils sont justes. De ce que, par cette puissante injonction, la liberté doit nous engager sur le chemin de la générosité, au sens cartésien du terme, il s'ensuit que, loin qu'elle fasse l'apologie d'un abandon à une quelconque fallacieuse autonomie, elle exige au contraire l'accomplissement des valeurs les plus hautes qui puissent éclairer nos conduites. Quoi de plus roboratif en ce sens que cette pensée d'Ernest Renan qui bouscule la commune opinion : « La liberté est en apparence un allègement, mais en réalité c'est un fardeau, car elle engage et oblige. ».

Cette liberté est un combat permanent qui possède deux faces : l'une, extérieure, par laquelle nous gardons le droit imprescriptible de refuser d'adhérer à toute croyance qu'on chercherait à nous imposer sans recueillir notre assentiment; l'autre, intérieure, par laquelle il convient que nous prenions conscience non seulement de ce que beaucoup de nos choix nous sont inspirés par des tendances qui préexistent en nous et ne résultent pas d'une sorte de génération spontanée indépendante de toute emprise préalable, génétique ou fruit de l'influence du milieu où nous évoluons, mais encore des imperfections qui ternissent notre tempérament et dont nous devons nous affranchir par une persévérante transformation de soi fondée sur la conviction que l'homme est un être perfectible. Nonobstant cette persuasion qu'est possible une conversion à l'ordre moral, force est de constater que les relations humaines, notamment sur le plan international, apparaissent encore loin d'être pacifiées, les intérêts des uns s'affrontant à ceux des autres. En outre, cette lutte jamais achevée contre la malignité de certains de nos affects, débouche parallèlement, à chaque étape constructive qu'elle atteint, sur un accroissement de bonheur, sentiment de plénitude lié à l'aspiration essentielle de persévérer heureusement dans l'être. Donc, les degrés dans l'ordre de la sagesse s'identifient aux mêmes degrés dans l'ordre du bonheur. Pour nous et pour les autres, on ne peut pas dire « je suis libre » sans ajouter aussitôt qu'il faut que nous soyons libres ensemble. Seul l'autocrate affirme que sa vision des choses doit être celle de tous ceux qui sont soumis à son pouvoir. Si la liberté revêt une telle importance au sein du processus historique, c'est qu'elle est l'enjeu d'un rapport de force perpétuel entre ceux qui aspirent à un monde meilleur par le recours à un système de solidarité anonyme, et ceux qui se refusent plus ou moins à toute forme de partage, terme que d'aucuns qualifient même de dictature de la redistribution. Quand au nom d'un respect mutuel l'emporte l'esprit de conciliation, les tensions sociales s'apaisent; quand le refus de compromis prévaut, le monde s'embrase. Dans son ouvrage sur « La démocratie en Amérique », Alexis de Tocqueville avait déjà nettement pressenti que « quand les conditions s'égalisent, les mœurs s'adoucissent ». A condition toutefois que chaque membre de la société maintienne en lui le sens des responsabilités. Car, comme Montesquieu l'avait soutenu avec force, « la démocratie se corrompt quand on perd l'esprit d'égalité, mais aussi quand on prend l'esprit d'égalité extrême ». En passant du collectif à l'individuel ne serait-il pas indiqué que nous nous appuyions sur la philosophie grecque afin d'arriver à juguler en nous toute démesure (c'est l'ubris des Anciens) dans l'assouvissement de nos passions ? Epicure, dont dès l'Antiquité la pensée toute de tempérance et de modération fut ravalée à celle des hédonistes épigones d'Aristippe de Cyrène, nous offre une grille de lecture toujours aussi éclairante, quelle que soit l'époque considérée. Il distingue trois types de situations nous permettant d'évaluer le degré de qualité de nos désirs : les plaisirs naturels et nécessaires, les plaisirs naturels et non nécessaires et enfin les plaisirs ni naturels ni nécessaires. Ainsi, en rangeant nos divers penchants dans les cases qui nous semblent appropriées, il nous est possible de déterminer avec lucidité quelles sont les conduites à prescrire et quelles sont celles à proscrire.

S'il est cependant un point sur lequel il serait bon que nous revenions en tentant de l'approfondir, c'est bien celui de notre liberté intérieure. Alors que le refus de nous plier à des idéologies coercitives qui, de gré ou de force, veulent asservir notre indépendance d'esprit, paraît indubitablement légitime et limpide (par exemple être Résistant sous l'occupation nazie), la certitude que nos croyances personnelles relèvent essentiellement de choix authentiquement décidés par notre seul for intérieur sans qu'intervienne la moindre pression exercée par d'autres instances, semble pour le moins assez ambiguë. Cette équivoque doit

nous amener progressivement à réaliser que nos idées et nos conduites sont en fin de compte moins nôtres que nous ne le pensons. Si, par exemple, je professe avec vigueur que je suis de confession catholique et que mon voisin soit tout aussi convaincu de son appartenance à la religion musulmane, dans l'un et l'autre cas nos convictions spirituelles sont-elles le fruit de ce sacro-saint libre arbitre dont nous tirons vanité, ou dérivent-elles du climat mental général de la société dans laquelle nous avons grandi ? Plus d'une fois nos opinions trouvent leur origine dans l'influence que les autres exercent sur nous. Si moi qui me considère comme catholique j'étais né dans un pays islamique, n'eussé-je pas été adorateur d'Allah ? Si, au contraire, mon voisin musulman avait, depuis sa prime enfance, été élevé dans une famille chrétienne, n'eût-il pas été un fervent admirateur du Christ ? L'éducation que nous avons reçue, le milieu dans lequel nous avons évolué, n'ont-ils pas dans une forte mesure influé sur les choix de vie que nous faisons ? Si je sais ce que je pense, je ne sais bien souvent pas pourquoi je pense ce que je pense. Spinoza, philosophe du XVII<sup>ème</sup> siècle, attirait dans son « Ethique » l'attention sur le fait que nous croyons être libres parce que nous considérons nos actes comme des causes, alors qu'ils sont le plus souvent des conséquences. Les avancées de la psychanalyse nous ont aussi fait comprendre qu'une partie non négligeable de nos comportements nous est dictée par les forces salvatrices ou délétères que recèle notre inconscient. Notre liberté, quand on y pense bien, se réduit souvent à une peau de chagrin. On affirme que les hommes naissent libres et égaux en droits ; mais Abraham Lincoln rappelait, dans un mélange d'humour et de gravité, que c'est la dernière fois qu'ils le sont. En réalité, nous naissons très différents les uns des autres : en beauté, en santé, en intelligence, en dons plus ou moins affirmés. Sous la pression des caractères héréditaires, les capacités des uns seront sans commune mesure avec celles des autres. A cela s'ajouteront les hasards de la vie qui feront que les virtualités de réussite pourront s'épanouir ou non. Quoique selon Einstein « chacun agisse non seulement sous une contrainte extérieure, mais aussi d'après une nécessité intérieure » et que Jean Rostand soit convaincu que « la liberté ne peut être qu'extrêmement réduite et impossible à évaluer », l'on peut cependant raisonnablement penser qu'une marge d'affranchissement des conditionnements doit être considérée comme accessible à la nature humaine. Leibniz défendait cette opinion lorsqu'il soutenait que « la liaison des causes et des effets, loin de provoquer une fatalité insoutenable, fournit plutôt un moyen de la lever ». C'est parce que l'homme a démonté les mécanismes de la gravitation que la conquête de la lune a été rendue possible. Il n'a pas supprimé la force gravitationnelle, il l'a utilisée à son profit. La mise au point de la pilule contraceptive par Grégory Pincus ne supprime pas le cycle menstruel chez la femme, mais permet de bloquer l'ovulation, la libérant ainsi de l'appréhension sans cesse renouvelée de tomber enceinte sans l'avoir souhaité, l'important étant aussi qu'elle peut dès lors promouvoir pour elle et sa famille une parenté réfléchie. Il faut enfin se pencher sur toutes les idées qui ont été imprimées dans notre mémoire depuis notre enfance de façon à en soupeser le plus objectivement possible (souvent plutôt selon une subjectivité désintéressée) le degré de validité au lieu de les admettre sans réflexion comme définitivement valables et donc acquises pour toute notre existence. S'avérera toujours majeur le rôle de l'esprit critique dans cette irrépressible aspiration à plus d'émancipation, car cette volonté inaliénable de s'affranchir de toute espèce d'assujettissement a été, est et sera toujours au cœur de l'évolution historique. L'on pourrait encore, si l'on ne craignait d'être trop long, terminer cette partie de l'exposé en analysant les rapports entre liberté et vérité selon Jacques Prévert et ceux entre liberté et justice d'après Albert Camus.

La vision ici défendue sur les fondamentaux de l'histoire repose sur l'hypothèse, déjà avancée par Marc Bloch, que « les faits historiques sont par essence des faits psychologiques », sans omettre que « les destinées humaines s'insèrent dans le monde physique et en subissent le poids ». Ainsi, l'histoire est la résultante des actions des hommes quels que soient les lieux et les époques et quelles que soient les conditions climatiques, géologiques et autres dans lesquelles doivent évoluer les peuples, car le caractère profond de l'homme l'incite à imposer des structures hiérarchiques, à la fois nécessaires quand il s'agit de gestion équilibrée des relations entre individus ou entre Etats, et excessives quand tout pouvoir se mue en contrainte hégémonique, qu'il s'agisse du plan national ou du plan international. Même la démocratie n'échappe pas à ces tendances dominatrices lorsque les représentants du peuple, au lieu de faire passer l'intérêt général (ce que Montesquieu appelait la « vertu » républicaine au sens large) avant les intérêts particuliers, se font les hommes liges de puissances oligarchiques.

Pour en revenir aux données basiques de l'histoire, l'honnêteté intellectuelle exige d'accorder une place aux objections d'autres analystes des événements du passé et du présent, comme Fustel de Coulanges soutenant que dans sa discipline « on trouve parfois des causes et non des lois ». Chenevières, de son côté, s'inquiétait que l'explication des faits selon une démarche unitaire fût trop simplificatrice et laissât échapper ainsi la complexité du réel. Reconnaissons aussi que la majorité des habitants de notre globe terraqué place toute son espérance dans le rôle supérieur exercé par la divine Providence. Pour elle, tout ce qui arrive en ce monde résulte de la volonté expresse d'un être suprême, créateur du ciel et de la terre, qui dirige le destin de l'humanité selon des voies auxquelles nous ne pouvons nous soustraire. Prenons pour exemple, parmi tant d'autres, le « Discours sur l'Histoire universelle » (1681) qu'avait rédigé Bossuet pour l'édification du Dauphin, fils de Louis XIV, où la puissance éternelle du maître de l'univers est exprimée dans toute sa majesté. L'Aigle de Meaux, s'adressant à son illustre élève, lui enseigne, afin qu'il s'en souvienne toute sa vie, que « le long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets » de Dieu, autorité suprahumaine, « selon les règles de sa justice toujours infaillible ». « Il tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes et a tous les cœurs en sa main ». Même au XXe siècle, les régimes dictatoriaux prétendument communistes qui s'acharnèrent à déchristianiser leurs peuples durant des décennies, s'aperçurent à leur grand dam que, lorsqu'ils se furent effondrés, les sentiments religieux ancestralement ancrés dans le cœur des Russes n'avaient pu être éradiqués, contrairement à ce que les dirigeants athées avaient cru; ils refirent immédiatement surface sitôt la liberté de conscience recouvrée. Plus encore, l'idéologie marxiste-léniniste qui promettait à plus ou moins long terme une société sans classe et sans Etat se présentait en fait sous les traits d'une religion séculière réalisant *hic et nunc* le paradis sur terre. Ce qui montre à suffisance que même les régimes qui veulent extirper la religion de l'âme des hommes présentent des caractéristiques s'inspirant d'aspirations surnaturelles. Ce besoin profond de protection divine qui gît au cœur de la plupart des êtres humains jamais ne s'effacera même sous les persécutions des pires oppressions. Ce n'est pas parce que les Ottomans occupèrent pendant quelque cinq cents ans la Grèce qu'ils parvinrent à islamiser la population hellénique orthodoxe. Pour conclure ce point, attirons l'attention sur le fait que bien avant que n'éclatât la prise de pouvoir par Lénine, d'aucuns avaient déjà pressenti l'impasse dans laquelle conduirait la confiscation par l'Etat de tous les biens de la société. Avec une rare lucidité, Victor Hugo qui plaidait dès son époque en faveur de l'abolition de la peine de mort et pour l'édification des Etats-Unis d'Europe, affirmait qu'il fallait

« démocratiser la propriété non en l'abolissant mais en l'universalisant ». Le danger inverse n'étant pas à exclure non plus, puisque l'on assiste à la concentration du pouvoir industriel, les entreprises les plus puissantes se constituant en monopoles par l'absorption des sociétés moins compétitives, les gros poissons mangeant les petits comme l'illustre si bien la célèbre gravure de Pierre Bruegel l'Ancien.

Une autre question qui suscite des réactions antagonistes oppose ceux qui soutiennent que le hasard n'existe pas, les partisans de la concaténation ou enchaînement rigoureux des événements, à ceux qui, tel Voltaire, accordent une place prépondérante à la contingence ou état d'imprévisibilité du surgissement de certains faits. Peut-on trouver prétentieux de recourir à des termes quelque peu jargonnants, alors que nul ne s'offusque que des ouvrages de biologie parlent de liposome, de mitochondrie ou de scissiparité ? L'histoire n'a-t-elle pas aussi le droit de recourir à l'emploi de quelques termes qui lui sont spécifiques ? Alignons quelques cas qui montrent que l'histoire est faite à la fois de hasard et de nécessité, formule qui reprend le titre d'une œuvre célèbre du biochimiste Jacques Monod (1970), lui-même s'étant servi d'un adage de Démocrite.

Un incident imprévisible bouleversa la vie et la carrière de Léopold de Saxe-Cobourg Gotha, notre premier roi, qui avait épousé en premières noces Charlotte, héritière d'Angleterre. Sa vie aurait été celle d'un prince consort si tout à coup sa jeune épouse n'était pas morte en couches un an après leur mariage. Jamais Léopold ne fût devenu roi des Belges si ce tragique accident ne s'était pas produit. Qui l'eût cru en ce jour du 22 novembre 1963 que John Kennedy, Président des Etats-Unis, l'homme le plus puissant du monde, allait succomber sous les balles d'un tireur isolé, si du moins l'on en croit les conclusions du rapport Warren. Que s'était-il passé de si grave pour que certains fussent déterminés à faire abattre un homme politique d'une telle importance ? Le saura-t-on jamais ? Bien que prémédité, ce meurtre sidéra le monde par son incroyable soudaineté. Très étrange encore fut l'élimination physique rapide du suspect dans un commissariat de police, comme si tout avait été organisé pour qu'il ne parlât pas, l'assassin de ce dernier disparaissant lui aussi quelque temps plus tard. Rien ne se passa par hasard, mais tout fut ressenti comme un acte échappant à toute prévision. Le 7 octobre 1492, après soixante-cinq jours de navigation, Christophe Colomb et son équipage aperçurent dans le ciel des oiseaux qui survolaient les trois caravelles. Après tant d'angoisses et d'incertitudes, cet événement inopiné remplit d'espoir le cœur des matelots qui réalisèrent tout d'un coup qu'une terre ferme ne pouvait être que fort proche. S'adaptant aussitôt à cette situation nouvelle, le hardi navigateur résolut de modifier sa trajectoire jusque-là orientée vers l'Ouest en l'infléchissant dans la direction de l'Ouest sud-ouest dans le sens qu'avaient pris les providentiels messagers célestes. Eût-il poursuivi sa progression vers l'Ouest, peut-être aujourd'hui parlerait-on l'espagnol en Amérique du Nord ? Louis XVI et sa famille, se sentant prisonniers des révolutionnaires dans son château des Tuileries, quittèrent nuitamment Paris en berline dans l'espoir de rejoindre l'armée de Bouillé qui l'attendait à l'est du territoire français. Mais le hasard qu'Antoine Cournot définissait comme la rencontre de deux séries causales indépendantes en décida autrement. Au relais de Sainte-Menehould, Jean-Baptiste Drouet, le fils du maître de poste reconnut le roi au moment où ce dernier se pencha par la portière de la voiture. Non que le jeune homme l'eût vu précédemment, mais il s'en rappelait le visage par les pièces de monnaie frappées à son effigie. Pour que la situation de la famille royale devînt si dramatique, il avait donc fallu tout d'abord que le souverain fût reconnu. Dès lors les événements se précipitèrent, et Drouet d'enfourcher un cheval, de galoper à brides abattues

à travers champs, d'atteindre Varennes prestement, d'y ameuter les autorités locales en les prévenant du passage imminent de la voiture royale. Les édiles du lieu, réalisant que Louis XVI était en fuite, décidèrent qu'il était impérieux qu'on empêchât le souverain de poursuivre sa route avant qu'il ne s'échappât définitivement. Lui et sa famille furent alors ramenés à Paris avec les conséquences tragiques que l'on sait. Ne voit-on pas dès lors combien funeste peut se révéler un grain de sable se glissant dans les rouages de l'histoire et les grippant brusquement. Cependant, ce fait inattendu n'eût pas pu se produire si le contexte général de l'époque, lui fortement déterminé par des causes tangibles, n'avait pas conduit à rendre un tel événement possible, car c'est au départ la crise permanente des finances publiques qui plongea progressivement la France dans un marasme inextricable aboutissant à une impasse insoluble. Toutes les réformes successives mises en chantier par les divers contrôleurs des finances qui se succédèrent au pouvoir furent systématiquement rejetées aussi bien par Louis XV que par Louis XVI, chacun refusant catégoriquement que fussent imposés aussi les deux premiers ordres de l'Etat, l'Eglise et la Noblesse. Qu'il se fût agi de Machault d'Arnouville proposant d'appliquer une taxe du vingtième sur tous les revenus, nobles et roturiers ; de Turgot présentant un plan touchant tous les propriétaires fonciers, l'Eglise exceptée; de Necker, qui outre son intention de recourir à l'emprunt, envisagea de réduire les fortes sommes allouées aux courtisans; de Loménie de Brienne enfin, qui se vit refuser par l'assemblée du clergé un don gratuit qui eût pu contribuer au retour à l'équilibre budgétaire, tous, les uns après les autres, furent contraints de démissionner, les privilégiés refusant obstinément d'accepter aucune concession, de quelque nature que ce fût. A cela, s'ajoutait la montée en puissance de la bourgeoisie, fraction du tiers état qui exigeait qu'on lui accordât une participation effective à la prise de décision politique. Antoine Barnave, défenseur d'une monarchie constitutionnelle à l'anglaise, l'avait fortement proclamé : « une nouvelle répartition des richesses appelle une nouvelle répartition du pouvoir ». Peut-être serait-il obsolète d'en encore évoquer des péripéties tombées en grande partie dans l'oubli, n'était la coïncidence frappante qu'elles offrent avec les déficits chroniques de nos démocraties modernes confrontées au périlleux exercice de rétablir l'équilibre budgétaire, de rembourser l'abysmale dette de l'Etat tout en œuvrant à la réduction des inégalités sociales, sans perdre de vue cependant que chaque individu porte en partie la responsabilité de son propre destin. Plus près de nous, un ultime exemple montrera à quel point un dérapage initial, peut provoquer, comme dans des effets domino, une cascade de mécomptes qui, petit à petit, échappent à toute maîtrise des événements. Le plan Barbarossa, attaque de l'URSS par Hitler, avait été prévu pour le 15 mai 1941. Cependant, sans avoir prévenu son allié de l'Axe, Mussolini avait envahi la Grèce en octobre 1940. Devant la débâcle de l'armée italienne, incapable d'arracher la victoire, le Führer fut contraint d'intervenir lui-même dans les Balkans, retardant ainsi de plus d'un mois le déclenchement de la guerre contre la Russie. Ainsi, l'imprudenc e coupable du Duce fut-elle une des causes déterminantes de l'échec nazi à l'Est. Faute fatale parce que, lorsque les troupes allemandes approchèrent de Moscou, un froid glacial s'abattit sur elles et les cloua véritablement sur place. Dernière constatation où un processus stochastique déboucha sur un embrasement tel que les faits s'enchaînèrent irrémédiablement sans qu'aucune tentative pacifiste ne parvînt à en arrêter le cours fatal jusqu'à ce que, après quatre années de massacres ininterrompus, un armistice mît fin aux hostilités qui, hélas, reprirent de plus belle vingt ans plus tard. Lorsqu'à Sarajevo, le 28 juin 1914, l'étudiant serbe Gavrilo Princip assassina l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand et son épouse, rien ne permettait de penser au moment même qu'un différend local allait précipitamment dégénérer, par le jeu automatique des alliances, Triple-Entente, en une conflagration mondiale.



Mais au-delà du jeu complexe de l'imprévu et du prévisible, demeure comme constante l'immutabilité du psychisme humain en qui l'emporte, selon les circonstances, la douceur ou la violence. Avec son humour corrosif, Einstein, encore lui, déconcerta son monde par sa vision des deux infinis : l'infini du continuum spatio-temporel et l'infini de la bêtise humaine. Mais, ajoutait-il avec malice, de l'infini de l'espace-temps, je ne suis pas absolument sûr ! Est-il si évident que cette boutade n'ait pas sa place dans le dévidage du flux des événements historiques ?

Si certains ont cru trouver, notamment dans la Bible ou dans les proportions de la pyramide de Khéops, des anticipations prophétiques prédisant le déclenchement de la Première Guerre mondiale et son issue, d'autres, tel Jean-Baptiste Vico, ont tenté d'enserrer le déploiement des civilisations dans des cycles se renouvelant inmanquablement. Par contre, il fut absolument évident pour de nombreux économistes que la crise financière de 2008 qui ébranla le monde leur apparut comme totalement imprévisible, ce qui réduit fortement la valeur de prédiction de leurs théories, alors que notamment le sociologue Paul Jorion par ses écrits avait averti qu'une grave crise se profilait à l'horizon et que celle-ci éclaterait non dans le domaine boursier mais dans le secteur immobilier. Mais, tel la Cassandre de la guerre de Troie, il ne fut point écouté, les puissants de ce monde demeurant sourds à ses avertissements. N'eût-on pu, au contraire, empêcher, en agissant préventivement, que n'éclatât la désastreuse, crise des subprimes ? On eût ainsi obtenu que fût évité l'ébranlement général que suscitèrent ces immenses secousses monétaires.

On rapporte que Platon, le fondateur de l'Académie, avait fait inscrire au fronton de son école l'injonction suivante : « que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». Sans doute, par la rigueur de ses raisonnements, plaçait-il l'étude de cette discipline au rang des connaissances essentielles ! Aussi, lorsqu'il se pencha sur la question de l'égalité, le disciple de Socrate distingua-t-il l'égalité arithmétique de l'égalité géométrique, cette différence d'approche s'expliquant par la diversité des situations vécues selon la nature de l'activité exercée, un employé de bureau devant bénéficier d'une moindre alimentation qu'un ouvrier du bâtiment. Par conséquent, le recours à des modèles mathématiques joue-t-il un rôle fondamental pour, d'une part, analyser statistiquement l'état actuel de nos sociétés et, d'autre part, afin d'envisager les mesures à prendre déjà présentement dans le but de maîtriser l'évolution future probable des phénomènes socio-économiques, même si ces méthodes doivent toujours être envisagées avec un certain relativisme, vu que les données sur lesquelles elle se fondent peuvent être entachées d'erreur et les réalités à venir infirmer les prévisions. A propos de l'égalité encore, Paul Valéry y voyait une vertu aristocratique, puisqu'au-delà de l'exigence d'équité sociale elle implique aussi la force de vouloir égaler les meilleurs. Victor Hugo jeune ne s'exclamait-il pas avec fougue : « Je serai Chateaubriand ou rien » ! Le besoin d'identification n'atteint toute sa valeur que dans un élan menant à plus de perfection. En ce qui concerne la devise républicaine, ne perdons cependant pas de vue que si liberté et égalité peuvent s'harmoniser dans un rapport de symétrie, rien n'empêche non plus qu'elles ne s'affrontent parfois même jusqu'à la violence lorsqu'elles aspirent l'une et l'autre à détenir la suprématie.

Nul ne contestera que depuis un peu plus d'un siècle nous vivons dans une spirale d'accélération constante liée aux applications techniques de la science : de la machine à vapeur à la maîtrise de l'atome (pas toujours pacifique) en passant par l'essor de l'univers de l'électricité, de l'invention du téléphone, aux avancées fulgurantes des télécommunications, de la création de l'auto et de l'avion jusqu'à la conquête spatiale, des immenses progrès de

la médecine, de la découverte des groupes sanguins au séquençage de l'ADN, tous ces triomphes du génie humain nous fascinent et nous remplissent d'admiration. Mais l'accélération que l'on observe à chaque instant ne se révèle pas toujours bénéfique, loin s'en faut. Comment juguler par exemple l'explosion démographique ? Comment équilibrer croissance économique et respect de l'environnement ? Comment concilier, comme s'y est efforcé John Rawls, les lois du marché – la bataille de la compétitivité – et le maintien de l'Etat providence ? Comment combler le fossé de plus en plus profond qui sépare riches et pauvres en ce monde ? Que dire en outre, mis à part quelques pays présentant de grands traits démocratiques, de tous ces peuples qui subissent l'oppression de régimes dictatoriaux ! Selon certains naturalistes, la sixième extinction de la planète serait déjà en marche. N'assiste-t-on pas actuellement au déclin d'espèces animales causé par les conséquences des activités humaines ? Accélération du développement technique et phénomènes de régression continueront donc d'aller de pair.

En dernière analyse, que conclure de toutes les considérations précédentes ? Peut-être l'Histoire devrait-elle être plus souvent traitée avec un souci d'objectivité renforcé ? Peut-être faudrait-il qu'elle « entrât (davantage) dans la voie des aveux » (Victor Hugo) ? Car, trop d'historiens ont projeté sur le passé la mentalité de leur époque ; trop d'historiens n'ont, dans leurs recherches, conservé que les éléments qui confortaient leurs thèses préconçues ; trop d'historiens ont falsifié, oblitéré, travesti la réalité des faits. Leur rôle doit être d'exalter les grandes figures, les phares de l'humanité qui nous éclairent dans la quête du mieux, de déboulonner les fausses idoles et de vilipender ceux qui, par leur éthique étique, précipitent les peuples dans la barbarie. Le regard qu'il nous faut porter sur nos sociétés ne doit être ni optimiste ni pessimiste : seule une lucidité réaliste, jugeant le pour et le contre de toutes choses, appuyée sur l'émergence d'un jugement critique accroissant sans cesse notre capacité de discernement, permettra, par une action ininterrompue, de répondre aux défis auxquels nous sommes et demeurerons durablement confrontés.

Dans ce labyrinthe historique protéiforme constitué du meilleur et du malheur se heurtant perpétuellement, comment l'homme peut-il arriver à comprendre le monde dans lequel il vit ? Il faut qu'il accède au savoir, à cette connaissance qui lui dessillera les yeux de sorte que, petit à petit, les arcanes embués du réel puissent se dissiper afin d'illuminer son esprit en l'arrachant aux ténèbres fuligineuses qui le dominent au départ de son parcours initiatique. Seule l'instruction, quand elle se refuse à manipuler les mentalités par toutes les formes de mensonge existantes et veut que l'étudiant ne jure sur la parole d'aucun maître, conduit au dévoilement progressif des propriétés de la nature, de la complexité du caractère humain et nous engage dans la voie de l'élévation spirituelle. Seule une insatiable curiosité, une *libido sciendi* inaltérable peut nous arracher à l'ignorance qui nous maintient dans l'esclavage des idées tantôt captieuses, tantôt fallacieuses. Cependant, l'instruction ne prend tout son sens que si elle se fonde dans l'éducation qui exige instamment que le savoir, en quelque domaine que ce soit, se voie subordonné au respect d'autrui et de l'environnement. A quoi sert-il d'être instruit si c'est pour utiliser ses connaissances dans l'intention de subjuguier son semblable ? Quoique la tolérance soit évidemment une vertu cardinale qui doit régir les relations individuelles et collectives, il n'en est pas moins certain qu'elle ne peut aller jusqu'à « supporter » (sens étymologique du mot) l'intolérance des autres, la réciprocité demeurant la pierre de touche de tout contact entre les êtres. En outre, l'éducation doit reposer sur deux piliers essentiels et inséparables : la morale et la prudence. La morale pour faire de vous un homme probe, mû par un idéal d'amour du prochain ; la prudence pour éviter que vous ne

tombiez naïvement dans les pièges de ceux qui tenteraient de vous duper, vous gruger et vous circonvenir. De plus, une éducation digne de ce nom exige d'inculquer simultanément la nécessité d'obéir à ce qui est juste et le devoir de désobéir lorsque la conscience s'insurge contre des agissements inacceptables. Si ce double exercice apparaît quelque peu funambulesque, c'est parce qu'il arrive qu'il soit malaisé de déterminer de quel côté doit pencher la balance. Le philosophe Alain voyait dans l'alternative d'obéissance et de résistance les deux vertus du citoyen, pour éviter tout à la fois la tyrannie et l'anarchie.

Pour favoriser la pacification des esprits par l'apaisement des tensions religieuses et politiques qui en découlent, le Parlement français promulgua en 1905 la loi sur la laïcité de l'Etat. Or, le concept de laïcité n'est pas toujours saisi avec toute la clarté voulue. On peut parler de trois sortes de laïcité : il y a le rôle des laïcs dans l'Eglise catholique ; il y a la laïcité philosophique de ceux qui se déclarent athée ou agnostique ; il y a enfin la laïcité politique, celle dont nous parlons présentement qui veut que les pouvoirs publics ne reconnaissent aucun culte particulier comme étant le seul autorisé dans la société civile. Le principe de la séparation des Eglises et de l'Etat s'est révélé être d'une extrême fécondité, témoignant d'une transformation en profondeur de la mentalité des gens. Si cette spectaculaire avancée vers plus de tolérance pouvait s'étendre à de nombreuses autres nations, on ne douterait pas que des progrès vers plus de paix n'en découlent effectivement.

En liaison avec ce qui précède, l'on peut encore amplifier cette volonté d'accommodement raisonnable avec tous ceux qui partagent ce même esprit de conciliation en se plaçant sous l'injonction tout à la fois de saint Paul et d'Anatole France. Dans son Epître aux Galates (3,28) saint Paul affirme avec force qu' « il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme (la courtoisie eût voulu qu'il écrivît ni femme ni homme), car vous tous êtes un en Christ-Jésus ». Dans « Monsieur Bergeret à Paris », l'athée Anatole France reprend le credo de saint Paul en le complétant : « Je ne connais ni juifs ni chrétiens (allusion à l'affaire Dreyfus). Je ne connais que des hommes et je n'établis de distinction entre eux que de ceux qui sont justes et de ceux qui sont injustes ». La deuxième partie de cette dernière phrase constitue évidemment un ajout fondamental. Ces citations forment aussi un singulier paradoxe en ce sens qu'elles s'affirment comme relevant d'un principe universel qui exige en même temps que l'on juge chaque homme en particulier selon ses mérites ou ses défauts intrinsèques. Les deux bouts de la chaîne s'attachent ainsi fortement.

Quelles que soient les vicissitudes de la vie, il n'est personne qui ne place la quête du bonheur au cœur de ses préoccupations, même s'il doit garder vivace en lui une force d'indignation pouvant s'élever jusqu'à la véhémence contre les injustices qui se commettent continuellement sur notre planète. Bien que la vie de chacun de nous soit indissolublement sublime et abîme, que celui que ne frappe pas le malheur l'attende immanquablement, que la nécessité d'un courage stoïque doive toujours s'affirmer en nous face aux souffrances que nous inflige le destin, la principale force ascensionnelle des hommes sera toujours d'espérer atteindre une vie meilleure. Comme le rappelle la sagesse populaire, nul ne peut aimer les autres s'il ne s'aime pas d'abord soi-même. Au-delà de ce contentement de soi, la possession de biens matériels, pour peu qu'elle ne franchisse pas des limites raisonnables, apporte une indéniable satisfaction intime. Mais le niveau de confort ne nous comble pas essentiellement, car la jouissance exclusive d'un certain luxe n'efface pas en nous l'impression d'un sentiment de vacuité qui nous pousse, lorsque nous sommes équilibrés, à donner de l'affection à autrui et à souhaiter d'en recevoir en retour. C'est dans l'amour que

réside le vrai bonheur, pas seulement centré sur soi-même, mais aussi sur celui d'autrui. Cependant, quoi que l'on fasse, ce bonheur reste toujours fragile, précaire, un seul incident pouvant tout faire vaciller en un instant. Mais pouvons-nous aussi être tout à fait heureux quand nous sommes confrontés, directement ou indirectement, à la vue de toutes les misères du monde auxquelles nous ne devrions pas demeurer indifférents, quoiqu'individuellement nous soyons assez impuissants à les résoudre ? Corneille, dans *Le Cid*, ne nous livre-t-il pas la clef de ce qu'il nous faut accomplir : « Dans le bonheur d'autrui, je cherche mon bonheur » ? Orienter nos vies dans cette direction pourrait, si cela, s'avérait possible, modifier en profondeur le cours de l'Histoire : il faut toujours en garder l'espoir, la vie de l'esprit possédant la capacité de métamorphoser la réalité. Déjà, dans des pays comme le nôtre, la justice sociale s'est considérablement développée depuis un siècle, même si des reculs sont toujours à craindre, la guerre ne s'y étant plus déclarée depuis plus de septante ans, la torture pour obtenir des aveux y étant bannie et la peine de mort abolie. Pour ajouter à ces propos sur le bonheur, remémorons-nous ce qu'écrivit Jean d'Ormesson à propos de Marguerite Yourcenar après que celle-ci eut disparu : « Ce qui la sépare de la routine de notre temps, c'est l'indifférence au bonheur. Pour elle, le bonheur n'est pas la valeur suprême. L'essentiel n'est pas d'être heureux. L'essentiel est de servir quelque chose qui nous dépasse ». Ainsi d'aucuns font-ils de leur vie une ascèse, l'engagement d'accorder une priorité absolue à une quête qui les galvanise, les transcende à un point tel qu'ils sacrifient à cet idéal tous les autres bonheurs que peut procurer l'existence. Ce qui importe vraiment pour eux, c'est la lutte et la victoire. Tels sont les êtres d'exception vers lesquels nous devrions toujours tourner nos regards : mystiques, peintres, sculpteurs, musiciens, écrivains, savants, penseurs, politiques, etc., lorsque leur œuvre se met au service du Bien. Cependant, ces incitations au dépassement perpétuel de soi, si elles ne sont que lues et non vécues, sont comme des fruits qu'on laisserait pourrir au lieu d'en faire la substance propre de notre être.

Tous les commentaires qui précèdent n'ont eu pour intention que de clarifier les ressorts complexes de l'Histoire en concluant que chaque personne doit s'efforcer d'apporter, seul ou en groupe, sa contribution, si humble soit-elle, sa petite pierre (ou beaucoup plus dans certains cas) à l'édification de la grande résultante : parvenir à construire un monde plus juste.

Dans ces quelques pages, l'on a tenté de dégager l'unité puissante qui sous-tend les comportements humains de toutes les époques, sans toutefois ne jamais oublier que l'Histoire se présente comme une science conjecturale, hypothétique, et qu'une vision des choses n'épuise pas forcément le champ du réel. Accordons le mot de la fin encore une fois à saint Paul dans son *Épître aux Galates* (6,3) : « Si quelqu'un pense être quelque chose alors qu'il n'est rien, il s'illusionne lui-même » !

**UNE HORLOGE ASTRONOMIQUE DE JEAN-HYACINTHE  
MAGELLAN  
POUR LE DUC AVEUGLE LOUIS-ENGELBERT  
D'ARENBERG  
(1781)**

Bernard ROOBAERT

Novembre 2018

# UNE HORLOGE ASTRONOMIQUE DE JEAN-HYACINTHE MAGELLAN

## POUR LE DUC AVEUGLE LOUIS-ENGELBERT D'ARENBERG

(1781)

Bernard ROOBAERT

Novembre 2018

*Jean Hyacinthe de Magellan*

### Introduction

Né en 1750, Louis-Engelbert d'Arenberg, descendant d'une des premières maisons des Pays-Bas et d'Europe, était promis à un avenir des plus brillants.(1) Le sort devait en décider autrement. Lors d'une partie de chasse dans le parc de son château d'Enghien, le 9 septembre 1775, il reçut à bout portant en plein visage une décharge de plomb tirée par sir William Gordon, l'envoyé anglais auprès de la Cour Impériale de Bruxelles.(2) Le duc perdit immédiatement l'œil gauche. Malgré les soins des médecins et chirurgiens les plus réputés, il devint totalement aveugle l'année suivante.(3)



**Le « Duc Aveugle » Louis-Engelbert d'Arenberg (1750-1820)**

Lorsque Jean-Hyacinthe de Magellan, l'un des savants patronnés par la famille, apprit cette terrible nouvelle, il chercha immédiatement un moyen pour soulager la vie du Duc et lui exprimer par la même occasion sa reconnaissance pour sa protection.(4) Le résultat en fut

l'une des horloges les plus exceptionnelles jamais réalisées au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion d'un encyclopédiste tout aussi exceptionnel.

### **Biographie de Jean-Hyacinthe de Magellan (1722-1790) (5)**

De son vrai nom João Jacinto de Magalhães, ce physicien, chimiste et constructeur d'instruments scientifiques portugais naquit à Aveiro le 4 novembre 1722. Il était un lointain descendant du grand explorateur.(6) Il commença ses études à l'âge de 11 ans au Colégio da Sapiência de Coimbra, qui appartenait à la Congregação dos Cônegos Regrantes de Santo Agostinho. Une autre propriété de cette congrégation était le Monastère de Santa Cruz à Coimbra, où se trouve la bibliothèque la plus célèbre du Portugal depuis le Moyen-âge.

Il y étudia les Humanités, le grec et le latin. En 1743, il devint moine dans cette congrégation et prit l'habit sous le nom de Frei João da Nossa Senhora do Desterro. En 1751, il devint chanoine. En 1753, grâce à ses connaissances des sciences physiques, il fut choisi pour être le guide de l'officier naval français Gabriel de Bory(7) lors de la visite à Coimbra pour observer une éclipse de soleil qui devait se produire le 26 octobre à Aveiro, de sorte à déterminer la longitude de la ville. Ces observations permirent de découvrir des erreurs dans les calculs existants pour déterminer la longitude d'Aveiro. En 1754, Magellan demanda l'autorisation du Pape Benoît XIV de quitter le monastère en vue d'effectuer un périple philosophique. Avant de quitter le pays, il fut témoin du tremblement de terre qui dévasta Lisbonne le 1<sup>er</sup> novembre 1755.(8)

Il partit pour la France, où il séjourna de 1756 à 1758. A Paris, il rencontra Ribeiro Sanches, qui devint un ami pour la vie. Pour subvenir à ses besoins, il publia quelques ouvrages ainsi que des traductions. Grâce à Ribeiro Sanches(9), il put rencontrer quelques-uns des philosophes les plus célèbres de l'époque et acquit ainsi une connaissance approfondie du mouvement illuministe. Il commença également à approfondir ses connaissances en astronomie.

En 1762, il revint au Portugal, mais repartit l'année suivante pour s'établir à Londres à la fin de 1763. Il y prit contact avec Emanuel Mendes da Costa(10), bibliothécaire et surintendant de la Royal Society. Depuis Londres, il fit de fréquents voyages en France et aux Pays-Bas, et rencontra quelques-uns des philosophes les plus célèbres de son époque tels qu'Alexandre Volta(11), Antoine Lavoisier(12), Benjamin Franklin(13) ou Leonhard Euler(14), entre autres.

Il ne retourna plus au Portugal, mais maintient des contacts avec quelques institutions portugaises, comme l'Academia das Ciências de Lisbonne, l'Université de Coimbra et le Gouvernement portugais, qui demandaient régulièrement d'expédier des instruments scientifiques au Portugal.(15)

### **Principales contributions scientifiques**

Sa réputation dans les cercles scientifiques européens devint telle qu'il échangea une correspondance fournie avec de nombreux scientifiques, parmi lesquels l'astronome Charles Messier(16), Jean-Baptiste Bochart de Saron(17), Joseph-Jérôme de Lalande(18), Pierre Méchain(19), Nevil Maskelyne(20), Nathaniel Pigott(21) et Thomas Hornsby(22), le prince Dimitri Galitzine(23) ou Jacques Reinhold Spielmann(24). Il écrivit de nombreux articles sur l'astronomie pour diffuser les résultats d'observations qui lui étaient communiquées, sur la dissémination de phénomènes et sur l'information sur les instruments optiques. Il reçut des commandes fréquentes pour des appareils avec des lentilles, des télescopes, des machines

parallactiques, des horloges astronomiques et des micromètres. On sait ainsi qu'il a livré des instruments à Horace Bénédict de Saussure(25). Il supervisa la conception et la réalisation de ces instruments par des facteurs réputés tels que John Dollond(26) et Jesse Ramsden(27). Il diffusa également des périodiques, des tables logarithmiques et des tableaux pour aider aux observations. En 1772, il fut désigné par le Board of Navigation(28) pour superviser les compas de navigation des navires anglais, parce qu'il était au courant des techniques les plus perfectionnées du moment pour magnétiser les compas.

Célèbre comme concepteur d'instruments, il fut également un disséminateur des innovations techniques et scientifiques les plus récentes. Il publia de nombreux articles dans des périodiques sur des sujets comme l'astronomie, la médecine, la physique et la chimie. Il joua un rôle très important dans la communication scientifique de son époque en mettant en place un véritable réseau de correspondants à travers toute l'Europe. Il devint membre de plusieurs académies, comme la Royal Society de Londres(29) (Fellow en 1774), l'Académie Royale des Sciences de Paris(30) (membre correspondant en 1771), l'académie de Saint-Pétersbourg(31), l'Academia Real das Ciências de Lisbonne(32), l'académie de Madrid(33), l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Bruxelles(34), l'American Philosophical Society de Philadelphie(35), la Royal Society of Arts de Londres(36), et d'autres encore. En 1780, il fonda avec Richard Kirwan(37) et Adair Crawford(38) une petite société philosophique baptisée la Chapter Coffee House Society, où l'on discutait de sujets de physique et de chimie(39). Il publia des articles dans de nombreux magazines scientifiques, comme les Philosophical Transactions de la Royal Society (Londres) et le Journal de Physique de Rozier (Paris)(40). Il tint un rôle de premier plan dans la dissémination d'instruments scientifiques anglais et de l'œuvre de Joseph Priestley(41) dans la communauté scientifique française, à un moment-clé du développement de la chimie pneumatique.

Comme concepteur d'instruments, il proposa des modifications et des perfectionnements à des instruments d'observation astronomiques et nautiques, par exemple aux quarts de cercle (sextants et octants anglais), aux cercles de réflexion, aux sextants et aux horloges à pendule. En ce qui concerne les instruments de météorologie, il proposa des améliorations aux baromètres et aux thermomètres et présenta un météorographe. Pour les instruments de physique, il faut relever ses améliorations apportées aux machines d'Atwood et aux balances de précision, très importantes pour les progrès de la chimie.

Il accepta des commandes d'instruments scientifiques par les gouvernements du Portugal, d'Espagne, de France et de Prusse. Il expédia des instruments au Portugal, qui furent utilisés pour résoudre le problème des frontières entre le Portugal et l'Espagne, ainsi qu'à diverses institutions, comme l'université de Coimbra, la Companhia de Guardas-Marinha, la Casa Pia et le Colégio Real de Mafra.

A ce propos, il faut signaler que Magellan fut en contact avec le duc Charles-Marie-Raymond d'Arenberg(42) dès 1771, lors du voyage en Angleterre de ce dernier(43). Lorsque Magellan voyageait dans les Pays-Bas, il logeait au palais d'Arenberg à Bruxelles et y effectuait des démonstrations dans le Cabinet de Physique(44).

En outre, il fit réaliser à Londres au moins deux horloges pour le Duc Charles d'Arenberg. Nous y reviendrons dans un article ultérieur(45).

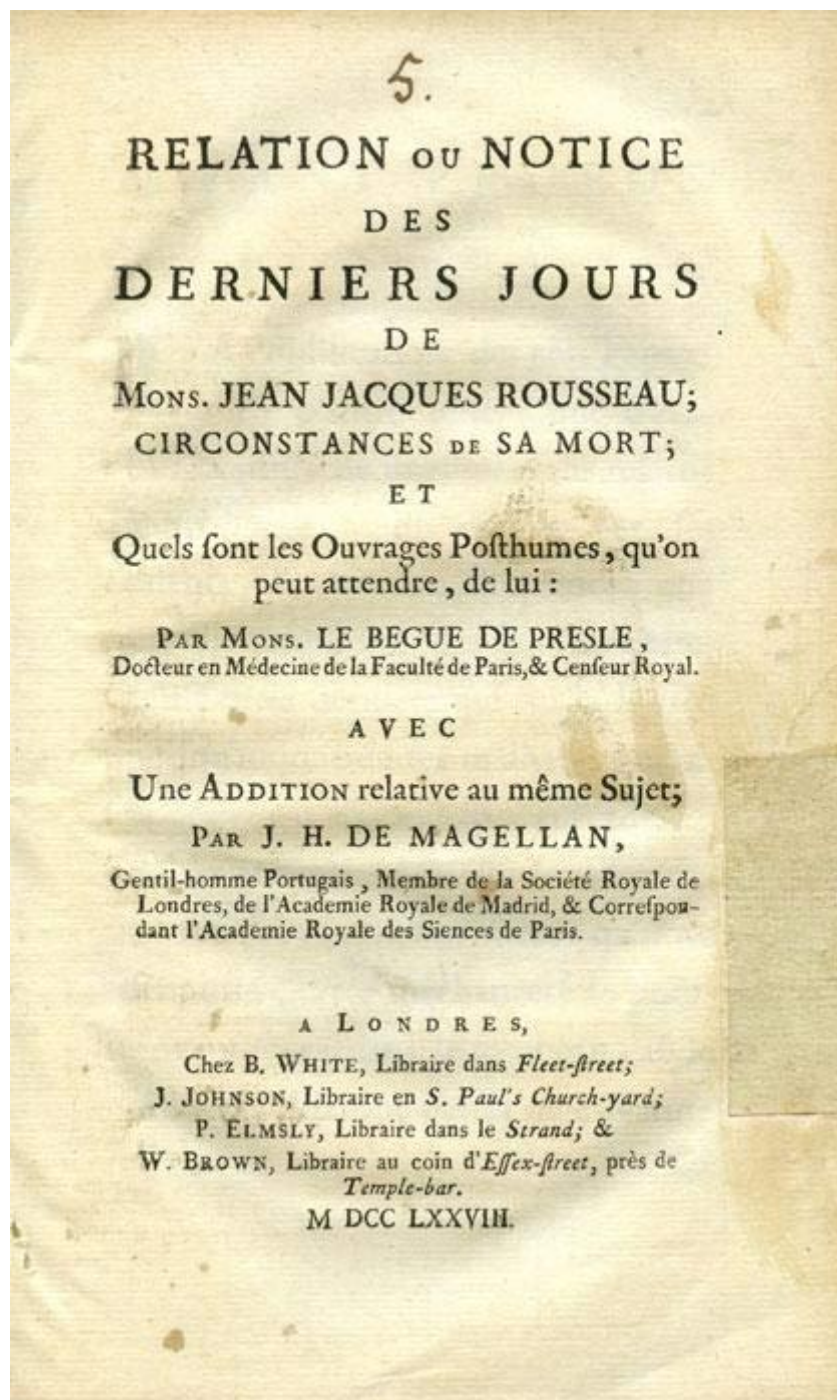
Le 17 septembre 1785, dans une lettre adressée à l'American Philosophical Society, Magellan proposa d'instituer un prix scientifique, doté de 200 guinées, pour la meilleure découverte ou développement utile dans les domaines de la navigation et de la philosophie naturelle. Le fondateur de la société et le président du moment, Benjamin Franklin, marqua son accord et



accepta la proposition. Entre 1790 et aujourd'hui, « America's First Scientific Award » n'a été décerné qu'à 32 reprises : The Magellanic Premium(46).

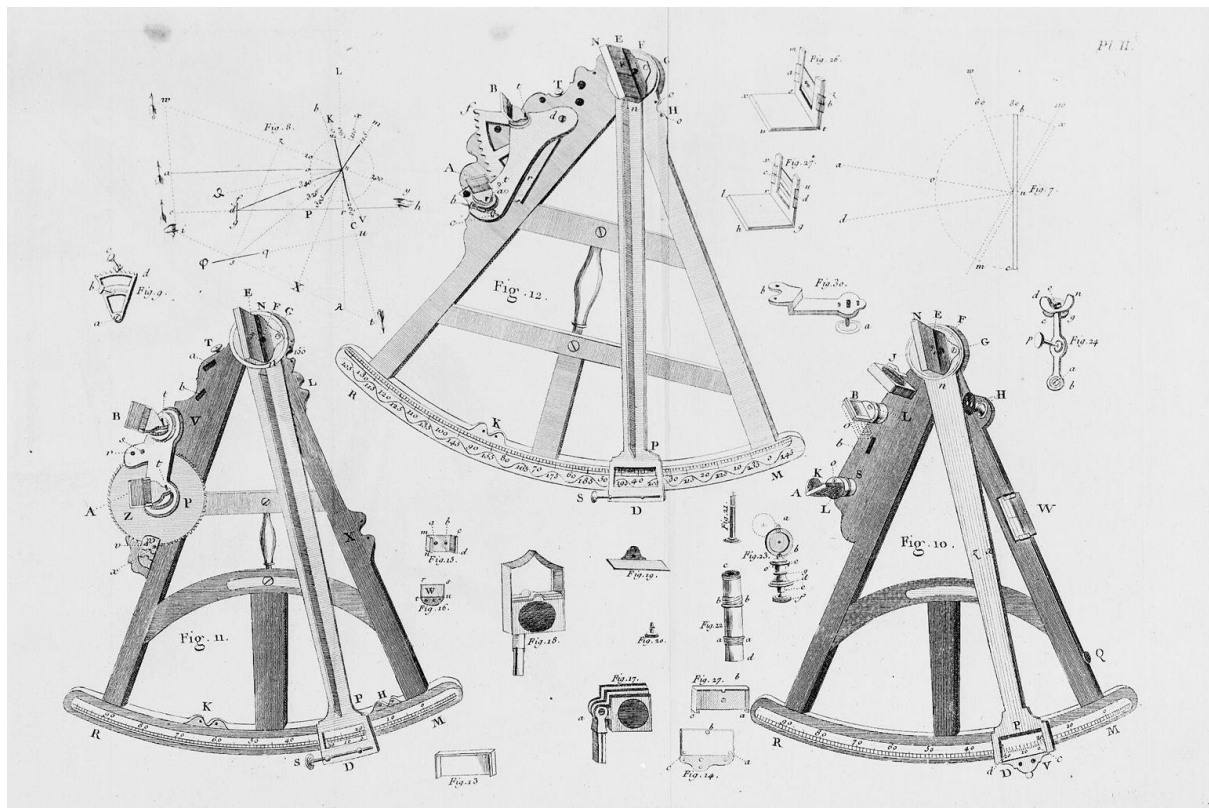
Ses nombreux contacts internationaux furent facilités par sa grande connaissance des langues : il parlait portugais, espagnol, italien, français, anglais, latin, et un peu le néerlandais. « A M. Magellan [il faudra lui parler] en latin, ou en françois, ou en anglois, ou en espagnole, parce qu'il entend toutes ces langues. »(47)

Dès la fin des années 1770, Magellan avait souffert d'une « ophtalmie »(48). A partir de 1788, son état de santé se dégrada. Peu après la Noël 1788, il fut touché par une maladie qui rendit tout travail intellectuel impossible(49); il décéda à Londres le 7 février 1790 et y fut enterré(50).



## Publications et traductions

Description des Octants et Sextants Anglois ou Quarts de Cercle a Reflection avec la maniere de se servir de ces instruments, pour prendre toutes sortes de Distances angulaires, tant sur Mer que sur Terre (...), Paris, 1775.



Source gallica.bnf.fr / Observatoire de Paris

## Description d'un appareil en verre pour composer des aux minérales artificielles, Londres, 1777

*Description des nouveaux instrumens circulaires à reflection, pour observer avec plus de precision des distances angulaires.* Londres, 1779.

*Description et usages des instrumens d'astronomie et de physique, faits à Londres par ordre de la cour de Portugal en 1778. Adressée dans une lettre à son excellence M. Louis Pinto de Sousa Coutinho, envoyé extraordinaire à la cour de Londres, etc.* Londres, 1779.

*Description et usages des nouveaux barometres pour mesurer la hauteur des montagnes, et la profondeur des mines.* Londres, 1779.

*Essai sur la nouvelle theorie du feu elementaire, et de la chaleur des corps: avec la description des nouveaux thermometres.* Londres, 1780.

*Notice des instrumens d'astronomie, de geodesie, de physique ... par ordre de la cour d'Espagne.* Londres, 1780.

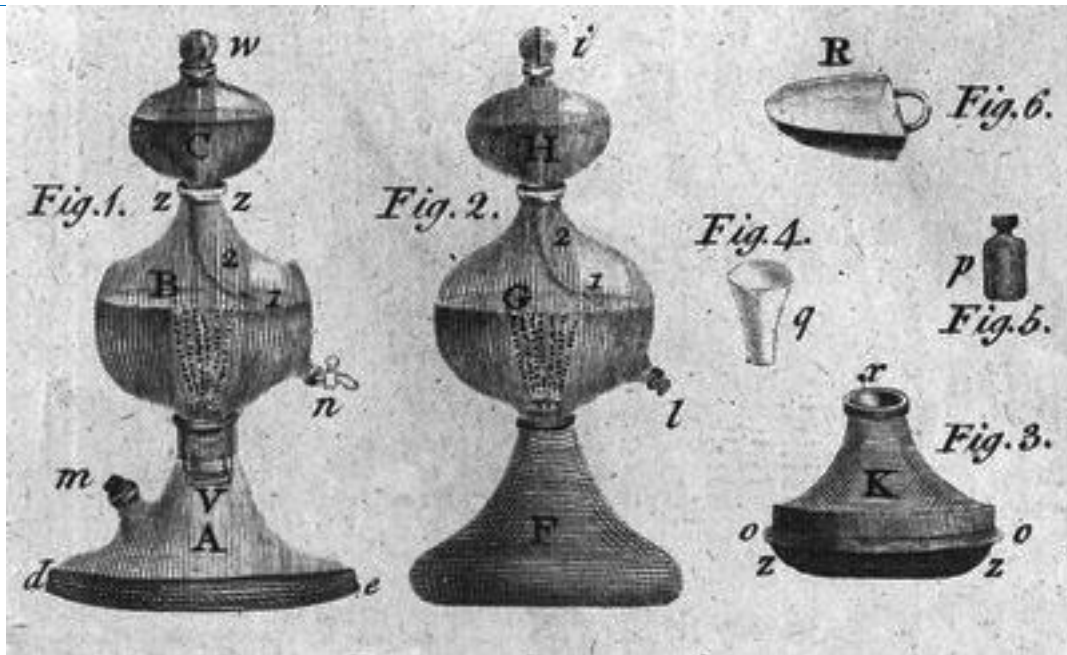
*Collection de différens traités sur des instrumens d'astronomie, physique, &c... par J. H. de Magellan.* London: W. Richardson, 1780(51).

*Collection de différens traités sur les instrumens d'astronomie et de physique.* Paris et Londres, 1775 et 1780(52).

Description d'une Machine Nouvelle de Dynamique Inventée par Mr. G. Atwood, (...), Londres, 1780.  
 Nouvelle construction d'alambic pour faire toute sorte de distillation en grand. (...), 1781.  
 Mémoires de Maurice Auguste, Comte de Benyowky, 1791 (posthumes).



MAGALHÃES, João Jacinto de, 1722-1790 - Description of a glass-apparatus for making in a few minutes, and at a very small expence, the best mineral waters of Pyrmont, Spa, Seltzer... with the description of two new eudiometers... in a letter to the rev. Dr. J. Priestley... The third edition, revised, corrected, and enlarged by the author, with an examination of the strictures of Mr. T. Cavallo, F.R.S. upon these eudiometers. London : Printed for the author, 1783. viii, 80 p.  
 UCBG R-34-20



“Description of a Glass apparatus for making in a few minutes the best mineral Waters of Pyrmont, Spa, London, 1783”

Parmi les traductions, signalons :

En portugais:

- Novo Epitome da Gramatica Grega de Porto-real. Lisbonne, 1760 (la grammaire grecque de Port-Royal)(53).
- SOUZA, Frey Luiz de. Vida do veneravel D. Frei Bartolomeu dos Mártires da Ordem dos Pregadores. Paris, 1760(54).
- PLATEL, Abbé. A fé dos catholicos: obra dirigida a instruir e confirmar na sua crença de catholicos. Lisbonne, 1763(55).

En anglais : - Axel Fredrik Cronstedt, System of Mineralogy, 1788(56).

### Les instruments conservés de Magellan

Magellan a fait réaliser au moins huit régulateurs, dont l'un a été vendu par la maison Antiquorum à Genève en 1995(57).

- un régulateur a été réalisé pour la collection de physique de l'Université de Coimbra. Cette pièce existe encore dans le Musée de physique de l'Université.(58)
- un autre a été réalisé pour l'Observatoire ou l'Université de Genève.(59)
- pour l'observatoire de Madrid(60).
- pour l'observatoire de Florence. Cette pendule existe encore dans le Musée des Techniques de Florence(61).
- pour l'observatoire d'Helsinki(62).
- une autre horloge porte le nom de Magellan et est une adaptation de l'horloge de Franklin à cadran de 4 heures(63), est signée par son facteur Michael Ranger(64) , ce qui pourrait indiquer qu'il était l'artisan horloger (chamber master) qui a réalisé les autres commandes horologiques de Magellan.
- un régulateur a été vendu en 1995 par Christie's à Londres(65).

En outre, Christie's a vendu en 1995 une pendule à gaine à décor de chinoiserie portant l'inscription *J. Hide Magellan, London Inv. and Fieri Curavit.*(66)

Nous avons également retrouvé la trace d'un petit régulateur de table(67) :



Enfin, une très belle horloge de parquet(68) :



**“GEORGE III MAHOGANY LONGCASE CLOCK SIGNED J H DE MAGELLAN”**

### **Les horloges « compliquées »**

Avant de nous intéresser à l'horloge même, il convient de fournir quelques renseignements généraux sur les horloges dites « compliquées ».

Dans sa forme de base, une horloge fournit les indications suivantes : les secondes, les minutes et les heures. Une horloge « compliquée » y ajoute certaines « complications », des fonctions additionnelles qui peuvent être assez variées.

En premier lieu, on pense à la sonnerie. Il peut s'agir de l'heure et de la demie, ou de l'heure et du quart. En général, cela se fait sur un « timbre » ou cloche (dans ce cas, le nombre de coups est égal à l'heure, suivi de deux coups rapprochés pour la demie ou chaque quart). Parfois, on emploie deux cloches de sonorité différente, l'une pour les heures, l'autre pour les demies ou les quarts.

Cette sonnerie se fait « au passage », c'est-à-dire qu'elle est automatique(69). En général, il est prévu un mécanisme « sonnerie – silence » qui permet de désactiver la sonnerie, par exemple pour la nuit.

On trouve ensuite la fonction réveil, qui permet une sonnerie de réveil réglable par une aiguille qu'on place sur l'heure souhaitée. Là aussi, le nombre de coups peut varier (par exemple sur une cloche spéciale pour cette fonction).

On passe ensuite à des indications du type calendrier. La plus simple, mais pas très fréquente, est celle du jour. Les sept jours de la semaine se suivant toujours dans le même ordre, il suffit d'une indication qui fait avancer cet affichage d'une unité par jour.

L'indication du « quantième » ou jour du mois est plus complexe. Là aussi, l'affichage avance d'une unité par jour, mais comme les mois ne présentent pas tous la même longueur(70), il faut soit une correction manuelle à la fin de certains mois (l'affichage comportant par défaut 31 jours), soit faire appel à un mécanisme plus complexe de correction automatique.

L'indication du mois est liée elle aussi au quantième. Si les mois se suivent dans un ordre immuable, leur longueur est variable, et le passage de l'un à l'autre est donc déterminé par le quantième ci-dessus.

Il existe deux possibilités pour tenir compte de la longueur variable des mois. La première est appelée le « quantième annuel ». Ce mécanisme tient compte de la longueur des mois et considère le mois de février comme ayant 30 jours. En d'autres mots, il doit être corrigé une fois par an, lorsque le mois de février compte 28 ou 29 jours pendant une année bissextile.

La seconde est le « quantième perpétuel », qui tient compte de la longueur des mois et de la variable de février toutes les années bissextiles. C'est le mécanisme de calendrier le plus complexe généralement disponible sur une horloge.

### **L'horloge de Magellan pour le Duc aveugle**

Cette horloge a été décrite par Magellan dans le numéro d'avril 1781 du Journal de Physique ... de l'Abbé Rozier(71).

Il est ainsi possible de fixer la période de sa réalisation entre 1776 et 1781. Magellan écrit que dès qu'il fut informé que le Duc avait été blessé et allait probablement perdre la vue, il décida de réaliser une horloge pour lui. Mais la réalisation s'avéra difficile, et il fut obligé de faire appel à différents horlogers pour arriver à fabriquer le mécanisme.

Du point de vue général, l'horloge comporte 65 roues avec le nombre nécessaire de pignons, rochets et autres pièces. Par contre, elle ne possède ni carillon, ni figures mouvantes. Cette « simplicité » permet, aux dires de Magellan, à un horloger normalement formé d'en assurer les réparations en cas d'accident.

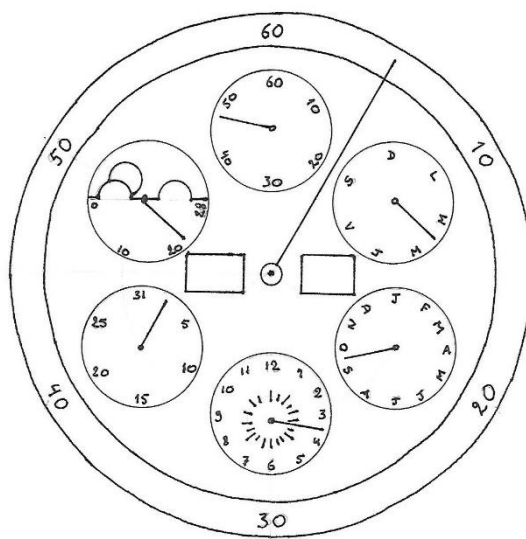
L'horloge possède une caisse ou boîte simple, en « bois des Indes »(72) d'une couleur «jaune – farinée»(73). Elle est décorée d'ornements légers en marqueterie de différentes couleurs. La tête de la partie supérieure de la boîte est en bronze doré au dessin très simple. Cette partie supérieure de la boîte est ajourée pour laisser entendre les différentes sonneries. Les orifices sont tapissés à l'intérieur d'une soie bleue mince pour éviter la pénétration de poussière.

Sur les côtés de la boîte se trouvent des fleurons en métal doré, quatre de chaque côté, dont sortent un ou deux cordons au bout desquels sont suspendues des lettres en « or moulu » (= bronze doré), assez grandes pour pouvoir être reconnues facilement au toucher. Il s'agit en quelque sorte du « tableau de commande » des différentes fonctions de sonnerie. Les lettres majuscules sont A, J, L, M, Q, R, S, T, et les minuscules, « m » et « t ».

Le cadran de la pendule est d'émail et d'or. Sur un fond d'or uni se détache sur la circonférence un grand cercle d'émail pour les minutes. A l'intérieur de ce cercle sont disposés de façon symétrique six autres petits cercles en émail, comportant chacun une aiguille pour l'affichage(74). Il s'agit donc d'un cadran de type régulateur, avec une grande aiguille des minutes.

Au milieu du cadran se trouvent deux cartouches en émail, avec sur l'une une dédicace latine au Duc, et de l'autre la « signature » de Magellan, généralement du type *J. Hte Magellan invenit. & Fieri Curavit, Londini.* (75)

La description permet de déterminer les indications des six cadrans intérieurs : heures, secondes, jour, quantième, mois, phase de lune(76). Il est probable que l'affichage des heures se trouvait sur le cadran à « 6 h » (à cause de la fonction d'alarme associée), et le cadran des secondes « 12 h » (la disposition classique d'un régulateur). La partie intérieure du cercle des heures comportait un « soleil de métal en or moulu » à 12 rayons, qui permettait de régler un réveil à l'heure ou à la demi-heure. Le réglage de cette fonction est expliqué, mais sans être très clair.



Reconstitution du cadran de l'horloge. Le fond est doré, le cercle des minutes extérieur et les six petits cadrans sont en émail.

Il reprend pour la base la disposition des régulateurs, que Magellan semble apprécier beaucoup : grande minute au centre, cadran des secondes à 12 h, cadran des heures à 6 h.

Le reste, les 4 cadrans pour le jour, le quantième, le mois et la phase de la lune étaient disposés symétriquement, mais la vue ci-dessus n'est qu'une hypothèse.

Par contre, les deux cartouches en émail au centre contiennent à gauche la dédicace au Duc, et à droite un texte du type « J. H. de Magellan *invenit & Fieri Curavit Londini, 1781* ».

Au centre du cadran des heures se trouve le « *petit soleil en bronze doré* » qui permet de régler le réveil.

Le fait que cette fonction de réveil devait être réglée à la main implique que le cadran de cette pendule n'était pas protégée par un verre.

La caractéristique la plus extraordinaire de cette pendule était la possibilité de faire exécuter toutes les fonctions par sonnerie. Dans ce but, les côtés de la boîte comportaient des fleurons de métal doré, quatre de chaque côté, d'où sortaient des cordons (sans doute de soie) auxquels étaient attachées des lettres de métal en or moulu, assez grandes et avec des surfaces différentes pour être reconnues aisément au toucher. Il suffisait de tirer sur chaque lettre pour exécuter une fonction correspondante.

Voici la liste de ces lettres :

- A Avertisseur (fonction de réveil ou d'alarme en combinaison avec le réglage du « soleil doré »)
- J Jour (1 étant dimanche, 7 le samedi)
- L Lune (jour du mois lunaire)
- M Mois (sonnerie du mois de 1 à 12)(77)
- m Minutes (réactive la sonnerie des 3 minutes au passage)
- Q Quantième (jour du mois, coup simple pour les jours, coup double par 10 jours)
- R Répétition de l'heure, du quart d'heure et des 3 minutes)
- S réactive the grande sonnerie au passage
- t tranquille (désactive la sonnerie des 3 minutes au passage)
- T Tranquille (désactive l'ensemble de la grande sonnerie au passage)

La sonnerie des « minutes » était une sonnerie par 3 minutes; il ne s'agissait pas d'une véritable sonnerie et répétition minutes.

Le fait qu'il était aisé d'atteindre ces lettres implique que la boîte de la pendule n'était pas très haute, sans doute pas plus de 175 cm(78).

Le mécanisme de la montre comprenait 65 roues avec une réserve de marche de 8 jours. Le pendule était du type de ceux fournis par Magellan à la Cour d'Espagne, donc avec une grille de compensation en zinc et acier. L'explication du remontage des poids sans arrêter les secondes, décrit comme « *le mécanisme simple de feu M. Harrison* », semble indiquer le système de maintien sous tension inventé par Harrison vers 1725. Dans des pendules antérieures (p. ex. celle du Musée de Genève), Magellan avait utilisé le contrepoids de remontage inventé par Huygens.

L'échappement était d'un type « silencieux » (l'horloge était destinée à être installée dans le cabinet de travail du Duc, qui communiquait directement avec sa chambre à coucher) afin de ne pas incommoder pendant la nuit. On pense ici à l'échappement silencieux inventé par les Campani pour les pendules veilleuses pour le pape. Magellan souligne que l'échappement qu'il a mis au point a les propriétés de celui du célèbre Graham (vers 1715), c.-à-d. à silence et à repos, sans le moindre recul.



Magellan signale également que le calendrier est du type perpétuel et ne nécessite donc aucune correction pour février. La phase de lune a une précision de 1 jour en 124 ans(79).

## Conclusion

En comparaison avec les autres horloges, montres et régulateurs commandités par Magellan, cette pièce est de loin la plus compliquée et élaborée.

Le quantième perpétuel semble être une complication assez rare à l'époque.

En outre, l'aspect « encombré » du cadran peut s'expliquer par le fait que cette horloge était surtout « auditive et non « visuelle ».

Selon toute probabilité, l'horloge a été livrée vers 1780 et installée effectivement dans le cabinet de travail privé du Duc dans son palais de Bruxelles. La suite de l'histoire est plus floue.

Dès 1790, la famille résida de plus en plus souvent dans son château ancestral d'Arenberg dans l'Eifel (rive gauche du Rhin). De nombreux objets provenant des Pays-Bas, mais aussi de Paris, y furent entreposés dans des caisses.

Mais en automne 1793, inquiète des développements en France, la famille passa sur la rive droite du Rhin, pour s'établir à Bad Gotesberg, en emportant un patrimoine important.

Enfin, le 24 juin 1794, le duc lui-même quitta l'Allemagne pour se réfugier en Autriche, dans une maison de maître à Gumpendorf près de Vienne.

Son palais à Bruxelles fut pillé, après quoi des « commissaires du peuple » français s'y installèrent. On ignore si l'horloge astronomique avait été évacuée vers l'Allemagne ou si elle était restée à Bruxelles.

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pas réussi à en retrouver la moindre trace. Il s'agit pourtant d'une des horloges les plus importantes du XVIIIe siècle.

Car s'il existe de nombreuses horloges musicales, celles-ci se contentent toutes de jouer un air pour marquer les heures ou les quarts d'heures, éventuellement avec des sonneries, des orgues pneumatiques ou des tympanons.

Les deux exemples les plus accomplis en sont sans conteste l'horloge musicale de Mercy-Argenteau, une pièce extraordinaire réalisée vers 1778 par Christian Kintzing(80) (mécanisme), David Roentgen(81) (caisse et marqueterie) et Willbald Glück(82) (compositeur). Cette pièce historique a été vendue par Antiquorum à Genève en 2002 pour 553 500 CHF.

La deuxième horloge, généralement considérée comme « l'horloge américaine la plus importante » est une horloge astronomique musicale réalisée par David Rittenhouse(84) en 1773 qui se trouve actuellement à la Drexel University (USA)(85).

## L'horloge astronomique de Magellan, une réalisation unique ?

Magellan a surtout été un encyclopédiste et un grand vulgarisateur. Lorsqu'on lit sur des instruments qu'il a commandités « *Magellan a inventé* », on peut se demander parfois quel est son apport, surtout lorsqu'il s'agit d'instruments réalisés par les meilleurs facteurs anglais de l'époque.

Un bel exemple en est ce superbe cercle de réflexion, réalisé vers 1787 par Jesse Ramsden, considéré comme le plus grand facteur d'instruments scientifiques de son époque(86).



Nonobstant ce bémol, il ne fait aucun doute que son horloge astronomique est une réalisation unique, dont il n'existe pas d'autre exemple à notre connaissance. Son affirmation qu'il a dû faire appel à plusieurs horlogers pour la réaliser semble crédible, surtout lorsqu'on sait qu'elle comporte un quantième perpétuel, qui était encore une complication très rare à cette époque.

Nous ne possédons pas de plans ni d'illustrations de cette horloge, et ne savons pas quels horlogers y ont travaillé. Comme les archives bancaires de Magellan ont été conservées, on possède un relevé de paiements qu'il a effectués à des facteurs et horlogers. Parmi ces derniers figurent les plus grands noms de l'époque : Benjamin Vulliamy(87), Daniel et Thomas Grigion(88), Josiah Emery(89).

La (re)découverte de cette horloge constituerait donc un événement horologique important. A ce propos, signalons qu'on ne possède aucun portrait de Magellan, et ce malgré le fait qu'il était membre de nombreuses académies. A peine avons-nous sa signature ...

Pour clôturer, soyons reconnaissants à Magellan d'une invention qui est sans conteste la sienne, un objet modeste, mais qui a connu un emploi mondial... La gomme !

Jusque-là, on utilisait de la mie de pain pour effacer les traits de crayon sur le papier. Magellan eut l'idée d'essayer le caoutchouc qu'on commençait à exporter du Nouveau Monde(90). Une preuve de plus de son esprit véritablement universel.

### **Annexe : Texte de la lettre de Magellan(91)**

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. L. H. DE MAGELLAN,

Membre de la Société Royale de Londres, & d'autres Académies, sur une Pendule peu commune de son invention.(92)

*« Il est vrai, mon cher ami, que j'ai fait exécuter dernièrement à Londres la pendule dont on vous a parlé, & sur laquelle vous me demandez quelques détails qui vous donnent une idée de ses effets & de son usage. Elle est destinée pour la chambre de Son Altesse Sérénissime le Duc d'Areberg à Bruxelles ; c'est un service que j'ai cru pouvoir rendre à ce Prince, ou, s'il m'est permis de parler ainsi, c'est une espèce de monument de mon respectueux attachement à sa personne, & de la reconnaissance qu'ont gravée dans mon cœur les grandes obligations que j'ai à son auguste famille. Je cherchois depuis longtemps l'occasion de leur donner de mes sentiments un témoignage plus durable que les simples protestations que mon âge déjà avancé ne peut pas permettre de répéter trop longtemps. Dès que j'ai appris que S.A.S. venoit d'avoir les yeux blessés à la chasse, & que l'on appréhendoit que ni la Nature ni l'Art ne pussent les rétablir, je conçus le dessein de faire exécuter une pendule qui conservoit à ce Prince, autant qu'il étoit possible, les avantages principaux que l'Horlogerie procure à chaque moment de la vie civile, sans qu'on ait besoin d'employer le sens de la vue pour en jouir. Il m'a paru d'abord que ce projet n'étoit rien moins que difficile à être pratiqué par le moyen de la mécanique, assez connue, des horloges & montres à répétition ; mais j'avouerais franchement qu'il m'a fallu surmonter beaucoup plus de difficultés, & employer bien plus de temps que je n'avois prévu en le concevant. Je me suis trouvé dans la nécessité de rejeter grand nombre de pièces qui ne remplissoient pas assez mes vues, pour faire marcher de concert la multiplicité de ces objets avec la simplicité de cet ouvrage ; cela m'obligea à employer successivement différens Artistes à la mécanique de cette pendule, & par conséquent à faire traîner assez longtemps l'exécution ; l'ophtalmie, dont j'ai été accablée plus d'un an & demi, sans que j'en sois encore tout-à-fait guéri, y contribua aussi beaucoup.*

*Peut-être n'a-t-on jamais exécuté une pareille pièce de mécanique, ou du moins elle ne n'a pas été par quelqu'un dont le cœur excitât aussi vivement & aussi constamment les efforts de l'esprit, quoique je ne me suis point du tout occupé de l'enrichir avec des ornemens superflus. Elle n'a ni carrillon ni figures mouvantes, ni autres colifichets pareils dont les Artistes décorent souvent leurs ouvrages pour leur attirer les regards. C'est la simplicité utile, je crois, de cette pendule qui en fait le mérite principal ; & quoiqu'elle contienne soixante-cinq roues avec le nombre nécessaire de pignons, rochets & d'autres pièces indispensables pour produire les effets que je vais indiquer, un Horloger ordinaire, qui posséderait l'intelligence de son Art, pourra y faire aisément, dans la suite, toutes les réparations dont elle auroit besoin par quelq'accident.*

*Cette pendule bat les secondes, & ne frappe pas seulement les heures comme les pendules ordinaires, & les quarts par des coups redoublés sur un timbre différent ; elle indique encore, de soi-même & sans être interrogée, les minutes, outre les quarts, en les frappant sur un autre timbre plus petit que les premiers, désignant chaque trois minutes par un seul coup ; en sorte que deux coups de ce petit timbre annoncent six minutes, trois coups indiquent neuf minutes, & quatre coups désignent douze minutes.*

*Sur les côtés de la boîte de la pendule, il y a des fleurons de métal doré, quatre de chaque côté ; et au milieu de chaque fleuron se trouvent suspendues une ou deux lettres en métal et or moulu, mais assez*

grandes et avec leurs surfaces assez différentes l'une de l'autre, pour être facilement reconnues au toucher ; le cordon, au bout duquel chaque lettre est attachée, communique au rouage destiné à son opération particulière : de façon que dans un moment quelconque, une personne qui ne veut ou ne peut pas employer le sens de la vue, reconnoîtra aisément, par le tatonnement, la lettre qu'il faut tirer pour savoir ce qu'elle souhaite relativement aux articles suivants.

Lorsqu'on tirera légèrement la lettre R, on entendra à l'instant répéter l'heure, le quart et la minute. Veut-on savoir à quel jour de la semaine on est ? Il n'y a qu'à tirer la lettre J consonne, et la pendule sonnera sur un timbre particulier depuis un coup, qui indique le Dimanche comme premier jour de la semaine, jusqu'à sept, qui désigne le Samedi.

Pour savoir le quantième du mois, on tire la lettre Q, dont le cordon de suspension fait frapper sur un autre timbre le nombre de coups qui désigne ce quantième ; mais pour éviter la peine de compter jusqu'à trente ou trente-un, elle ne frappe au-delà de neuf coups simples, & chaque dizaine est indiquée par un double coup : de façon qu'un coup simple, suivi d'un double coup, désigne l'onzième du mois ; s'il y a deux coups doubles, cela montre le 21 ; & s'il y a trois doubles coups, alors ce sera le 31 du mois. Le mécanisme de cette partie de la pendule est tel, que le vrai quantième de février y sera toujours indiqué, quoique l'année soit bissextile, sans qu'il soit nécessaire d'y toucher ou de faire quelque changement dans la pendule pour le jour intercalaire.

Si l'on tire la lettre L, on entend sonner, par la même méthode que je viens d'indiquer, le jour actuel de la lune. La différence qui doit se trouver entre les nombres de la combinaison de ce rouage & le vrai intervalle des lunaisons est si petite, qu'il faudroit que cette pendule marchât durant cent vingt-quatre ans sans s'arrêter pour qu'il eût l'erreur d'un seul jour. Je pourrais encore pousser beaucoup plus loin cette exactitude, si je voulois employer le mécanisme inventé par le fameux M. Mudge(93), que le Journal de Physique pour l'année 1778 a publié, Tom. II, pag. 537, d'après une de mes lettres : mais il ne m'étoit pas nécessaire d'obtenir une si grande exactitude au dépens de la simplicité que je m'étois proposée dans la construction de cette pendule.

A la partie intérieure du cercle des heures dans le cadran de cette pendule, se trouve une espèce de soleil de métal en or moulu, qui a douze rayons, & qui peut être mis, en tâtant, à une heure ou demi-heure quelconque où l'on s'est proposé d'être averti pour faire telle ou telle chose, ou pour être réveillé ; car si l'on tourne les rayons à la gauche, ils s'arrêteront à l'heure actuelle : ainsi il n'y a qu'à faire passer, vers la droite & pardessus l'aiguille des heures, autant des mêmes rayons, qu'il en faut pour aller jusqu'à douze, en comptant l'heure désignée ; par exemple quatre, si l'on veut être averti ou éveillé huit heures après le moment où l'on se trouve ; & alors l'aiguille des heures ne marchera plus que huit heures avant que le levier de réveil décharge le rochet du marteau qui frappe assez longtemps dans son timbre. Aussitôt qu'on aura mis l'avertisseur, par cette méthode, à l'heure qu'on souhaite, l'on tirera la lettre A, qui est suspendue, comme les autres, au milieu d'un des fleurons latéraux, afin de bander le ressort de l'avertisseur, qui ne manquera pas de produire son effet au temps marqué.

Cette pendule a l'avantage de marcher en silence, c'est-à-dire, sans qu'on entende le bruit de son échappement à chaque vibration, comme il arrive dans les pendules ordinaires ; ainsi, on peut l'avoir à côté de son lit, sans en être incommodé la nuit. Néanmoins, cet échappement a les propriétés de celui inventé par le fameux Graham(94) ; c'est-à-dire, j'ai trouvé le moyen de l'exécuter à silence, & dans le même temps à repos, sans qu'il y ait le moindre recul.

De même, lorsqu'on ne veut pas entendre la sonnerie des heures, quarts & minutes durant un certain temps, par exemple la nuit, on tire la lettre T, & toute la sonnerie restera tranquille ; lorsqu'on veut qu'elle recommence à sonner à son ordinaire, on tire la lettre S. Si c'étoit seulement le petit timbre des minutes qu'on ne voulût pas entendre si souvent, on le rendra tranquille, en tirant le petit T ; ensuite on fera reparler les minutes, en tirant la lettre M.

Tandis qu'on remonte cette pendule, l'aiguille des secondes continue sa marche sans s'arrêter ni reculer comme à l'ordinaire, parce qu'on y a adapté le mécanisme simple de feu M. Harrison(95), qui est le moyen le plus propre à produire cet effet, moyen de la plus grande conséquence dans les pendules astronomiques ; & celle-ci a aussi, comme les dernières, la correction des changemens causés par la chaleur ou le froid dans la longueur de son pendule, selon la méthode simple que j'ai

expliquée dans la Description que j'ai publiée des Instrumens qui furent exécutés l'année dernière à Londres, sous mon inspection, pour la Cour d'Espagne.

Cette pendule marche huit jours, sans avoir besoin d'être remontée ; elle pourroit même aller un mois entier, si l'on donnoit à son poids une suffisante étendue à parcourir, en perçant le fond de sa boîte et le plancher inférieur où elle est fixée.

J'ai fait monter cette pendule dans une caisse ou boîte assez belle, mais simple, de bois des Indes, d'une couleur jaune-farinée, & elle est décorée d'ornemens légers de marqueterie en différentes couleurs. La tête ou frontispice de la partie supérieure de cette boîte est en bronze doré, d'un dessin dont la simplicité fait le plus grand mérite, sans marques d'agrément. Elle est travaillée à jour, pour laisser entendre la sonnerie, & est tapissée au-dedans d'une étoffe mince de soie bleue, qui, sans empêcher le son des timbres, ne laisse point y pénétrer la poussière.

Le cadran des aiguilles porte à la circonférence un grand cercle d'émail pour les minutes, & au-dedans de ce cercle sont disposés symétriquement six autres cercles ou petits cadrans aussi d'émail, posés sur un fond d'or uni. Une aiguille marque, sur chacun de ces cercles ou cadrans, les divers mouvemens & les objets dont je viens de parler. Enfin, l'on y voit vers le centre deux petites bandes ou cartouches en émail, dont l'une porte une inscription Latine adressée à S.A.S. le présent Duc d'Areberg ; & sur l'autre, se lit le nom de celui qui a l'honneur de lui présenter le foible hommage de sa respectueuse reconnaissance. »

## Bibliographie

Catalogue d'exposition *De blinde hertog. Louis Englebert van Arenberg & zijn tijd 1750-1820*, Crédit Communal de Belgique, Louvain, 1996.

Jonathan Betts, *John Hyacinth de Magellan (1722-1790)*, dans *Antiquarian Horology*, 2003, 509-517 ; 2004, 173-183 ; 2007, 25-44 ; 365-375

Xavier Duquenne, *Le voyage du Duc d'Areberg en Italie en 1791*, Bruxelles, 2013

Robert Halleux, de *MAGELLAN, Jean Hyacinthe*, dans Hervé Hasquin (dir.), *L'Académie Impériale et Royale de Bruxelles. Ses académiciens et leurs réseaux intellectuels au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Académie Royale de Belgique, Bruxelles, 2009, pp. 186-187

Hervé Hasquin (dir.), *L'Académie Impériale et Royale de Bruxelles. Ses académiciens et leurs réseaux intellectuels au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Académie Royale de Belgique, Bruxelles, 2009

Roderick Home, Isabel Malaquias, Manuel Thomaz, *For the Love of Science. The Correspondence of J. H. de Magellan (1722-1790)*, Berne, 2017, 2 vol.

Isabel Malaquias, *Aspects of John Hyacinth de Magellan's Scientific Network between Britain, Flanders and France*, 6th International Conference on the History of Chemistry, Leuven, 2007, pp. 609-618

## Références

- (1) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis-Engelbert\\_d%27Arenberg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis-Engelbert_d%27Arenberg); Catalogue d'exposition De blinde hertog. Louis Englebert van Arenberg & zijn tijd 1750-1820, Crédit Communal de Belgique, Louvain, 1996.
- (2) [https://en.wikipedia.org/wiki/List\\_of\\_Ambassadors\\_of\\_the\\_United\\_Kingdom\\_to\\_Belgium](https://en.wikipedia.org/wiki/List_of_Ambassadors_of_the_United_Kingdom_to_Belgium); <https://archive.org/details/houseofgordonedio2bull>.
- (3) De blinde hertog, p. 12.
- (4) Introduction à la lettre.
- (5) Voir la bibliographie en fin d'article.
- (6) Selon ses propres dires, il était le descendant au 7<sup>e</sup> degré d'un de ses frères, ce qui est chronologiquement plausible.
- (7) Gabriel de Bory (Paris 1720-1801), lieutenant de vaisseau du roi, puis chef d'escadre, astronome, membre de l'Académie de marine et de l'Académie des sciences, gouverneur de Saint-Domingue en 1762. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Gabriel\\_de\\_Bory](https://fr.wikipedia.org/wiki/Gabriel_de_Bory)
- (8) Un tremblement de terre de près de cinq minutes, suivi 40 minutes plus tard par un tsunami en trois vagues, tua entre 30 et 40 000 habitants. Des incendies firent rage pendant 5 jours. 85 % de la ville furent détruits. Voltaire écrivit un Poème sur le désastre de Lisbonne.
- (9) Ribeiro Sanches (1699–Paris 1783), médecin et encyclopédiste portugais [http://www.cairn.info/article\\_p.php?ID\\_ARTICLE=CMR\\_432\\_0251](http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=CMR_432_0251), <http://www2.dlc.ua.pt/classicos/10.lmalaquias.pdf>
- (10) Emanuel Mendes da Costa (1717-1791), [https://en.wikipedia.org/wiki/Emanuel\\_Mendez\\_da\\_Costa](https://en.wikipedia.org/wiki/Emanuel_Mendez_da_Costa); [http://www.jstor.org/stable/579811?seq=1#page\\_scan\\_tab\\_contents](http://www.jstor.org/stable/579811?seq=1#page_scan_tab_contents)
- (11) Alexandre Volta (1745-1827), [https://en.wikipedia.org/wiki/Alessandro\\_Volta](https://en.wikipedia.org/wiki/Alessandro_Volta)
- (12) Antoine Lavoisier (Paris 1743-1794), chimiste, philosophe et économiste, découvreur de l'oxygène, [https://en.wikipedia.org/wiki/Antoine\\_Lavoisier](https://en.wikipedia.org/wiki/Antoine_Lavoisier)
- (13) Benjamin Franklin (1706-1790), [https://en.wikipedia.org/wiki/Benjamin\\_Franklin](https://en.wikipedia.org/wiki/Benjamin_Franklin); Walter Isaacson, Benjamin Franklin. An American Life, New-York, 2003
- (14) Leonhard Euler (Bâle 1707–Saint-Pétersbourg 1783), mathématicien et physicien suisse, [https://en.wikipedia.org/wiki/Leonhard\\_Euler](https://en.wikipedia.org/wiki/Leonhard_Euler)
- (15) Isabel Malaquias et Emilia Vaz Gomes, Scientific Instruments as Indispensable Resources in Portuguese Navigation Teaching in the Late 18th century, dans Bulletin of the Scientific Instruments Society, Oxford, 80, 2004, pp. 25-29.
- (16) Charles Messier (1730-1817), astronome français, rédacteur du « Catalogue de Messier » (1769) H. Hasquin, op. cit. p. 241 ; [https://en.wikipedia.org/wiki/Charles\\_Messier](https://en.wikipedia.org/wiki/Charles_Messier)
- (17) Jean-Baptiste Gaspard Bochart de Saron (1730-1794), magistrat, mathématicien et astronome français [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean\\_Baptiste\\_Gaspard\\_Bochart\\_de\\_Saron](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Baptiste_Gaspard_Bochart_de_Saron)
- (18) Joseph-Jérôme de Lalande (1732-1807), astronome français H. Hasquin, op. cit., p. 231 [https://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph\\_J%C3%A9r%C3%B4me\\_Lefran%C3%A7ois\\_de\\_Lalande](https://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph_J%C3%A9r%C3%B4me_Lefran%C3%A7ois_de_Lalande)
- (19) Pierre Méchain (1744-1804), astronome français [https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre\\_M%C3%A9chain](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_M%C3%A9chain)
- (20) Nevil Maskelyne (1732-1811), astronome royal anglais [https://en.wikipedia.org/wiki/Nevil\\_Maskelyne](https://en.wikipedia.org/wiki/Nevil_Maskelyne)
- (21) Nathaniel Pigott (1725-1804), astronome anglais [https://en.wikipedia.org/wiki/Nathaniel\\_Pigott](https://en.wikipedia.org/wiki/Nathaniel_Pigott)

- (22) Thomas Hornsby (1733-1810), astronome et mathématicien britannique  
[https://en.wikipedia.org/wiki/Thomas\\_Hornsby](https://en.wikipedia.org/wiki/Thomas_Hornsby)
- (23) Le prince Dimitri III Alexévitch Galitzine (1734-1803) possédait un laboratoire à La Haye (1776)  
 (H. Hasquin, *op. cit.*, pp. 212-214 ; [https://fr.wikipedia.org/wiki/Dimitri\\_Alexe%C3%AFevitch\\_Galitzine](https://fr.wikipedia.org/wiki/Dimitri_Alexe%C3%AFevitch_Galitzine))
- (24) Jacques Reinbold Spielmann (1722-1783), médecin et chimiste, professeur à l'université de  
 Strasbourg [http://www.persee.fr/doc/pharm\\_0035-2349\\_1985\\_num\\_73\\_264\\_2413\\_t1\\_0078\\_0000\\_5](http://www.persee.fr/doc/pharm_0035-2349_1985_num_73_264_2413_t1_0078_0000_5)
- (25) Horace Bénédicte de Saussure (1740-1799) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Horace-B%C3%A9n%C3%A9dict\\_de\\_Saussure](https://fr.wikipedia.org/wiki/Horace-B%C3%A9n%C3%A9dict_de_Saussure)
- (26) John Dollond (Londres 1706-1761), ingénieur et opticien britannique, qui a popularisé les lentilles  
 achromatiques, [https://en.wikipedia.org/wiki/John\\_Dollond](https://en.wikipedia.org/wiki/John_Dollond)
- (27) Jesse Ramsden (1735-1800) était un important facteur d'instruments londonien. (Anita  
 McConnell, Jesse Ramsden, London's Leading Scientific Instrument Maker - Why? dans Bulletin of  
 the Scientific Instrument Society, n° 93, 2007, pp. 2-6)  
<http://people.clarkson.edu/~ekatz/scientists/ramsdens.pdf>  
[https://en.wikipedia.org/wiki/Jesse\\_Ramsden](https://en.wikipedia.org/wiki/Jesse_Ramsden)
- (28) Nous n'avons pas trouvé d'informations sur cet organisme britannique.
- (29) [https://en.wikipedia.org/wiki/Royal\\_Society](https://en.wikipedia.org/wiki/Royal_Society)
- (30) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Acad%C3%A9mie\\_des\\_sciences\\_\(France\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Acad%C3%A9mie_des_sciences_(France))
- (31) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Acad%C3%A9mie\\_des\\_sciences\\_de\\_Saint-P%C3%A9tersbourg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Acad%C3%A9mie_des_sciences_de_Saint-P%C3%A9tersbourg)
- (32) [https://pt.wikipedia.org/wiki/Academia\\_das\\_Ci%C3%A9ncias\\_de\\_Lisboa](https://pt.wikipedia.org/wiki/Academia_das_Ci%C3%A9ncias_de_Lisboa)
- (33) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Acad%C3%A9mie\\_royale\\_espagnole](https://fr.wikipedia.org/wiki/Acad%C3%A9mie_royale_espagnole)
- (34) <http://www.academieroyale.be/>
- (35) [https://en.wikipedia.org/wiki/American\\_Philosophical\\_Society](https://en.wikipedia.org/wiki/American_Philosophical_Society)
- (36) [https://en.wikipedia.org/wiki/Royal\\_Society\\_of\\_Arts](https://en.wikipedia.org/wiki/Royal_Society_of_Arts)
- (37) Richard Kirwan (Galway 1733–Dublin 1812), scientifique irlandais, actif dans les domaines de la  
 chimie, de la géologie et de la météorologie, [https://en.wikipedia.org/wiki/Richard\\_Kirwan](https://en.wikipedia.org/wiki/Richard_Kirwan)
- (38) Adair Crawford (Belfast 1748-1795), chimiste et physicien irlandais,  
[https://en.wikipedia.org/wiki/Adair\\_Crawford](https://en.wikipedia.org/wiki/Adair_Crawford)
- (39) <http://www.oxfordscholarship.com/view/10.1093/acprof:oso/9780198515302.001.0001/acprof-9780198515302>
- (40) <https://archive.org/details/journaldephysiq06unkngoog>
- (41) Joseph Priestley (1733-1804) [https://en.wikipedia.org/wiki/Joseph\\_Priestley](https://en.wikipedia.org/wiki/Joseph_Priestley)
- (42) [https://nl.wikipedia.org/wiki/Karel\\_Maria\\_Raymond\\_van\\_Arenberg](https://nl.wikipedia.org/wiki/Karel_Maria_Raymond_van_Arenberg)
- (43) X. Duquenne, *op. cit.*, p. 11.
- (44)
- (45) X. Duquenne, pp. 170-171.
- (46) <https://amphilsoc.org/exhibits/magellan/magprem.htm>
- (47) McConnell, Ramsden, 108 ??
- (48) Un détail qu'il relate dans sa célèbre « lettre » concernant la pendule pour le Duc aveugle.
- (49) [http://books.google.be/books?id=nwEAAAAQAAJ&pg=PA486&lpg=PA486&dq=hyacinth+magellan&source=bl&ots=GH0So7-uLr&sig=dawnnGLd\\_u3TKSN9mLcsAmr167Y&hl=nl&sa=X&ei=XqxOUrOAE9DDtAaNqoDgCg&ved=0CGgQ6AEwCDgK#v=onepage&q=hyacinth%20magellan&f=false](http://books.google.be/books?id=nwEAAAAQAAJ&pg=PA486&lpg=PA486&dq=hyacinth+magellan&source=bl&ots=GH0So7-uLr&sig=dawnnGLd_u3TKSN9mLcsAmr167Y&hl=nl&sa=X&ei=XqxOUrOAE9DDtAaNqoDgCg&ved=0CGgQ6AEwCDgK#v=onepage&q=hyacinth%20magellan&f=false)

- (50) Gentleman's Magazine, vol. 67, 1790, p. 184.  
<https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=mdp.39015012326602;view=1up;seq=202>
- (51) L'exemplaire de présentation (avec dédicace de l'auteur) à James Watt a été vendu par Sotheby en 2003 [http://www.sothebys.com/app/live/lot/LotDetail.jsp?lot\\_id=3YLG5](http://www.sothebys.com/app/live/lot/LotDetail.jsp?lot_id=3YLG5)
- (52) <https://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=ucm.5323856208;view=1up;seq=1>; université de Madrid, exemplaire offert par l'auteur.
- (53) [https://classicadigitalia.uc.pt/en/artigo/recens%C3%A3o\\_jo%C3%A3o\\_jacinto\\_de\\_magalh%C3%A3es\\_novo\\_epitome\\_da\\_grammatica\\_grega\\_de\\_porto\\_real\\_carlos](https://classicadigitalia.uc.pt/en/artigo/recens%C3%A3o_jo%C3%A3o_jacinto_de_magalh%C3%A3es_novo_epitome_da_grammatica_grega_de_porto_real_carlos)
- (54) <http://www.diocesedeviana.pt/resources/2014/D.-Frei-Biografia-final.pdf>
- (55) « La Foi des Catholiques », publiée en 1761  
[https://books.google.be/books?id=e3eeiVB9YU0C&pg=PA280&lpg=PA280&dq=abb%C3%A9+platel+la+foi+des+catholiques&source=bl&ots=20TVltD3hn&sig=yIZMyD43IEgHcHcSIhOuyU1PRuw&hl=nl&sa=X&ved=0ahUKEwix\\_XE-77QAhXB0RoKHb5sDCEQ6AEIKTAB#v=onepage&q=abb%C3%A9%20platel%20la%20foi%20des%20catholiques&f=false](https://books.google.be/books?id=e3eeiVB9YU0C&pg=PA280&lpg=PA280&dq=abb%C3%A9+platel+la+foi+des+catholiques&source=bl&ots=20TVltD3hn&sig=yIZMyD43IEgHcHcSIhOuyU1PRuw&hl=nl&sa=X&ved=0ahUKEwix_XE-77QAhXB0RoKHb5sDCEQ6AEIKTAB#v=onepage&q=abb%C3%A9%20platel%20la%20foi%20des%20catholiques&f=false)
- (56) [https://de.wikipedia.org/wiki/Axel\\_Frederic\\_Cronstedt](https://de.wikipedia.org/wiki/Axel_Frederic_Cronstedt)
- (57) Betts, 2007, 36
- (58) <http://nautilus.fis.uc.pt/museu/50ING.HTM>
- (59) Betts, 2004, 181
- (60) Betts, 2007, 39
- (61) Betts, 2004, 180
- (62) Betts, 2007, 37
- (63) Betts, 2004, 175
- (64) Actif 1774-1820 (G.H. Baillie, Watchmakers and clockmakers of the world, 2006, p. 263) Marylebone à Londres.
- (65)  
[http://www.christies.com/LotFinder/lot\\_details.aspx?from=searchresults&intObjectID=270127&sid=74fcb619-c434-42df-afe4-dc596582ff8f](http://www.christies.com/LotFinder/lot_details.aspx?from=searchresults&intObjectID=270127&sid=74fcb619-c434-42df-afe4-dc596582ff8f)
- (66)  
[http://www.christies.com/LotFinder/lot\\_details.aspx?from=searchresults&intObjectID=153377&sid=74fcb619-c434-42df-afe4-dc596582ff8f](http://www.christies.com/LotFinder/lot_details.aspx?from=searchresults&intObjectID=153377&sid=74fcb619-c434-42df-afe4-dc596582ff8f)
- (67) <http://www.uhren-muser.de/41644>; [https://watch-wiki.org/index.php?title=Datei:James\\_Bullock\\_-\\_John\\_Hyacinth\\_de\\_Magellan,\\_London,\\_circa\\_1786\\_\(1\).jpg](https://watch-wiki.org/index.php?title=Datei:James_Bullock_-_John_Hyacinth_de_Magellan,_London,_circa_1786_(1).jpg)
- (68) Vendue par Mallett & Son Antiques Ltd.;  
<http://www.sothebys.com/it/auctions/ecatalogue/lot.pdf.N08583.html/f/54/N08583-54.pdf>
- (69) Sur une montre de gousset à répétition par contre, où l'on ne tient pas à entendre sonner chaque heure et quart d'heure, la sonnerie est « à la demande », par pression sur un piston de déclenchement.
- (70) 7 mois ont 31 jours (janvier, mars, mai, juillet, août, octobre et décembre), 4 en ont 30 (avril, juin, septembre et novembre) tandis que février peut en avoir 28 ou 29. Pour être tout à fait complet, il faut relever que les siècles – normalement bissextiles - qui sont des multiples de 400 (1600, 2000) ne sont pas bissextiles... Mais il n'existe que de très rares pièces d'horlogerie qui tiennent compte de ce fait. On les qualifie de « quantièmes perpétuels séculaires ».
- (71) Tome XVII, Avril 1781, pp. 283-286. Voir annexe.



- (72) D'après Claude-Marie Gattel, Dictionnaire universel de la langue Française, Lyon, 1819, t. 1, p. 267, « bois des Indes » est synonyme de palissandre ou de « bois violet ». Il s'agit bien plutôt de « bois de satin ».
- (73) Un choix assez surprenant, étant donné que la plupart des horloges de parquet haut de gamme de l'époque étaient en acajou. Une concession au « goût français » ?
- (74) Cette disposition fait penser au cadran de l'horloge n° 14.
- (75) Jean Hyacinthe Magellan a imaginé et a fait réaliser (cette pendule) à Londres.
- (76) Il n'y avait probablement pas de cadran du type « sonnerie – silence » en raison de la complexité des possibilités de sonnerie (deux modes « tranquille », pour les minutes et la grande sonnerie).
- (77) Cette complication n'est pas décrite par Magellan, mais on peut la déduire par le nombre de boutons et des cadrans secondaires.
- (78) Horloge n° 6.
- (79) Ce qui représente environ 99,99779 %. Magellan remarque qu'il aurait pu améliorer encore cette précision, en utilisant le train lunaire de Mudge qu'il avait décrit, mais estime que cela aurait rendu le mouvement trop complexe.
- (80) [https://de.wikipedia.org/wiki/Peter\\_Kinzing](https://de.wikipedia.org/wiki/Peter_Kinzing)
- (81) [https://en.wikipedia.org/wiki/David\\_Roentgen](https://en.wikipedia.org/wiki/David_Roentgen)
- (82) [https://en.wikipedia.org/wiki/Christoph\\_Willibald\\_Gluck](https://en.wikipedia.org/wiki/Christoph_Willibald_Gluck)
- (83) [http://www.lacotedesmontres.com/Enchere-No\\_5675.htm](http://www.lacotedesmontres.com/Enchere-No_5675.htm)
- (84) [https://en.wikipedia.org/wiki/David\\_Rittenhouse](https://en.wikipedia.org/wiki/David_Rittenhouse)
- (85) <http://drexel.edu/now/archive/2009/October/Drexel-Universitys-Rittenhouse-Clock-Now-the-Subject-of-a-New-Book/>
- (86) <http://collections.rmg.co.uk/collections/objects/42288.html>
- (87) [https://en.wikipedia.org/wiki/Benjamin\\_Vulliamy](https://en.wikipedia.org/wiki/Benjamin_Vulliamy)
- (88) [http://www.britishmuseum.org/research/search\\_the\\_collection\\_database/term\\_details.aspx?biold=78144](http://www.britishmuseum.org/research/search_the_collection_database/term_details.aspx?biold=78144)
- (89) <http://www.cogsandpieces.biz/WatchmakerJosiahEmery.html>
- (90) Home et al., t. 1, p. 290.
- (91) [http://books.google.be/books?id=2ulEAAAAQAAJ&pg=PA283&lpg=PA283&dq=observations+rozier+magellan+pendule&source=bl&ots=Qyl0SJf\\_oG&sig=MiOG5ckbDcGu3Oyd6chaOAHq42A&hl=nl&sa=X&ei=QYZNUoK2NdSY0AXj54GICg&ved=0CDQQ6AEwAQ#v=onepage&q=observations%20rozier%20magellan%20pendule&f=false](http://books.google.be/books?id=2ulEAAAAQAAJ&pg=PA283&lpg=PA283&dq=observations+rozier+magellan+pendule&source=bl&ots=Qyl0SJf_oG&sig=MiOG5ckbDcGu3Oyd6chaOAHq42A&hl=nl&sa=X&ei=QYZNUoK2NdSY0AXj54GICg&ved=0CDQQ6AEwAQ#v=onepage&q=observations%20rozier%20magellan%20pendule&f=false)
- (92) Cette pendule a paru d'une si grande utilité, que nous croyons bien mériter du Public en la faisant connoître.
- (93) [https://en.wikipedia.org/wiki/Thomas\\_Mudge\\_\(horologist\)](https://en.wikipedia.org/wiki/Thomas_Mudge_(horologist))
- (94) [https://en.wikipedia.org/wiki/George\\_Graham\\_\(clockmaker\)](https://en.wikipedia.org/wiki/George_Graham_(clockmaker))
- (95) [https://en.wikipedia.org/wiki/Maintaining\\_power](https://en.wikipedia.org/wiki/Maintaining_power) [https://en.wikipedia.org/wiki/John\\_Harrison](https://en.wikipedia.org/wiki/John_Harrison)



**UN IMPROBABLE JOUEUR DE WHIST :  
LE DUC AVEUGLE LOUIS-ENGELBERT D'ARENBERG**

Bernard ROOBAERT

Juillet 2018

# UN IMPROBABLE JOUEUR DE WHIST : LE DUC AVEUGLE LOUIS-ENGELBERT D'ARENBERG

Bernard ROOBAERT

Juillet 2018

## Introduction (1)

La plupart des contemporains du *Duc Aveugle* Louis-Engelbert d'Arenberg (1750-1820) n'ont pas manqué de souligner son aptitude exceptionnelle au jeu de whist. Il semble que ce fut son jeu favori, quoi qu'il jouât également aux échecs.

Pour pratiquer ce jeu de cartes, le duc possédait d'un dispositif mécanique à fixer sous la table de jeu, qui lui permettait de reconnaître par le tact la main qui lui avait été servie.

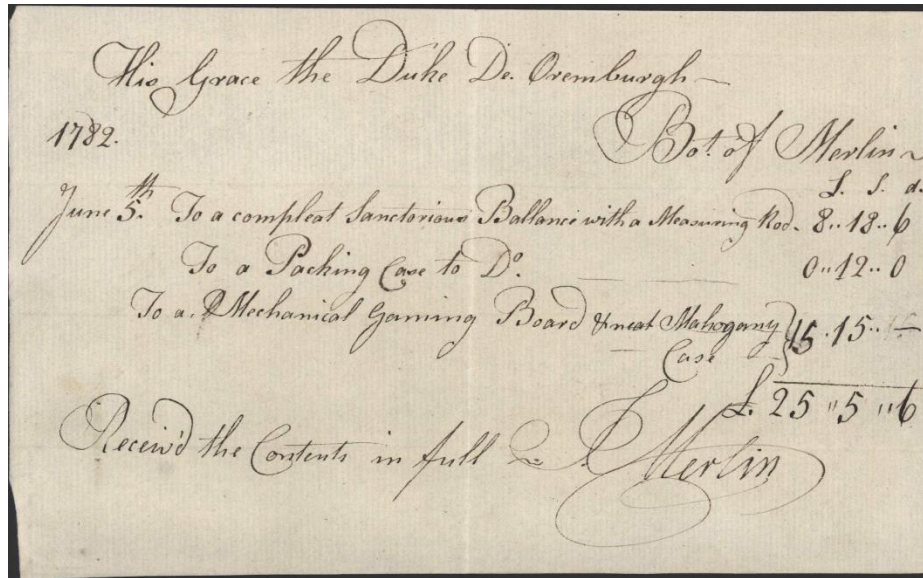
Il semble qu'il en ait existé au moins deux types.

Le premier est dû à Jean-Joseph Merlin, Hutois de naissance (1735) et Londonien d'adoption, où on le connaît sous le nom de *John Joseph Merlin* et où il est décédé en 1803. Merlin était horloger, mécanicien, luthier, musicien, a fabriqué des automates(2) , des piano-forte, ... et est l'inventeur du patin à roulettes !



Le Cygne d'argent automate

Parmi les inventions de ce mécanicien, on cite a device to enable blind people to play cards [un dispositif pour permettre aux personnes aveugles de jouer aux cartes] (1783) , également quali-fié de card machine for the blind [machine à cartes pour les aveugles] (1790).



Quittance de l'achat de la machine à Merlin, Londres, 1782

Lors de la vente de ses meubles après son décès en 1804, l'inventaire mentionne également « *A machine intended for a blind man to play at cards with* » [a machine destinée à permettre à un aveugle de jouer aux cartes]. Beaucoup d'auteurs se sont mépris sur le sens de cette description et ont parlé d'un jeu de cartes de type Braille.

Pendant son voyage à Londres en avril-mai 1782, le Duc aveugle a acheté plusieurs articles chez Merlin : une balance santorienne, deux violons et deux archets, ainsi que « *a mechanical gaming board and neat mahogany case* » [une table de jeu mécanique et une belle boîte en acajou], décrite dans les justificatifs comme « plaquette à jeu ».



Étiquette d'un violon de 1785 réalisé par Merlin

D'autre part, le duc indique lui-même qu'il avait imaginé un dispositif mécanique, qui sera réalisé pour lui en deux exemplaires par l'ébéniste bruxellois Colinet en 1782.

Grâce à divers témoignages retrouvés, il est possible de donner une idée plus précise de ces « appareils » somme toute assez extraordinaires au XVIIIe siècle. Malheureusement, nous n'avons retrouvé ni plan ni dessin, ni d'ailleurs d'exemplaire de l'instrument.

#### Description de la machine

Une planchette avec cinquante-deux touches à ressort et autres accessoires en acajou, ivoire et étain, instrument placé sous la table et sur lequel son secrétaire traduisait son jeu, que le duc apprenait par le toucher (1782).

Le premier témoignage est celui d'un voyageur anglais, Horatio Townshend (1750-1837), dont le journal a été édité en partie.

#### **From a traveller's notebook. 1782-9**

Fin juin 1782

Le duc, bien qu'étant complètement aveugle, jouait au whist à l'aide d'un tableau de sa propre invention. *« Il est fixé à la table de jeu, la face tournée vers un garçon qui est assis par terre à côté du duc. Lorsque les cartes sont distribuées, le garçon pousse les cartes dans des carrés sur le tableau, arrangées selon les couleurs en longueur et les nombres en largeur. Dès que le duc a joué une carte, le garçon pousse le carré jusqu'au niveau du tableau. »*

Le deuxième témoin est Louis-Gustave Doulcet de Pontécoulant, préfet du département de la Dyle de 1800 à 1805 :

*« Le duc d'Arenberg, issu d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons princières d'Europe, presque aveugle, quoique à peine à la fleur de l'âge, assis à une table de whist, à l'aide d'une machine ingénieuse qui passait alors pour un chef d'œuvre de mécanique, y faisait sa partie avec les joueurs les plus habiles. »*

Un troisième témoignage est celui d'Elisabeth Le Michaud d'Arçon (1773-1863), dame d'honneur de l'impératrice Joséphine du 1er juillet au 29 octobre 1804.

Elle fut renvoyée après quelques mois parce qu'elle avait eu une liaison avec Napoléon, ce qui avait provoqué la fureur de Joséphine, juste avant le sacre (2 décembre). Ce qui explique sans doute le ton peu amène dont Elisabeth parle de l'empereur.

Le 24 août 1804

*« L'empereur fait assez ordinairement, tous les soirs, une partie de whist avec Joséphine, madame de La Rochefoucault ; le quatrième est choisi parmi les personnes qui viennent au cercle. Ce soir, le duc d'Areberg devait faire le quatrième ; l'empereur trouvait assez piquant de jouer avec un aveugle. J'allais m'asseoir à l'ennuyeuse table de loto, lorsque le premier chambellan est venu me dire que Napoléon m'avait désignée pour son whist. J'ai répondu qu'il n'y avait qu'une difficulté, c'est que je n'y avais jamais joué. M. de Rémusat est allé rendre ma réponse, à laquelle l'empereur, qui ne connaît pas d'impossibilité, a dit : C'est égal. C'était un ordre ; je m'y suis rendue. Madame de La Rochefoucault, dont j'occupais la place, m'a donné quelques conseils ; et d'ailleurs, excepté le duc d'Areberg, qui a la mémoire d'un aveugle, et auquel aucune des cartes qu'on nomme n'échappe, je jouais à peu près aussi bien que l'impératrice et l'empereur. La partie n'a pas été longue. Le duc d'Areberg a ordinairement à côté de lui un homme qui arrange ses cartes ; son jeu lui est désigné par une petite planche adaptée à la table ; en passant la main sur cette planche, il connaît ses cartes, par les chevilles en relief qui sont placées par l'homme qu'il appelle son marqueur. Il joue fort bien et même étonnamment vite, si l'on pense à tout le travail pour lui faire connaître ses cartes. Mais n'ayant pas osé se faire accompagner chez l'empereur par son marqueur qui est une espèce de valet de chambre, c'est la duchesse d'Areberg qui l'a remplacé, et son jeu en était fort retardé ; aussi l'empereur, qui aime à jouer vite, et dont la curiosité était satisfaite, a laissé la partie après le premier rob. »*

Le baron de Monbreton, lui aussi présent à Mayence, signale en date du 26 octobre 1804 :

*« L'impératrice était à droite de la porte d'entrée [du salon], à une table de whist avec le prince d'Areberg, aveugle, le maréchal Kellerman et le général Ordener. »*

Le témoignage suivant provient d'Aubin-Louis Millin de Grandmaison, naturaliste, bibliothécaire et érudit français.

Avant 1815

*« Il y a peu d'années il [= le Comte de Schimmelpenning] vint à Paris ; je le rencontrais souvent dans une maison où M. le duc d'Areberg venoit fréquemment, et malgré sa cécité complète, faisoit chaque jour une partie entière au whist, à l'aide d'une machine portable, commode et ingénieuse. »*

« Un gentleman anglais qui avait passé vingt ans en France », que nous n'avons pas réussi à identifier, note vers 1816 :

1816

*« Le repas se termina ; on amena les cartes. J'eus l'honneur d'être l'un des quatre à la table du Duc, mais heureusement, je n'étais pas son partenaire. Bien qu'aveugle, il était un excellent joueur de whist, mais très irritable si une erreur était commise, sauf par ses opposants. À cette occasion, outre mes pertes d'argent, je lui donnai de nombreuses occasions de rire des bêtises que je commettais. Il jouait de la façon suivante : les cartes étant distribuées, un secrétaire du Duc, assis à côté de lui, les ayant triées selon un plan préétabli, une petite pièce d'acajou, contenant 52 chevilles, ressemblant quelque peu à un tableau de*

*cribbage* , était fixé par des vis sous la table. Les 13 chevilles, indiquant dans le bon ordre les cartes qu'il avait été enlevées par le secrétaire, et le duc pouvait en quelques minutes, en tâtant les trous vides dans le tableau, savoir quelle main on lui avait distribuée.

*L'abbé Maldeghem, son partenaire, se fit injurier deux ou trois fois pour jouer mal, mais il est peut être peu charitable d'ajouter que je croyais qu'il faisait parfois une petite faute pour permettre au duc de montrer son aptitude et sa connaissances supérieures du jeu. »*



**Un tableau de « cribbage » anglais ancien**

Le général comte van der Meere, dans ses Mémoires..., décrit lui aussi une partie de whist, mais ne fournit pas de date précise.

*« Le duc faisait régulièrement ses deux robes de whist après on dîner. Les deux joueurs quotidiens étaient les barons d'Anethan et Vereyden ; j'avais quelquefois, pendant l'été, l'honneur d'être le quatrième. Cette partie curieuse se faisait au moyen d'un clavier caché sous la table, composé de cinquante-deux touches, qui indiquaient au duc la composition de son jeu. »*

Le prince Frédéric d'Orange-Nassau a joué au whist avec le duc, peu après 1815.

*« Le soir venu, il (le prince Frédéric) jouait aux cartes avec Arenberg et le général russe prince Radziwill , pour lequel le duc aveugle utilisait un appareil spécialement fabriqué pour lui. »*

La dernière explication provient d'un périodique viennois, après le décès du duc, mais il est certain que l'informateur a vu fonctionner la machine, étant donné qu'il fournit des détails précis et corrects.

1831

*« Feu le Duc d'Arenberg était aveugle, mais nonobstant cela, il a réussi à profiter de nombreux plaisirs pour lesquels la vue est nécessaire. Le plus étonnant, c'est qu'il jouait au whist et à l'hombre aussi bien que ne le peut une personne voyante. Cela se passait comme suit. Sur la table de jeu, à côté de lui, était vissée une petite machine élégante, d'environ une main de hauteur, qui ressemblait à une petite boîte carrée. Sur son couvercle se trouvaient quatre*



*rangées de chevilles, qu'un mécanisme souple permettait de faire coulisser en avant et en arrière. Chacune de ces rangées désignait une couleur, et chacune des chevilles présentait une caractéristique différente pour représenter une carte. Lorsqu'on distribuait les cartes, le secrétaire du duc les prenait, les ordonnait, les lui remettait, et positionnait les chevilles en conséquence. Le duc tâtait alors une ou deux fois le tableau et sentait ainsi avec les doigts quelles cartes il avait et dans quel ordre il les tenait. Les autres joueurs nommaient les cartes qu'ils abattaient, et le duc réagissait aussi promptement que justement. Il avait imaginé lui-même cette invention ingénieuse. »*

## **Conclusions**

Il semble que le Duc aveugle ait utilisé deux machines différentes, mais dont le principe de base semble être le même.

Il serait bien entendu très intéressant de pouvoir les retrouver ; à l'heure actuelle, nous n'en possédons pas d'illustration ni de description scientifique.

## **Annexe 1**

The Duke, though completely blind, played whist by means of a board of its own invention. « It is fixed on to the card table, its face turned towards a boy who sits on the ground by the Duke's side. As the cards are dealt, the boy pushes the cards into squares on the board, arranged in suits lengthways, and according to numbers longways. As soon as the Duke has played a card, the boy pushes the square up to the level of the board ».

## **Annexe 2**

The repast terminated ; cards were introduced ; I had the honour of being one of the four at the Duke's table, but, fortunately, was not his partner. Though blind, he was an excellent whist player, but extremely irritable if any mistake was made, except by his antagonists. Upon this occasion, besides losing my money, I gave him several opportunities of laughing at the blunders I committed. He played in the following manner : the cards being dealt, the Secretary of the Duke, who sat by his side, having sorted them according to a pre-arranged plan, a small piece of Mahogany, containing fifty-two pegs, somewhat resembling a cribbage board, was fastened with screws under the table ; the thirteen pegs, indicating, in proper order, the cards he held, were removed by the Secretary, and his Grace would, in the space of a couple of mi-nutes, by feeling the vacant holes in the board, ascertain what kind of hand had been dealt to him.

Abbe Maldeghem, his partner, got two or three severing scoldings for playing badly ; but it is, perhaps, uncharitable to add, that I thought he sometimes made a slight mistake to afford the Duke an opportunity of showing his superior skill and knowledge of the game.

### Annexe 3

's avonds speelde hij [= Prince Frederik] met Aremborg en de Russische generaal prins Rad-ziwill kaart, waarbij de blinde hertog gebruik maakte van een speciaal voor hem gemaakt ap-paraat.

### Annexe 4

Der verstorbene Herzog von Aremborg war blind, hatte sich aber demungeachtet manchen Genuss zu verschaffen gewusst, wozu sonst des Gesichtssinn nöthig ist. Am bewunderungswürdigsten war, das er Whist und L'Hombre so gut spielte, wie es nur ein Sehender vermag. Es geschah auf folgende Art. An dem Spieltische, neben ihm, war eine kleine zierliche Maschine, ungefähr eind Hand hoch, angeschraubt, die wie ein viereckigtes Kästchen aussah. Auf dem Deckel derselben befanden sich vier Reihen Stifte, die man durch einen leichten Mechanismus vor- und rückwärts zu schieben im Stande war. Jede dieser Reihen bezeichnete eine Farbe, und jeder dieser Stifte stellte durch ein anderes Merkmal eine Karte vor. So wie nun gegeben wurde, nahm ein Sekretär des Herzogs die Karten auf, ordnete dieselben, überreichte sie ihm, und stellte die Stifte darnach. Der Herzog fuhr nun ein- oder zweimal über die Lektern hin, und sah so mit den Fingern, was es für Karten, und in welcher Folge er sie hielt. Jeder der Andern nannte die Karte, welche er ausspielte, und des Herzog gab eben so schnell, als richtig zu. – Diese sinnreiche Erfindung rührte von ihm selbst her.

### Références:

(1) Version 1.4 du 3 janvier 2018.

(2) On conserve de lui un extraordinaire cygne en argent, réalisé en collaboration avec l'horloger Cox (1773) [https://en.wikipedia.org/wiki/Silver\\_Swan\\_\(automaton\)](https://en.wikipedia.org/wiki/Silver_Swan_(automaton)) <http://thebowesmuseum.org.uk/Collections/Explore-The-Collection/The-Silver-Swan>

(3) [http://www.epnhuy.be/wiki/index.php?title=Jean-Joseph\\_Merlin](http://www.epnhuy.be/wiki/index.php?title=Jean-Joseph_Merlin) [https://en.wikipedia.org/wiki/John\\_Joseph\\_Merlin](https://en.wikipedia.org/wiki/John_Joseph_Merlin); Margaret Debenham, Joseph Merlin in London, 1760-1803: the Man behind the Mask. New Documentary Sources, dans Royal Musical Association Research Chronicle, 2014, vol 45, n° 1, 130-163 (<http://www.tandfonline.com/doi/pdf/10.1080/14723808.2014.888175>).

(4) <http://thelondondead.blogspot.be/2017/07/the-very-ingenious-mechanick-john.html>

(5) <http://www.tandfonline.com/doi/pdf/10.1080/14723808.2014.888175>; <https://medium.com/heleoworld/just-launched-wonderland-how-play-made-the-modern-world-fa3f8a504c8c>

(6) <https://books.google.be/books?id=0XEa8zVwb5MC&pg=PA21&dq=%22joseph+merlin%22+blind&hl=nl&sa=X&ved=0ahUKEwi455Hmve7XAhXLLFAKH-dEAXAQ6AEIKTAA#v=onepage&q=%22joseph%20merlin%22%20blind&f=false>

(7) Payée £ 8.13.6

(8) Payés £ 26.5

(9) Payé £ 15.15

(10) Xavier DUQUENNE, Le voyage du duc d'Arenberg en Italie en 1791, Bruxelles, 2013, p. 10; facture de l'ébéniste Colinet, AGR, Arenberg, LA 9927, justificatifs compte 1784.

- (11) <https://books.google.be/books?id=X6gaAQAAMAAJ&q=aremberg+blind+london+1782&dq=aremberg+blind+london+1782&hl=nl&sa=X&ved=0ahUKEwjxq6slOnWAhXOa-FAKHdbJABMQ6AEIMTAC>
- (12) (1763-1853). Il devient sénateur en 1805, un an avant le Duc Aveugle. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis-Gustave\\_Doulcet\\_de\\_Pont%C3%A9coulant](https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis-Gustave_Doulcet_de_Pont%C3%A9coulant)
- (13) Au domicile du préfet. Gustave de Pontécoulant, Souvenirs historiques et parlementaires du comte de Pontécoulant, vol. 3, Paris, 1863, pp. 7-8.
- (14) Journal du voyage à Mayence, première partie, dans Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour, vol. 1, Bruxelles, 1830, pp. 266-267. Xavier Duquenne (p. 10) fournit un résumé provenant d'un article de journal (Léon Treich, Louis Braille au Panthéon, dans Le Soir, 12-12-1951); il n'avait pas réussi à identifier l'original. [https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89lisabeth\\_Le\\_Michaud\\_d%27Ar%C3%A7on\\_de\\_Vaudey](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89lisabeth_Le_Michaud_d%27Ar%C3%A7on_de_Vaudey)
- (15) André Castelot, L'Empereur de la Révolution, mai 1804 à décembre 1806, Paris, 1969, p. 84.
- (16) Adélaïde de la Rochefoucauld (1769-1814) [https://en.wikipedia.org/wiki/Ad%C3%A9la%C3%AFde\\_de\\_La\\_Rochefoucauld](https://en.wikipedia.org/wiki/Ad%C3%A9la%C3%AFde_de_La_Rochefoucauld)
- (17) Auguste Laurent de Rémusat (1762-1823) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Auguste\\_Laurent\\_de\\_R%C3%A9musat](https://fr.wikipedia.org/wiki/Auguste_Laurent_de_R%C3%A9musat)
- (18) Jacques Marquet de Norvins, baron de Montbreton, Souvenirs d'un historien de Napoléon, t. 3, 1802-1810, Paris, 1897, p. 139.
- (19) François Christophe Kellermann (1735-1820) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois\\_Christophe\\_Kellermann](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois_Christophe_Kellermann)
- (20) Michel, comte Ordener (1755-1811) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Michel\\_Ordener](https://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_Ordener)
- (21) (1759-1818) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Aubin-Louis\\_Millin\\_de\\_Grandmaison](https://fr.wikipedia.org/wiki/Aubin-Louis_Millin_de_Grandmaison)
- (22) A.L. Millin, Annales Encyclopédiques, t. 3, Paris, 1818, p. 92.
- (23) 1761-1825. Il était pratiquement aveugle. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Rutger\\_Jan\\_Schimmelpenninck](https://fr.wikipedia.org/wiki/Rutger_Jan_Schimmelpenninck)
- (24) [https://books.google.be/books?id=SpfPAAAAMAAJ&pg=PA57&lpg=PA57&dq=aremberg+blind&source=bl&ots=TBO-v7nM-f&sig=5QVUYKC9w3V1nmauG\\_bSGkU-gYME&hl=nl&sa=X&ved=0ahUKEwjQmefEy77XAhXSh7QKHdxcCFk4FBDoAQgsmAA#v=one-page&q=aremberg%20blind&f=false](https://books.google.be/books?id=SpfPAAAAMAAJ&pg=PA57&lpg=PA57&dq=aremberg+blind&source=bl&ots=TBO-v7nM-f&sig=5QVUYKC9w3V1nmauG_bSGkU-gYME&hl=nl&sa=X&ved=0ahUKEwjQmefEy77XAhXSh7QKHdxcCFk4FBDoAQgsmAA#v=one-page&q=aremberg%20blind&f=false)
- (25) Nous n'avons pas réussi à identifier cet « abbé » ; il s'agit sans doute d'une erreur de l'auteur.
- (26) Xavier Duquenne, p. 10. Auguste Luis Nicolas van der Meere de Cruyshauthem (1797-1880) [http://www.dbnl.org/tekst/molh003nieu08\\_01/molh003nieu08\\_01\\_1923.php](http://www.dbnl.org/tekst/molh003nieu08_01/molh003nieu08_01_1923.php) Ce texte est repris presque mot à mot par Carlo Bronne, La conspiration des paniers percés, Bruxelles, 1959, p. 56.
- (27) Baron d'Anethan ?
- (28) Baron Vereyden ?
- (29) Frederick van Oranje-Nassau (1797-1881) [https://nl.wikipedia.org/wiki/Frederik\\_van\\_Oranje-Nassau\\_\(1797-1881\)](https://nl.wikipedia.org/wiki/Frederik_van_Oranje-Nassau_(1797-1881))
- (30) <https://books.google.be/books?id=jmY8AAAAMAAJ&q=aremberg+blind&dq=aremberg+blind&hl=nl&sa=X&ved=0ahUKEwjloK32tMvXAhUlaVAKHayMCcw4WhDoAQhMMAC>



# **Trésors du passé enfouis dans la région d'Enghien**

Henry Nolf

Septembre 2018

# Trésors du passé enfouis dans la région d'Enghien

Henry Nolf

Septembre 2018

## 1. Généralités

Depuis des temps immémoriaux, notre région a été occupée par diverses populations qui en ont marqué le paysage.

Dès le Paléolithique, et plus particulièrement à partir du Mésolithique (entre 9000 et 6000 ans avant JC), des tribus de chasseurs-cueilleurs ont intensément sillonné notre territoire lors du réchauffement climatique, après la période glaciaire, qui couvrait le nord de l'Europe jusqu'aux Pays Bas actuels d'une épaisse couche de glace.

Le Mésolithique est caractérisé par de profonds changements comportementaux des groupes humains. Si certains de ces changements sont liés aux modifications du milieu due au réchauffement climatique post-glaciaire (disparition des steppes et reconquête forestière, disparition des grands herbivores migrants des steppes tels que le mammouth et le renne au profit des herbivores forestiers tels le cerf, sanglier, chevreuil ou du petit gibier), d'autres semblent liés aux dynamiques internes d'évolution des groupes humains.

Les populations se fixent alors sur des territoires limités -dont la région d'Enghien- et développent très progressivement une agriculture sans domestication des espèces végétales, au côté des activités de pêche et de chasseur-cueilleurs, avec des techniques de chasse innovantes (utilisation de microlithes comme éléments de flèches), des pratiques funéraires, l'émergence des premières nécropoles et des conflits sociaux.

Les populations conservent un mode de vie nomade ; cependant l'abondance et la diversité des ressources par rapport à l'âge glaciaire favorisent des déplacements sur des territoires plus restreints selon des rythmes saisonniers.

Dès cette époque, notre territoire a été marqué par ceux qui y ont vécu dans des conditions souvent extrêmes, marquées par la rigueur du climat et l'hostilité de l'environnement.

L'époque gallo-romaine a vu une activité humaine intense dans toute la région.

De nombreux objets sont aujourd'hui encore enfouis dans le sous-sol, témoins indélébiles de la présence et de l'ingéniosité dont ont fait preuve la succession de générations qui nous ont précédées.

Ils ont emprunté notre territoire, tel que nous le faisons aujourd'hui, le marquant à jamais. Lorsque nous nous promenons sur les sentiers, empruntons les routes ou chemins de fer, parcourons à vive allure en TGV de grandes distances en très peu de temps, nous n'avons que rarement conscience de cette richesse enfouie.

Lorsque nous nous promenons ou travaillons la terre, la plupart du temps c'est distraitemment et souvent sans en avoir conscience que nous prenons en main des artefacts ou restes d'une époque parfois reculée, tel un silex taillé, une pointe de flèche, du charbon de bois, un os ou une corne, des tessons de poteries ou autres pièces de monnaies et médailles, ou encore une pièce rouillée.

Cet article se veut être un descriptif non exhaustif de quelques trouvailles remarquables dans la région d'Enghien, un inventaire partiel et inachevé qui – nous l'espérons- sera

régulièrement enrichi dans l'avenir lors de futurs travaux d'infrastructure ou autres trouvailles fortuites faites par des passionnés habitant la région.

## 2. Origines et références des trouvailles

Les trouvailles décrites dans cet article ont une double origine :

- découvertes faites par quelques habitants d'Enghien
- le résultat des fouilles archéologiques qui ont été effectuées en 1992/93 lors des travaux du TGV

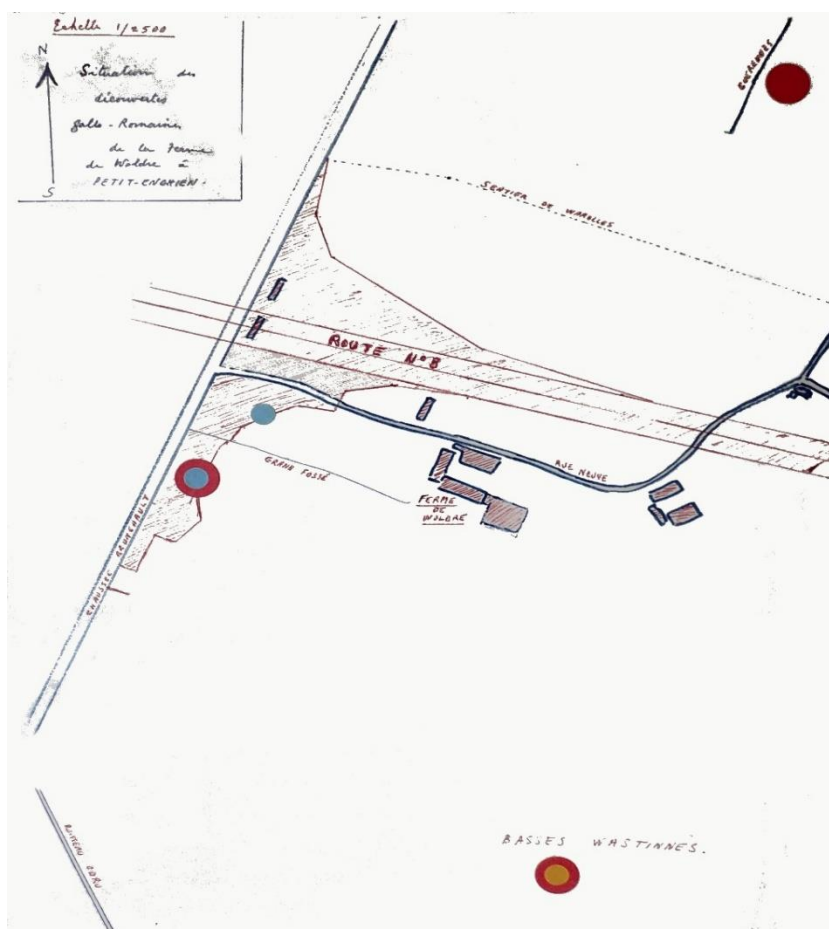
### 2.1 Découvertes par des Enghiennois

Deux Enghiennois particulièrement passionnés ont -depuis plusieurs années- collectionné des centaines d'objets trouvés dans la région d'Enghien, soigneusement nettoyés et répertoriés.

#### Louis Vastersaegher

demeurant au hameau de Warelles à Petit-Enghien, dont la famille a découvert dès 1948 de nombreuses sépultures gallo-romaines dans leur propriété bornée par la chaussée Brunehault, le cours de l'Odru et la limite d'Hoves

Les trouvailles ont été soigneusement répertoriées par une couleur comme indiqué sur le plan ci-après



découvertes de :

- diverses poteries romaines
- une amphore rougeâtre (haut. : 23 cm., diam. panse : 14 cm.)
- une céramique (diam. : 20 cm., prof. 5 cm.)
- une ampoule en verre clair (haut. : 11 cm.) dont la base portait des traces d'oxydations

Pour la facilité de la lecture, les objets illustrés ci-après sont répertoriés « **LV** »

### **Charly Langhendries**

demeurant à Petit Enghien, Il est l'auteur depuis une quinzaine d'années de plusieurs découvertes fortuite d'objets divers réalisées à l'aide d'un détecteur d'objet dans la région (en moyenne 40 objets/Ha).

Découvertes :

- plusieurs pièces de monnaie toutes époques, identifiées dans La Collection Monéta (« Trouvailles et trésors monétaires » en Belgique par Jean-Luc Dengis Tomes X Province du Hainaut période gallo-romaine et XIII Région wallonne Brabant période du moyen-âge à 1794 Edition Moneta, Wetteren 2011 et 2012)
- balles de mousquet issues de la bataille de Steenkerke
- divers tels dés à coudre, médailles, boucles de ceinture, matériel de pesée ....
- silex de hache taillé/polé

Le nombre et la qualité des découvertes faites par Charly Langhendries est tout à fait remarquable. En effet, la recherche de pièces à l'aide d'un détecteur demande beaucoup de perspicacité, les objets trouvés étant souvent dans un état de dégradation avancé (dépôt, corrosion, endommagement mécanique par des outils agricoles).

Pour le nettoyage des pièces découvertes (recette utilisée par Charly Langhendries), les méthodes suivantes sont utilisées :

- les Napoléon III sont nettoyés -après un long séjour dans l'huile d'olive- avec un cure dent
- le reste va dans un bocal hermétique après ajout d'ammoniaque pur pendant 1 minute, et rincé ensuite à l'eau. Le bocal est ensuite rempli d'eau et 1 cuillère de bicarbonate de soude est ajoutée. Le mélange est secoué vigoureusement pendant 1 minute, avant un nouveau rinçage à l'eau.
- Les objets sont ensuite placés dans un tambour de nettoyage (tumbler) avec de l'eau, 2 gouttes de liquide vaisselle et des paillettes en inox. Le tambour tournera pendant 8 à 10 h, et après un rinçage final à l'eau, les objets sont séchés à l'air.
- l'or n'a pas besoin de nettoyage particulier en dehors de l'eau
- le plomb n'a également pas besoin de nettoyage
- Les plus belles pièces sont protégées d'une corrosion ultérieure en les vernissant avec du paraloid B72 (opération réversible et soluble dans de l'acétone)

Pour la facilité de la lecture, les objets illustrés ci-après sont répertoriés « **CL** »



## 2.2 Fouilles archéologiques réalisées à l'occasion des travaux du TGV

On n'insistera jamais assez sur le caractère exceptionnel de l'accord signé entre la société nationale des chemins de fer et le service du patrimoine pour effectuer des fouilles systématiques lors des grands travaux de construction de la ligne ferroviaire à très grande vitesse reliant Paris et Londres aux grandes capitales du nord de l'Europe.

En septembre 1992, en effet, la Région wallonne et la SNCB (D. Bosquet & I. Jadin 1996) ont signé un accord. Un site mésolithique à Rebecq (Bt) au lieu-dit « Le Spinoi » signaient une convention aux termes de laquelle les chemins de fer s'engageaient à consacrer 72 millions de francs belges - un million par kilomètre de tracé, soit un montant comparable à celui de l'intervention de la SNCF en France - aux opérations de sauvetage archéologique. Son intérêt archéologique fait de cette opération un événement scientifique hors du commun : ce genre de tracé linéaire réalise de véritables coupes-sondages à travers différentes régions. De ce fait, ils autorisent exceptionnellement le repérage et l'examen sur les grandes étendues de sites archéologiques divers et représentatifs. Dans le même temps, ils permettent l'étude de l'évolution de l'environnement et des paysages à travers les âges.

Le premier mérite de l'intervention archéologique sur le tracé occidental du TGV aura été de favoriser le repérage et l'examen de sites demeurés inconnus. Même strictement limitées aux emprises du tracé du TGV, les fouilles menées en Hainaut occidental n'en ont pas moins fourni des données souvent intéressantes sur des sites qui vont de la Préhistoire aux Temps modernes.

À la Préhistoire se rattachent les sites du paléolithique à Antoing-Bruyelle et à Rebecq où furent récoltés de nombreux silex taillés. (« Chronique de l'archéologie wallonne » Editions SPW n°24 de 2016)

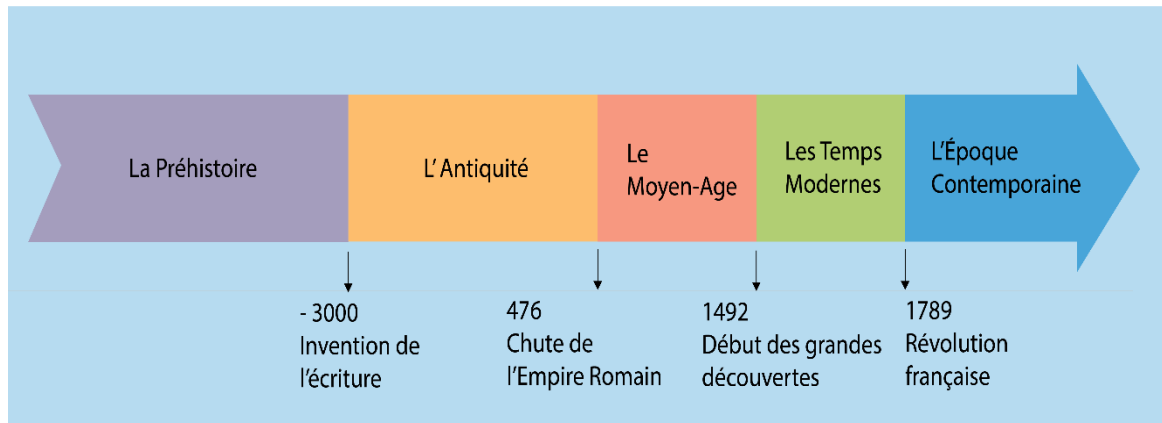
Le néolithique ancien est représenté par un habitat mis à jour à Ath-Ormeignies dont deux bâtiments ont été examinés ainsi que plusieurs fosses contenant du matériel détritique : des céramiques, des outils, du torchis, des déchets de taille en silex, etc.

Parmi les sites mis à jour, plusieurs datent de l'âge du bronze (à Tourpes, à Mévergnies et à Gibecq). Le site de Tourpes, partiellement fouillé, est particulièrement remarquable : il comprend des silos, des fours, des fosses et des trous de poteau qui remontent à l'âge du bronze final (1200-800) et au début de l'âge du fer (800-500). Le site de Mévergnies - où les fouilles ont exhumé un habitat rectangulaire à trois nefs et sept ensembles circulaires - est également exceptionnel.

La période romaine est, de loin, la plus représentée (une villa à Bruyelle, une nécropole à Tourpes, des zones artisanales à Braffe, à Jollain-Merlin et à Tourpes, des zones domestiques à Attre...). La découverte la plus spectaculaire se situe, sans conteste, à Bruyelle, au lieu-dit « Haute Eloge », où une villa a été explorée sur 1,5 ha. À Tourpes, les archéologues ont fouillé quinze tombes d'une nécropole romaine à incinération (fin du I<sup>er</sup> siècle, début du II<sup>e</sup>) où un matériel important a été découvert (céramiques et objets en terre sigillée).

La période médiévale et postmédiévale est également représentée par des sites fouillés à Esplechin et à Wasmes - Audemez - Briffoeil. Ont été découvertes les traces de deux habitats ruraux des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, respectivement détruits et nivelés aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

### 3. Les grandes périodes de l'histoire



La Préhistoire est une très longue période qui a commencé il y a environ 7 millions d'années, depuis les origines de l'homme.

C'est le temps des chasseurs, pêcheurs, cueilleurs, qui étaient nomades : ils se déplaçaient pour suivre le gibier. C'est aussi l'époque de l'apparition des premiers agriculteurs et de la découverte du feu. La Préhistoire se termine en 3200 avant Jésus-Christ, avec l'invention de l'écriture.

C'est là que débute l'Antiquité, le temps des Égyptiens, des Grecs, des Celtes (Gaulois) et des Romains. Cette période prend fin en 476, avec la chute de l'Empire romain.

Après la chute de l'Empire romain, on entre dans une nouvelle période : le Moyen Âge. C'est le temps des invasions barbares, mais aussi l'époque de Clovis, premier roi des Francs, et de Charlemagne. C'est le temps des châteaux forts et des chevaliers. Cette période s'achève avec la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492, qui pensait être arrivé aux Indes.

Cette nouvelle période, appelée Temps Modernes, est l'époque des grandes découvertes maritimes, des inventions.

L'époque contemporaine débute avec la Révolution française en 1789.

### 4 La Préhistoire

La fabrication par l'homme d'outils en silex marque le début du paléolithique. Cette époque est marquée par une alternance de périodes froides et de périodes chaudes. La calotte glaciaire descend jusqu'à la moitié des Pays-Bas. La Belgique s'étend donc juste sous la limite des glaces. La plus ancienne trace de présence humaine en Belgique a été trouvée à Hallembaye (province de Liège). Il s'agit d'outils primitifs en silex datant d'environ 800.000 ans.

Aux alentours de 400.000 avant J.-C., l'homme fait son apparition dans la région de la Meuse. Il maîtrise le feu. Ses outils sont des silex arrondis avec un tranchant. Plus tard, apparaît le premier biface, silex taillé de manière à obtenir deux tranchants. Le travail du silex gagne en précision. A partir de 250.000 avant J.-C., l'homme débite la matière première d'une manière plus subtile. Le coup sur le silex est porté en prévoyant la forme que prendront les esquilles. Ces éclats de pierre sont ensuite utilisés pour fabriquer divers outils, comme les grattoirs pour peaux de bêtes.

De 250.000 à 35.000 avant J.-C., la Belgique est peuplée d'hommes de type néandertalien. C'est principalement dans la province de Liège (Engis, Fonds-de-Forêt) et de Namur (Hulsonniaux, Spy) que les fouilles ont livré des vestiges de cette époque. L'homme honore ses défunts par des rituels funéraires, ce qui implique la croyance en une vie après la mort. L'homme de Néandertal disparaît assez brusquement vers 35.000 avant J.-C. Il fait place à l'homme moderne.

A partir de 30.000 avant J.-C., l'homme commence à se parer. Il assemble des colliers faits d'os, de dents d'animaux et de perles. Il se teint le corps avec de l'oxyde de fer. Vers 25.000 avant J.-C., on note l'apparition des premières statuettes. Elles représentent des femmes au ventre énorme, aux cuisses épaisses et aux seins proéminents. Elles servent principalement aux rites de fécondité. On trouve aussi des dessins (surtout d'animaux) gravés sur des tablettes de pierre.

Les outils se raffinent. Après la pierre, l'homme utilise aussi les os d'animaux. Il en tire des javelots, des harpons à crochets et des aiguilles (15.000 av. J.-C.).

Au paléolithique, l'homme pratique la chasse au gros gibier (mammouths, rhinocéros laineux). Les animaux sont chassés pour leur viande, mais aussi pour leur peau. Les os de mammouth servent à la construction de huttes ou d'armature pour les tentes.

Le mésolithique commence vers 9.000 av. J.-C. L'ère glaciaire touche à sa fin. La végétation change et le sol se boise lentement. Le territoire belge se peuple d'animaux plus petits. Les techniques de chasse s'adaptent au nouveau gibier. L'arc marque un grand progrès. Le régime alimentaire n'est plus seulement constitué de viande, le menu quotidien s'enrichit de nouvelles denrées, offertes par la nature, comme les baies. La pêche se développe aussi. En plus du harpon et de l'hameçon, l'homme fabrique des filets en écorce. Le mésolithique se caractérise par la présence de nombreux petits éclats de silex usés. Ils servent à affiner des outils plus grands. L'outillage se perfectionne, la hache et le burin apparaissent. Pour la première fois dans l'histoire, l'homme est capable d'exercer une action sur son environnement. Des vestiges prouvent clairement que, à partir de 7.000 avant J.-C., des bois sont systématiquement défrichés.

#### **4.1 LE SITE DU SPINOI A REBECQ**

(Le « Spinoi » à Rebecq (Brabant wallon) : Site mésolithique ancien sur loess par Dominique Bosquet, Valérie Beugnier, Olivier Collette, Kai Fechner, Jean Heim, Ivan Jadin & Hans Mestdagh)

Le site du « Spinoi » se trouve sur la commune de Rebecq (ancienne commune de Rebecq-Rognon, province de Brabant wallon, arrondissement de Nivelles), entre les fermes du « Spinoi » et du « Petit Spinoi », à hauteur du km 14,3 sur l'autoroute A8 Halle-Tournai. Le paysage est constitué d'un relief légèrement ondulé culminant vers 150 m d'altitude. Plus au nord, le relief s'aplanit jusqu'à la plaine flamandaise de l'Escaut.

Rebecq se trouve au sein du bassin versant de la Senne. Le réseau hydrographique y est assez dense à cause du caractère imperméable du substrat. La Senne coule dans une vallée profonde et étroite au sud de la commune. Ses versants sont légèrement dissymétriques, ceux orientés vers le sud et l'ouest étant les plus raides.

« Le Spinoi » se place dans la partie supérieure de la vallée du Warichaix, petit cours d'eau dont la source apparaît en amont du site à quelques centaines de mètres au sud-ouest. Le ruisseau s'écoule vers le nord-est pour rejoindre la vallée du Froye, un affluent de la Senne qui draine toute la partie nord du bassin.



La topographie du site correspond à une faible dépression, s'élargissant un peu plus bas, au niveau de la confluence d'un petit vallon humide occupé actuellement par une mare et la ferme du « Spinoi ».

En 1993, lors de la découverte à Rebecq au lieu-dit « Le Spinoi » de quelques artefacts mésolithiques au sein d'une couche de colluvions, il semblait évident que l'on avait affaire à un site de plateau érodé et dispersé sur la pente au gré de l'érosion, même s'il était également probable que le déplacement soit peu important, étant donné le bon état de conservation du matériel. Ce n'est qu'ensuite, lors de la seconde campagne archéologique, que la position du gisement au sein des colluvions, et non à leur base, permit éventuellement d'imaginer que les Mésolithiques s'étaient installés non pas avant, mais bien au cours d'une phase de colluvionnement (Bosquet et al., 1994b, p. 88) ; cette situation est pour le moins inédite dans la bande limoneuse de la moyenne Belgique, sinon pour les régions lœssiques avoisinantes.

Le site a été découvert le 21 octobre 1993 lors d'une campagne d'évaluation systématique menée par Alexandre Livingstone Smith, alors archéologue à la Direction de l'Archéologie (MRW), en collaboration avec Dominique Bosquet, dirigeant l'équipe de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique (Bosquet, 1994 ; Bosquet et al., 1994a ; 1994b ; 1997), alors que les prospections pédestres effectuées au préalable s'étaient avérées négatives

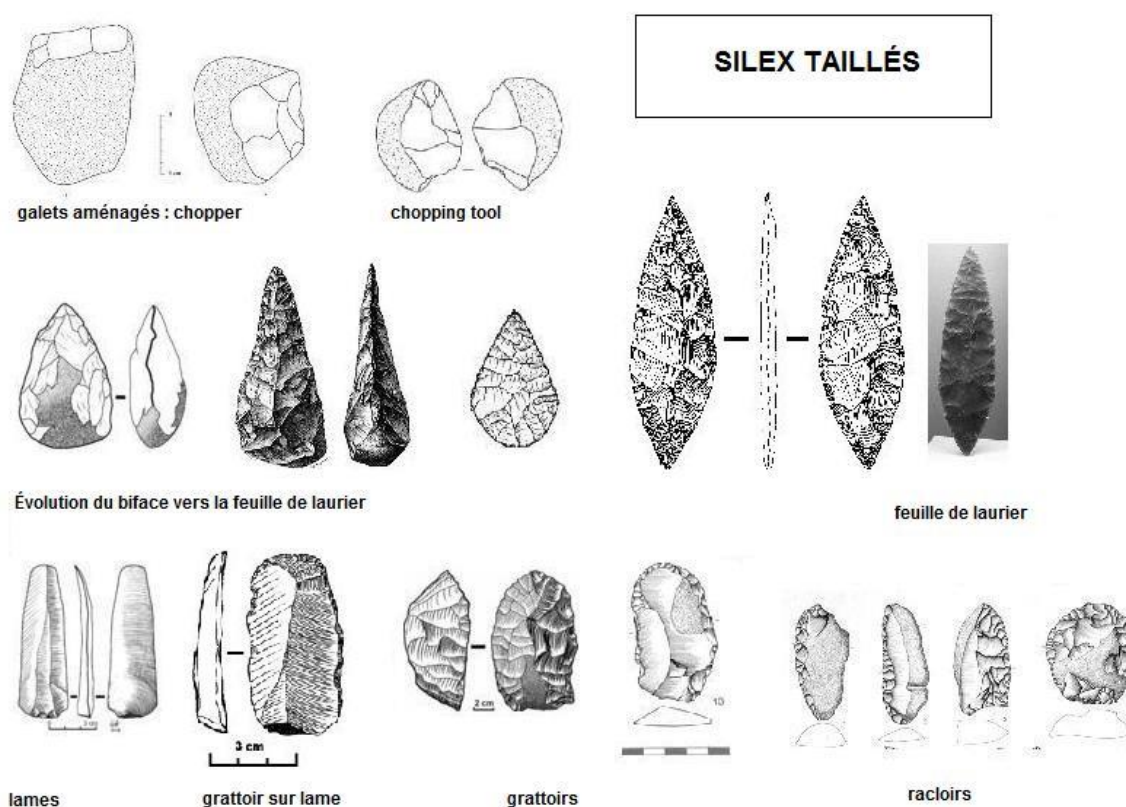
(Sartieaux & Soumoy, 1992). Les trois premiers artefacts ont été découverts dispersés sur 4 m<sup>2</sup>, à l'extrémité ouest d'une longue tranchée d'évaluation, ouverte perpendiculairement au vallon du Warichaix. Stratigraphiquement, les pièces sont apparues sous une couche de 50 cm de colluvions (labours compris). Cette position semblait particulièrement propice à la préservation d'un éventuel gisement, qui aurait été protégé des labours par les colluvions. Néanmoins, il n'était pas exclu que les pièces proviennent des colluvions eux-mêmes, dans la mesure où les déblais issus de ces quelques mètres carrés livraient une douzaine d'autres pièces, portant le total à 15 artefacts. Afin de vérifier l'appartenance de ces objets à une éventuelle concentration et d'en contrôler la position stratigraphique, il fut décidé de prolonger la tranchée vers l'ouest et de l'élargir vers le sud à hauteur des premiers artefacts découverts. A partir de ce moment, un carroyage fut installé, afin de correspondre à la largeur du bac de la machine utilisée. Une évacuation prudente des premiers centimètres de labour a été effectuée à la pelle mécanique, opération poursuivie par un décapage plus fin à la pelle américaine, tandis que les colluvions et le limon sous-jacent étaient fouillés à la truelle. La découverte de 149 artefacts lors de cette deuxième phase de sondage, confirmait la nécessité d'entreprendre des fouilles de plus grande ampleur de part et d'autre de la zone de découverte. Cette première campagne précisait aussi la position stratigraphique du matériel, inclus pour l'essentiel au sein des colluvions. Pour des raisons climatiques et de planning, la fouille du site mésolithique fut postposée en 1994.

Les fouilles ont repris le 25 mai 1994 par un relevé topographique reprenant les versants est et ouest du Warichaix. Un carroyage de 2 m x 2 m est ensuite mis en place et les carrés vidés systématiquement jusqu'à 30 cm. Dans un premier temps, les artefacts sont relevés en planimétrie (75 pièces, soit 11,79 % du total ; Bosquet et al., 1994b, p. 85), mais après quelques temps, considérant que le matériel est en position secondaire puisqu'associé essentiellement aux colluvions, les pièces sont récoltées par carré de 2 m x 2 m, en prenant toutefois note de l'horizon pédologique dont elles proviennent, dans un esprit de fouilles de sauvetage. Les déblais de chaque carré sont cependant individualisés, de sorte que les pièces trouvées en leur sein peuvent être attribuées au carré correspondant, mais sans précision quant à la position stratigraphique. Que ce soit sur la fouille ou ultérieurement en laboratoire, aucun tamisage n'a été effectué.

Au total, le gisement a livré 760 artefacts, esquilles comprises (artefacts de moins de 1 cm<sup>2</sup>), dont 637 sont issus de la surface de fouille proprement dite, soit 172 m<sup>2</sup> et 572 sont attribuables à un des horizons pédologiques observés sur le terrain. Les 123 artefacts restants proviennent pour l'essentiel des déblais, mais également des tranchées d'évaluation ouvertes aux environs immédiats du site. Mentionnons aussi, dans le carré I11, la découverte d'une tache grise et charbonneuse, de forme irrégulière et extrêmement bioturbée, comprenant quelques charbons de bois. Pour les raisons pédologiques évoquées plus haut, il n'y avait pas lieu de penser que cette tache, apparue elle aussi au milieu de la couche de colluvions, puisse représenter les vestiges d'un foyer mésolithique en place. Néanmoins, les charbons de bois furent prélevés. Malheureusement, il semble que le sachet se soit perdu au gré des déménagements successifs dont le matériel archéologique a fait l'objet à l'issue de la phase de terrain sur le tracé du TGV occidental.

Au « Spinoi », deux catégories d'artefacts dominant très largement : les produits de débitage (44,6 %) et les déchets (39,74 %). On compte ensuite les outils (6,16 %), les témoins techniques (5,26 %) et enfin les déchets de préparation d'outils (3,29 %).

Détails de silex taillés (source Geowiki)



La fouille du « Spinoi » apporte un complément aux connaissances sur le Mésolithique ancien de nos régions, mais elle démontre surtout qu'il faut croire à la possibilité d'autres découvertes dans les loëss de moyenne Belgique, jusqu'alors réputés perdus pour la recherche centrée sur cette période de notre passé.

## 4.2 Objets de la Préhistoire trouvés dans la région par des Enghiennois

Il existe de nombreux artefacts de l'époque de la préhistoire sur le sol d'Enghien, et il n'est pas rare -au détour d'une simple promenade- de tomber par hasard sur une pièce étonnante. Il faut toutefois un regard fort attentif et même expert afin de faire la différence entre une pierre ordinaire et celle qui a été taillée par nos prédécesseurs de la préhistoire.

Deux exemples de découvertes récentes sont détaillés ci-après

### 4.2.1 Hache en Silex

Ce magnifique silex poli avec arête tranchante a été découvert par Charly Langhendries il y a quelques années dans un champ lors d'activités d'arrachage de pommes de terre. Le lieu de la découverte se situe entre le cimetière de Petit Enghien et Tilleul au Bois.

en mm	longueur	largeur	épaisseur
Hache	103,92	69,98	30,88

Origine : probablement néolithique (entre 4350 et 2200 ans AJC) par similitude avec une autre découverte faite en 2014 à Quévy/Genly (« Découverte d'un fragment de hache polie

en silex de Spiennes » par Philippe Lavachery, Hélène Collet, Amandyne Rosart et Lodewijk De Lens).

La couleur blanchâtre indique que l'origine de la pierre n'est pas directement à rechercher dans la région, où il n'y a en effet pas de silex blanchâtre. Il y a peu de silex dans la région, et le porphyre abondamment disponible dans notre sous-sol (Bierghes, Quenast, Lessines) convient difficilement à la taille et au façonnage d'outils, car trop dur et friable.



Il y a de fortes similitudes avec les silex trouvés dans les carrières de Spiennes situées à 6 km de Mons. Reconnu par l'UNESCO en 2000, le site archéologique de Spiennes est l'un des plus anciens et des plus vastes centres d'extraction de silex d'Europe. Parsemé de milliers de puits de mines, le site s'étend sur 100 hectares.

En creusant notamment des puits de mines allant jusqu'à 16 mètres de profondeur, l'homme du néolithique a mis en place les techniques nécessaires pour extraire de grandes dalles de silex pesant parfois plusieurs centaines de kilos. Il a également développé une spécialisation des techniques de taille aujourd'hui reconnues en tant que témoignage du génie humain.

La première étape de dégrossissage consiste, au percuteur dur, à transformer le support (nodule, bloc ou gros fragment, plaquette, grand éclat) en une ébauche biface ovale ou amygdaloïde, de section ovale ou losangique, où apparaissent déjà le tranchant et le talon, encadrés par les deux crêtes latérales, et en gardant une réserve substantielle en largeur, plus faible en épaisseur.

La pratique expérimentale montre que cette première étape est assez rapide (5 à 10 mn), mais critique : un enlèvement trop profond ou réfléchi peut condamner l'ébauche ou réduire gravement son potentiel, ou encore la fracturer en deux.

Ensuite, le façonnage proprement dit, est effectué essentiellement par percussion directe tendre, avec du bois de cervidé ou à la rigueur du bois dur.

Pour la régularisation du tranchant, comme pour une réparation, on a recours à la retouche par pression. Elle permet de rattraper des irrégularités de taille du tranchant comme un discret écrasement, là où on ne peut appuyer très fort au polissage du dernier cm.

La durée de fabrication d'une préforme taillée prête à polir est de l'ordre de 40 à 80 mn, selon le support, et surtout selon sa dimension et sa qualité.

Le polissage du silex comprend deux phases : une phase d'abrasion et une phase de polissage proprement dit.

La première étape du polissage consiste à gommer par abrasion les arêtes et le talon de la préforme taillée, afin de ne pas se blesser les mains lors du polissage à suivre. Le tranchant est très doucement émoussé jusqu'à le réduire en une dizaine de minutes à un méplat où l'on peut discerner son futur fil rectiligne. Ce méplat forme aussi une protection du tranchant pour éviter de l'endommager d'un simple contact sur le polissoir pendant la suite du travail.

La seconde étape est le polissage proprement dit. Il peut être réalisé sur une surface plate (plage) ou légèrement déprimée (cuvette peu marquée)

#### 4.2.2 **Lame en Silex**

Le site du Spinoi décrit en début de ce chapitre a fait l'objet d'amples investigations par des archéologues.

Le site est aisément accessible, et aujourd'hui encore – à fleur de terrain- des artefacts en silex noir/bleuté sont les témoins de l'activité mésolithique, comme ce silex taillé en lame découvert par l'auteur de cet article lors d'une reconnaissance en 2014.



en mm	longueur	largeur	Épaisseur
Lame taillée	44,88	22,34	11,18

Origine estimée: mésolithique ancien (9000 à 8000 ans AJC).

Une lame est un éclat de silex dont la longueur est au moins le double de la largeur. Cet éclat particulier est utilisé comme support d'outil: une lame n'est alors pas un outil en soi, mais destinée à en devenir un après façonnage. Une lame peut ainsi devenir burin, grattoir, pointe ou couteau.



Les lames font leur apparition au Paléolithique moyen où elles sont détachées par percussion directe au percuteur dur de nucléus prismatiques pouvant être préparés par l'aménagement de crêtes. Ils se généralisent au Paléolithique supérieur, avec le phénomène de leptolithisation, où ils sont détachés par percussion directe au percuteur tendre à partir de nucléus prismatiques.



## 5. L'Antiquité

Il existe de nombreux témoins de l'antiquité dans la région d'Enghien. L'époque romaine nous a laissé des routes qui étaient fort fréquentées (chaussée Brunehaut par exemple), des ouvrages d'infrastructure comme des ponts (celui franchissant l'Odru), et d'autres vestiges de l'activité humaine telles des fondations de maisons ou autres fours.

### 5.1 Tombes à Ghislenghien

La fouille réalisée en 2014 sur la zone d'activité économique (Danese V., Authom N., Deforce K., Hanut F. & Pigière F., 2015. Ath/Ghislenghien : les vestiges romains mis au jour lors des évaluations de 2013 et 2014 dans l'extension est de Ghislenghien III, *Chronique de l'Archeologie wallonne*, 23, p. 106-110) a mis au

jour deux tombes comprenant un nombre important d'objets en fer, en alliage de cuivre et de la céramique, datant de l'époque romaine.



**Principaux objets de la tombe 1 (F650) après restauration. De gauche à droite : patère, oenochoë, bol à filtre, passoire et puisard, marmite avec c couvercle (photo R. Gilles, Dir. archéologie).**

La tombe 1 renfermait le plus grand nombre d'objets en alliage de cuivre.

L'oenoché (ou vase à pied, à panse ovoïde assez allongée, à anse verticale, au col étroit avec embouchure généralement trilobée, et qui servait à puiser du vin dans un cratère et à le verser dans les coupes) est la pièce la mieux conservée. Elle comporte quelques pertes sur sa panse. Découverte couchée, la face non lessivée présente une très belle patine.

La patère (ou bassin à manche), qui présente une très belle patine, a révélé un décor gravé au centre de la face interne, très bien préservé malgré l'attaque de surface constatée au revers. Le manche et sa terminaison en tête de bélier très fragiles sont minéralisés à cœur avec des risques de pertes de surface.

Le bol à filtre présente un filtre décoré, déchiré et déformé. Sous le couvercle ont été découverts deux éléments triangulaires en plomb accolés à la paroi au ras du bord. Ce sont sans doute les supports du couvercle. Le filtre et le couvercle ont dû être redressés et en partie comblés. Le bec verseur en forme de tête de canidé est très fragile et présente des perforations dues à la corrosion.

La marmite et son couvercle furent les éléments les plus complexes techniquement. En plus de leur grande inégalité de conservation, les deux éléments étaient très fragmentaires et déformés.

La tombe contenait également deux paires de fibules « à queue de paon » ayant perdu l'extrémité de leurs pieds.

La tombe 1 comportait encore un anneau, deux petits boutons, un microfragment non identifié, et un élément de charnière.

La tombe 2 a livré trois fibules à ressort et un disque en alliage cuivreux associé aux ossements incinérés du défunt, le tout prélevé en motte.

Le disque plat de plus ou moins 10 cm de diamètre pourrait être un miroir sans manche. Une bordure décorative est présente sur une face. L'autre face, sans bordure, présente une patine bleu-noir. Des ossements étaient accolés au disque avec pour conséquence la migration des oxydes de cuivre sur les os.

## 5.2 Charbonnière à Warelles

Par Nicolas Authom (*Chronique de l'Archéologie Wallonne* n° 24)

La création d'une station de biométhanisation a été l'occasion d'une surveillance archéologique aux abords de la ferme du château de Warelles

Une surface de plus de 1 000 m<sup>2</sup> a été décapée : hormis un remblai moderne condamnant une dépression naturelle, a été mise au jour, à 0,60 m sous la surface actuelle, une fosse à rejet cendreuse. Partiellement hors emprise, elle est de plan rectangulaire (2,36 m x 0,90 m à 0,96 m) et conservée sur une profondeur de 0,08 m à 0,26 m. Le fond est plat et recouvert d'une charge de charbon de bois dont l'épaisseur est irrégulière (0,03 m à 0,15 m). Celle-ci est surmontée de manière inégale par un mélange de limon lessivé gris clair, de limon brun jaune et de quelques éléments de terre rubéfiée. L'action du feu n'a pratiquement pas marqué le sol encaissant, à l'exception d'un court tronçon (0,60 cm) le long de la paroi sud (épaisseur de rubéfaction max. : 2 cm) et une petite zone irrégulière dans la moitié nord. Aucun artefact n'a été trouvé dans le remplissage supérieur, ni dans la couche de charbon de bois dont une grande partie a été prélevée en vue d'analyses ultérieures.

Les recherches sur ce type de structures, il y a peu encore énigmatiques ou parfois abusivement interprétées comme funéraires, ont évolué ces dernières années. Les fouilles menées à d'autres endroits ont permis d'observer de nombreuses structures aux caractéristiques semblables, interprétées comme des charbonnières. Le plan de ces dernières évolue depuis une forme rectangulaire lors de la période romaine et le Haut Moyen Âge à une forme circulaire par la suite. Elles se caractérisent par l'absence de tout matériel archéologique et de restes osseux. À Ghislenghien, cent structures de combustion dévolues à la production de charbon de bois suggèrent vraisemblablement une production à grande échelle durant la première période de l'Empire romain, qui débute en 27 av. J.-C.

## 5.3 Vestiges gallo romains à Warelles (Petit Enghien)

(Source Jean Godet Annales XI du CRAE, « *Des fouilles à Warelles* » et « *Découvertes archéologiques le long de la chaussée (romaine) Brunehaut* »).

Warelles est située à courte distance de la chaussée Brunehaut, ancienne voie romaine qui va d'Utrecht à Bavai.

Une première trouvaille fut due au hasard sur les terres de Pierre Vastesaegher à 300m de la chaussée romaine en 1947 sur un point culminant de Petit Enghien et concernait deux anciennes pièces de monnaie en cuivre (un sesterce de l'empereur Vespasien de 69 à 79 après JC et l'autre de Marc Aurèle de 161 à 180). D'autres découvertes suivirent en 1948 qui concernaient une vingtaine de poteries en terre cuite, 2 clous très courts à tête pyramidale fortement rouillés.

En 1951, dans une prairie entre la ferme Vastesaegher et la chaussée, faisant partie du lieudit Basse Wastinne, plusieurs débris de vases romains de grande taille (150 l) furent découverts, ainsi qu'une écuelle, un verre à anse orangé clair et très pur de ligne, et une

grosse perle de collier en verre bleu foncé au milieu de débris de poteries provenant vraisemblablement d'une tombe de femme.

En 1952, dans le même champ à 150m de la chaussée romaine, on trouva encore un vase et des soucoupes, ainsi qu'une fiole en verre nuance verdâtre de près de 11 cm de hauteur, vraisemblablement une ampoule à parfum. Dix mètres plus loin, une section de terre de 2m de diamètre, comprenant des cendres et des morceaux de terre cuite, probablement un ancien four de potier.

Les fouilles ont également permis la découverte de 2 objets datant de la préhistoire, des petits silex taillés servant de grattoirs.

Jean Godet relève dans son article l'inventaire de ces exceptionnelles trouvailles.

La chaussée Brunehaut fut probablement construite vers le milieu de 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne sous l'empereur Claude, qui dirigea notre pays pour en faire le tremplin qui devait lui permettre la conquête de l'Angleterre.

Des petits aqueducs en pierre schisteuse bleue avec taches brunâtres, probablement originaires de Steenkerque, larges de 30 à 35 cm, ont été découverts à mi-chemin entre le franchissement de l'Odru et le chemin menant à la ferme Vastesaegher. Des pilotis et traverses de bois (restes d'un radier) témoignent d'un ancien pont sur l'Odru dont les berges très larges, et à cette époque les alentours marécageux.

La chaussée a dû être pavée, le revêtement a aujourd'hui disparu. On suppose que les paysans de l'époque enlevaient les pierres pour bâtir ou réparer leurs maisons.

#### 5.4 Objets de l'Antiquité trouvés dans la région par des Enghiennois



**Tibère, denier Lyon; RIC.3**

**D/ TI CAESAR DI [ ] F AVGVST [ ] ; tête laurée à droite**

**R/ PONTIF / MAXIM; Livie assise à droite tenant une branch**

Poids : 3,45 g - Diamètre : 19, 5 mm

Anno : 40 ACN



**République, denier P. Clodius M.f. Turrinus; Rome 42 ACN; Claudia 15;  
Craw.494/23; Syd.1117**

Poids : 18,42g - Diamètre : 20,3mm

Anno 42 ACN - Découvert par CL à Petit Enghien en 2010



**Ambiani, statère or; Scheers 9 classe IV; DT.161**

**Les statères d'or ou d'électrum gaulois dérivent presque tous du même prototype : le statère d'or de Philippe II de Macédoine, rapporté en Gaule par des mercenaires gaulois, combattant pour Philippe II**

Poids : 6,41g - Diamètre : 19,38 mm

Anno : 1er siècle ACN - Découvert par CL à Petit Enghien le 5 février 2011



**Rome République, denier L. Titurius L. f Sabinus, 89 ACN**

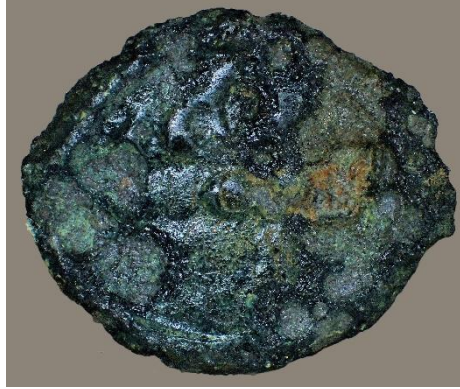
**D/ SABIN / A.PV; tête à droite**

**R/ [ ] TI [ ]; deux soldats en armes enlevant les Sabines.**

**BMC.2324; Syd.648b; Cr.344/1c**

Poids : 3,49 g - Diamètre : 18,94 mm

Anno : 89 ACN - Découvert par CL à Petit Enghien en mai 2010

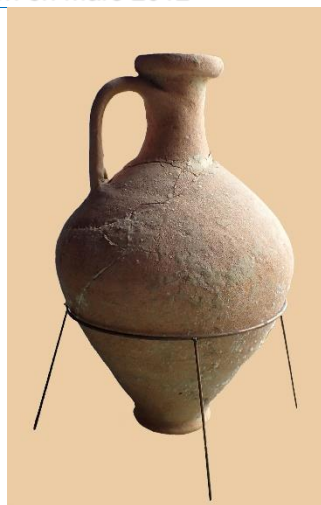


**Potin nervien bien abîmé par le temps.**

**Potin au rameau A; Scheers 190 classe IV; LT.8620; DR.629**

Poids : 1,6 g - Longueur : 32 mm - Largeur : 18 mm

Anno : 1er siècle ACN- Découvert par CL à Petit Enghien en mars 2012



**Poteries romaines et amphore**

Epoque romaine - Découvert par la famille Vastesaegher à Petit Enghien env. 1950  
(zone bleue sur plan)



**Ampoule en verre clair (haut. : 11 cm.) dont la base portait des traces d'oxydations et perle bleue foncé**

Epoque romaine - Découvert par la famille Vastesaegher à Petit Enghien env. 1950  
(zone bleue sur plan)



**Assiette et clou**

Epoque romaine- Découvert par la famille Vastesaegher à Petit Enghien env. 1950 (zone bleue sur plan)



**Restes animaux**

Période non identifié - Découvert par la famille Vastesaegher à Petit Enghien



**Peson de tisserand**

Epoque non définie - Découvert par la famille Vastesaegher à Petit



**Diverses pièces découvertes, dont un sesterce**

Epoque romaine - Découvert par la famille Vastesaegher à Petit Enghien env. 1950 (zone rouge sur plan)



**Vase cassé**

Epoque non définie - Découvert par la famille Vastesaegher à Petit Enghien env. 1950 (zone rouge jaune sur plan, Basse Wastinne)





## 6. Le Moyen-Âge, les Temps Modernes et l'Epoque Contemporaine

Il n'entre pas dans l'intention de cet article de relater des faits historiques par ailleurs abondamment documentés.

Les trouvailles dans le sol d'Enghien de ces époques relativement plus rapprochées ont trait principalement à :

- des fondations d'ouvrages divers
- des pièces monétaires de l'époque mérovingienne
- des boucles de ceinturons, médailles, dés à coudres ...
- des traces de la bataille de Steenkerke début août 1692
- au stationnement de troupes anglaises et allemandes avant la bataille de Waterloo (1815)
- aux 2 grandes guerres du 20<sup>ième</sup> siècle



**Balles de mousquet en plomb de la bataille de Steenkerke; une des balles est entaillée suite à l'impact**

**Scorie de plomb avec balle –à droite- semblant indiquer un processus de fabrication par extrusion après que la matière soit rendue malléable par échauffement (hypothèse de l'auteur)**

Anno 1692 - Découverts par Charly Langhendries et Henry Nolf à Grand Champ/Petit Enghien le 15 septembre 2018



**Demi ceinturon ou ferret**

Longueur : 76 et 69,4 mm - Largeur : 36 et 31,4 mm

Anno : 15ième siècle PCN ? - Découvert par CL à Petit Enghien en mars 2012



**Il devrait s'agir d'un jeton de Philippe II [1555-1598] comme indiqué au revers avec la légende commençant par SIGILL[UM]. Le différent monétaire semble être celui de Nimègue.**

Possibilité que ce soit une petite monnaie divisionnaire italienne carlino

Poids : 1,28 g - Diamètre : 17,98 mm

Anno : 16ème siècle PCN - Découvert par CL à Petit Enghien en octobre 2010



**Ce dénéral (poids monétaire) est d'ANVERS comme l'indique la main (différent monétaire) placée sous l'épée.  
L'ajusteur IDB est Jacques De Backer, ajusteur anversois.  
Ce dénéral était destiné à vérifier la ½ ou la livre d'or anglaise de Charles I [1625-1648].**

Poids : 2,08 g

Anno : 17ème siècle PCN - Découvert par CL à Petit Enghien en avril 2010



**Brabant, Marie Thérèse [1740-1780], escalin 1750 Anvers; VKM 200**

Poids : 3,63 g - Diamètre : 22,96 mm

Anno : 18ème siècle PCN - Découvert par CL à Petit Enghien en septembre 2010



**Brabant, Marie Thérèse [1740-1780], 5 sols 1753 Anvers; VKM 202**

Poids 2,87 g - Diamètre : 23,77 mm

Anno : 18ème siècle PCN - Découvert par CL à Petit Enghien en octobre 2010



**Brabant, Marie Thérèse [1740-1780], plaquette de 10 liards (2½ sols) 1751  
Anvers; VKM 203**

Poids : 1,57 g - Diamètre : 19,34 mm

Anno : 18ème siècle PCN - Découvert par CL à Petit Enghien en avril 2011



**France, Louis XVI [1774-1793], 2 sols constitutionnels 1791 an 3 AA Metz; Dupl.1722.**

Poids : 18,89 g - Diamètre : 32,68 mm

Anno : 18ème siècle PCN - Découvert par CL à Petit Enghien en mars 2012



**Napoléon 1er**

Poids : 17,96 g

Anno : 1808 PCN - Découvert par CL à Petit Enghien en mars 2012



**Napoléon 1er**

Poids : 17,96 g

Anno : 1808 PCN - Découvert par CL à Petit Enghien en mars 2012



**Léopold 1er**

Diamètre : 22,99 mm

Anno : 1844 PCN - Découvert par CL à Petit Enghien



**Napoleon III**

Diamètre : 30,06 mm

Anno : 1856 PCN - Découvert par CL à Petit Enghien



**Monnaie anglaise: Edward I [1272-1307], penny long-cross Londres; la légende du droit débute par +EDW REX ANGL [ ] DIS hYB; le revers donne le lieu de fabrication CIVI / TAS / LON / DON**

Poids : 1,2 g - Diamètre : 19,14 g

Anno : 13ème siècle PCN - Découvert par CL à Petit Enghien en mai 2010



**Bague des tranchées faite à partir de la pièce 10 centimes Napoléon III.**

Diamètre : 22,06 mm

Anno : 1870 PCN - Découvert par CL à Petit Enghien



**Léopold II.**

Diamètre : 18,1 mm

Anno : 1868 PCN - Découvert par CL à Petit Enghien



**Sceau de tailleur**

Diamètre : 18,6 mm - Longueur : 27,8 mm  
Anno : ? - Découvert par CL à Petit Enghien



**Insigne RAF**

Longueur : 57,18 mm - Largeur : 23,16 mm  
Anno : 1942 - Découvert par CL à Petit Enghien

## 7. Conclusions

Le sous-sol d'Enghien est particulièrement riche de son passé.

Des vestiges de toutes sortes et de toutes époques sont abondamment présents, et témoignent de l'intense activité humaine que notre région a connu depuis des temps reculés.

Puissent les trouvailles résumées ici, et les études menées par des équipes d'archéologues chevronnés, nous encourager à prendre conscience de cette richesse et de créer -un jour- un musée pour rassembler toutes ces remarquables découvertes.

## Une trouvaille dans le parc d'Enghien!

Michel Abrassart.

C'est au cours d'une de mes nombreuses promenades dans le Parc d'Enghien, plus précisément au lieudit « Mont Parnasse », que j'avais découvert sous un tapis de feuilles, que je balayais à l'aide d'un rameau arraché par le vent, un petit objet à peine enfoui sous terre. Le regard attiré par sa blancheur, je l'avais ramassé. Il me sembla lourd pour sa taille (6 cm de longueur et 2cm de hauteur) et en y regardant de plus près, je compris qu'il s'agissait d'un objet manufacturé ; probablement en plomb. Sous la loupe, je remarquai immédiatement en son centre une cavité en forme de cœur. La forme générale rappelait la silhouette d'un animal couché, peut-être un chien ou un ours. Au dos une languette rectangulaire, qui devait probablement contribuer à la fixation de cet objet.

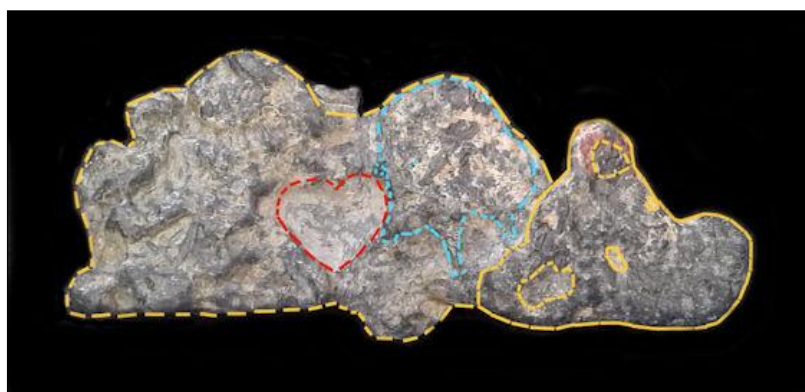
L'objet durant des années retourna dans l'obscurité d'un fond de tiroir.

... « *Tel un sablier, la vie s'écoule et le temps perdu est du temps inachevé.* »

Citation de Maxalexis ; La vie s'écoule (2010).

### L'objet.

Cette photographie, parmi tant d'autres, révèle assez bien les éléments qui constituent le tableau.



Quels sont les traits qui me sont apparus évidents dès la première analyse ?

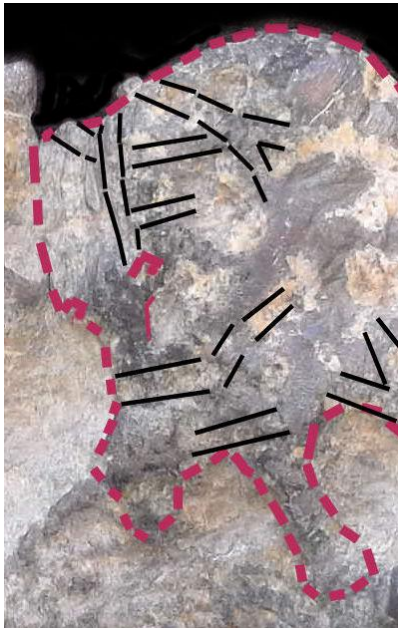
La forme générale de l'animal en position couchée rappelle celle d'un chien ou d'un ours.



La loge en forme de cœur est profonde, et sépare le tableau en deux parties. Dans la partie de droite, un animal trapu qui semble bondir. Je ne sais expliquer pourquoi, mais sa tête massive et son échine ont toujours guidé mon choix vers le sanglier.

On repère également et de façon précise la position des orbites des deux animaux ainsi que les fosses auriculaires du premier.

### Le sanglier.



Sur le bout du museau, les narines. Près de sa gueule, de part et d'autre, la patte antérieure droite longe le bord de la loge, la gauche est surlignée de rouge. L'animal semble surgir du haut d'une crête. Le corps est littéralement couvert de chaînes. On distingue par endroits les maillons et l'un d'eux est nettement visible sur le sommet du crâne.

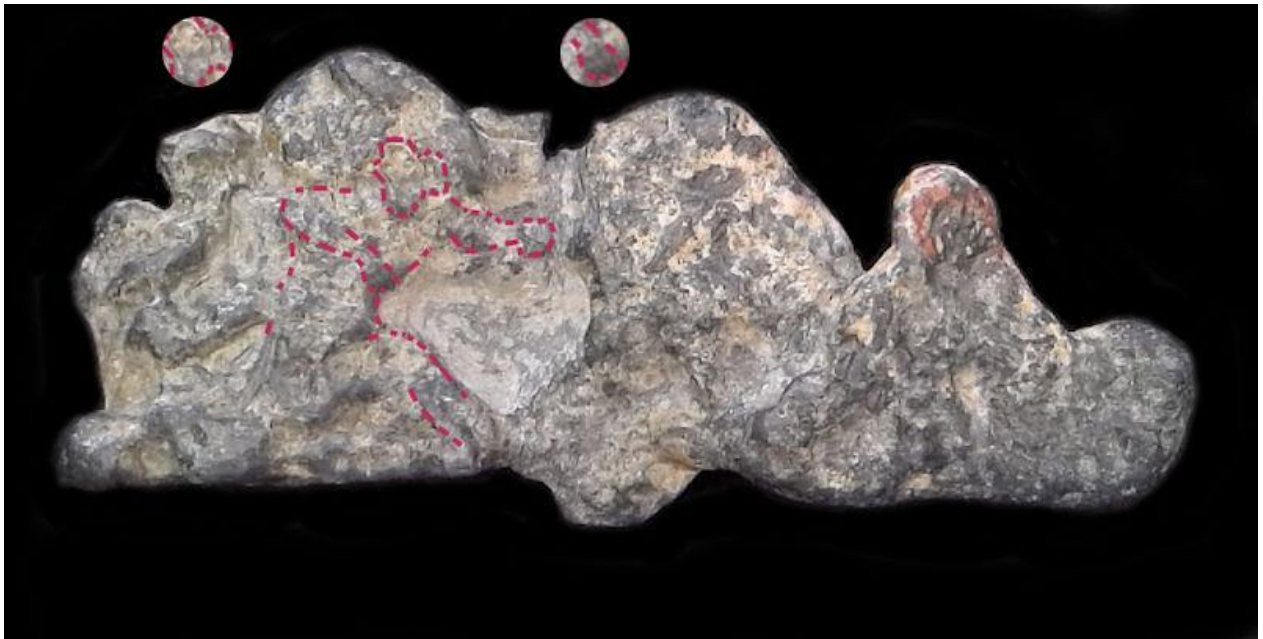
Ne perdons pas de vue que cet objet a été écrasé et oxydé. La matière dont il est constitué, le plomb, est relativement malléable à froid.

### L'ancre.



Toutes les chaînes semblent converger vers une ancre située dans le coin inférieur gauche. Les deux pattes en forme de pointe de flèche et le jas sont toujours visibles. Un peu plus haut, j'ai crû reconnaître une tête de serpent, mais rien n'est moins sûr !

## L'Homme.



Le visage est terrifiant. A la verticale du menton on distingue la main droite dont les contours de trois doigts. J'ai donc imaginé la position du corps et esquissé quelques traits que je soumets à votre appréciation et à votre imagination.

La scène représentait donc un homme luttant avec un sanglier qu'il avait capturé et fourbi de chaînes solidement reliées à une ancre marine. Cette chasse héroïque n'éveillait aucun souvenir jusqu'à ce que je découvre le lion.

## Le Lion.



L'homme porte sur ses épaules une carcasse de lion, ou plutôt une peau de lion qui lui couvre également la tête. Cela ne vous rappelle rien ? Hercule et le lion de Némée.

Plus aucun doute, ce tableau représente un des travaux d'Hercule connu sous le nom du « sanglier d'Erymanthe » dont je vous livre ci-dessous un bref résumé.

## Le Sanglier d'Erymanthe.

Sur les pentes boisées du mont Erymanthe vivait un énorme sanglier qui terrorisait les paysans. Eurysthée confia à Hercule la mission de le capturer pensant ainsi le ridiculiser auprès du peuple qui l'admirait trop à son goût. Hercule se mit à déplacer des pierres pour aménager des impasses conduisant à des fossés qu'il avait creusés. La neige se mit à tomber et il fût facile de pister l'animal qui s'engagea pour sa perte dans un de ces pièges. L'animal

n'arriva pas à s'extraire du trou couvert de neige, Hercule en profita pour l'immobiliser avec un filet et l'attacher avec des chaînes. Sur le chemin du retour, Hercule apprit que les Argonautes étaient sur le point de prendre la mer. Il abandonna le sanglier et partit les rejoindre à la recherche de la Toison d'Or.

### **Conclusion.**



La loge en forme de cœur devait probablement recevoir une perle de verre ou peut-être même une pierre précieuse ce qui nous fait penser à un petit bijou. La patte de fixation, complètement écrasée, et le sujet du tableau nous suggère qu'il pouvait s'agir d'une décoration d'arme de chasse.



# **Le retable marial de l'église Saint-Nicolas d'Enghien et la production anversoise des années 1530-1540**

Elisabeth Van Eyck  
Historienne de l'art, Institut royal du Patrimoine artistique

# Le retable marial de l'église Saint-Nicolas d'Enghien et la production anversoise des années 1530-1540<sup>1</sup>

Elisabeth Van Eyck

Historienne de l'art, Institut royal du Patrimoine artistique

L'étude du retable de l'église Saint-Nicolas s'inscrit dans un projet de recherche (Wings & Links), mené pendant deux ans (2016-2018) à l'Institut royal du Patrimoine artistique et financé par la Politique fédérale scientifique. Ce projet envisageait l'étude d'un groupe de retables anversois composés de sculptures attribuées anciennement à Robert Moreau, sculpteur parisien actif à Anvers entre 1533 et 1540, et des peintures données à l'entourage de Pieter Coecke van Aelst<sup>2</sup>. Ces retables ont été réunis d'après le critère de l'emploi d'une même typologie de caisse en plein cintre avec des profils latéraux à volutes douces.



**Fig. 1. Retable de la Vierge et de l'Enfance du Christ, Enghien, église Saint-Nicolas  
© KIK-IRPA, Bruxelles, x105395.**

<sup>1</sup> Cet article fait suite à la conférence du 29 mars 2017 tenue au Cercle Royal Archéologique d'Enghien.

<sup>2</sup> L'article *Wings & Links. Nouvelles hypothèses sur la production de retables anversois des années 1530-1540 à partir du groupe dénommé autrefois « Moreau »* paraîtra dans le Bulletin de l'Institut royal du Patrimoine artistique (IRPA) n°35 en 2019 et sera accompagné d'un catalogue des retables complets ou démembrés, envisagés dans l'étude, publié dans les « Ressources en ligne » de BALaT, banque de données de l'IRPA (<http://balat.kikirpa.be/tools.php>). Parmi les dix-neuf œuvres envisagées, une étude approfondie a été menée *in situ* sur le groupe comprenant, en Belgique, les retables d'Oplinter et d'Herbais-sous-Piétrain (Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire, inv. 3196 et 4009), d'Enghien (église Saint-Nicolas), d'Opitter (église Saint-Trudon), de Renlies (église Saint-Martin), de Schoonbroek (église Saint-Job) et de 's Herenelderden (église Saint-Etienne) ; en France, les retables de Baume-les-Messieurs (église Saint-Pierre), de Pont-à-Mousson (église Saint-Laurent), de Ricey-Bas (église Saint-Pierre-ès-Liens), de Roubaix (église Saint-Martin), de Wattignies (église Saint-Lambert) et d'une collection privée ; en Angleterre, le retable d'Oxburgh Hall (château, Norfolk) ; en Espagne, le retable de Telde (église Saint-Jean-Baptiste) ; aux Pays-Bas, le retable de Roermond (Munsterkerk) ; en Italie, le retable de Turin (Museo civico d'Arte antica, Palazzo Madama, inv. 1776/L) ; en Norvège, le retable de Ringsaker (église paroissiale) ; et aux Etats-Unis, le retable de Philadelphie (Philadelphia Museum of Art, inv. 1945-25-117, a-s).

Peu de choses sont connues sur l'histoire du retable d'Enghien (fig. 1). Selon Hoffmans, son iconographie laisse suggérer que l'œuvre aurait été réalisée pour une église dédiée à la Vierge, peut-être l'église des Chartreux d'Hérinnes-les-Enghien<sup>3</sup>. Malheureusement, aucun document d'archive ne permet à l'heure actuelle de retracer l'origine et l'histoire du retable avant le XIX<sup>e</sup> siècle. En 1835, il est acheté par la duchesse Ludmilla Rosa de Lobkowitz, veuve de Prosper-Louis d'Arenberg<sup>4</sup>, par l'intermédiaire du peintre Jean-François Thijs chez Lenaerts à Bruxelles. Il est restauré par cet artiste l'année suivante et est alors exposé dans la chapelle des Merveilles de l'ancien Château d'Arenberg. En 1849, Jules Victor Génisson peint *l'Intérieur de la chapelle castrale d'Enghien* où l'on aperçoit le retable et les vitraux, aujourd'hui déposés (fig. 2).



**Fig. 2. Jules Victor Génisson, *Intérieur de la chapelle castrale d'Enghien*, Enghien, Couvent des Capucins, 1849, 99 x 82 cm  
© KIK-IRPA, Bruxelles, KN000799.**

En 1924, tout le domaine d'Arenberg est vendu publiquement ; la chapelle et le mobilier sont saisis par l'Etat. Entre 1942 et 1947, le retable est conservé dans le couvent des Capucins d'Enghien pour ensuite retourner dans la chapelle castrale. Depuis 1964, le retable est placé dans la Chapelle de la Vierge de l'église Saint-Nicolas. En 1993, il est transporté à la Cathédrale d'Anvers à l'occasion de l'exposition sur les retables anversois<sup>5</sup>. En 1999, un arrêté royal organise le transfert de la propriété des biens meubles de la chapelle castrale et en particulier du retable de l'Etat à la Région wallonne.

La confection d'un retable sculpté, comme celui d'Enghien, composé d'une caisse, de sculptures, d'ornements, d'une prédelle, de volets peints dorés et polychromés est une véritable entreprise et implique différents corps de métier, principalement les menuisiers, les fabricants de panneaux, les sculpteurs d'ornements, les sculpteurs, les peintres et/ou les polychromeurs. Le retable d'Enghien est très bien conservé. Il a préservé ses volets peints avec ses charnières originales, sa prédelle et toutes les sculptures de la caisse. Néanmoins,

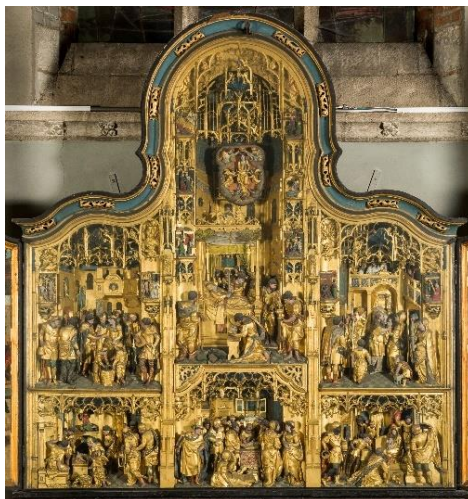
<sup>3</sup> HOFFMANS 1963, p. 23.

<sup>4</sup> Enghien, Archives d'Arenberg, 1835, comptes personnels du duc Prosper-Louis d'Arenberg. HOFFMANS 1963, p. 18.

<sup>5</sup> NIEUWDORP 1993a et 1993b.

la polychromie date de 1835-1836<sup>6</sup>, recouvrant l'originale, et les volets et la prédelle ont été retouchés, entre autres suite aux dégâts causés lors d'un bombardement durant la Seconde Guerre mondiale. Le retable a été analysé et traité *in situ* par l'Institut royal du Patrimoine artistique pour l'exposition d'Anvers de 1993. Un plexiglas est aujourd'hui posé devant la caisse sculptée, les protégeant ainsi du vandalisme mais ne permettant plus la fermeture des volets du retable.

Le retable marial est constitué d'une huche ou caisse (ca 225 x 200 x 25 cm) composée de trois travées à deux registres avec six compartiments sculptés, abritant chacun une scène (fig. 3). La travée centrale, plus élevée, se termine par un arc en plein cintre dont les profils latéraux sont à volutes douces.



**Fig. 3. Caisse avec groupes sculptés du retable d'Enguien. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105396.**

La caisse et les sculptures sont exécutées en bois de chêne à croissance lente provenant de la région de la Baltique. Afin de faciliter le transport et la mise en place de l'œuvre dans l'emplacement pour lequel elle est conçue, la caisse peut se composer d'une, de deux comme c'est probablement le cas ici, ou de trois parties aisément démontables et les zones d'assemblage sont masquées par des lattes à pinacles couvre-joints. La prédelle (ca 50 x 200 x 25 cm) est également exécutée comme une partie indépendante (fig. 4).



**Fig. 4. Prédelle du retable d'Enguien. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105470.**

Les groupes sculptés de la caisse sont réalisés dans un ou plusieurs blocs de bois assemblés (fig. 5) et sont disposés sur différents plans dans les compartiments de la huche. Les sculptures mesurent approximativement 30 cm.

<sup>6</sup> Etude de la polychromie réalisée par J. Sanyova, montrant trois interventions après la polychromie originale : antérieure à 1835, 1835-1836 et suite aux bombardements. SANYOVA 1993, p. 157-159.





**Fig. 5. Bergers dans la scène de l'Adoration, groupe sculpté, avers et revers. © KIK-IRPA, Bruxelles, kn809 et kn810.**

L'origine anversoise du retable est confirmée par la présence des marques de garanties. Les marques de contrôle de la qualité du bois (main) et de la polychromie (château, armes de la ville d'Anvers) sont brûlées au fer chaud à de nombreuses reprises sur l'ensemble du retable. Elles étaient apposées par des contrôleurs de la guilde de Saint-Luc dont les peintres et les sculpteurs étaient membres. Le bois et la dorure faisaient l'objet d'un contrôle particulier. En effet, seul le noyer et le bois de chêne sain et bien sec, sans aubier, sans nœuds et clivés sur quartier était autorisé. Vingt-deux marques ont été décelées sur les terrasses et sur le sommet des têtes des figures lors de la restauration effectuée par l'Institut royal du Patrimoine artistique (fig. 6)<sup>7</sup>.



**Fig. 6. Marques au sommet de la tête (gauche) et sur la terrasse de l'avant-plan (droite) © KIK-IRPA, Bruxelles, x105441 et x105444.**

Les différentes couches picturales sont alors appliquées sur les carnations, les vêtements, les architectures, les arrière-plans,... Les décors au *sgraffito*, au pinceau ou de poinçonnage sont privilégiés aux brocarts appliqués, plus spécifiques à la production bruxelloise. Les figures et décors des plans sont fixés avec des clous forgés. Les marques du château et des deux mains sont alors apposées sur la caisse et les volets par les contrôleurs, attestant de la bonne finition du retable. Le retable d'Enghien présente, en effet, sur le montant droit de la caisse les mains et sur le montant gauche le château surmonté des deux mains (fig. 7).

<sup>7</sup> Schéma établi par M. Serck-Dewaide lors de la restauration, publié dans le catalogue d'Anvers, NIEUWDORP 1993a, p. 106.



**Fig. 7. Montants droit et gauche de la caisse et les marques de mains et château d'Anvers**  
 © KIK-IRPA, Bruxelles, x105471I, x105445I, x105450 et x105472.

Les paires de volets sont ensuite fixés à la caisse grâce à des charnières placées de part et d'autre.

Le retable d'Enghien et la majorité des retables envisagés dans le projet Wings & Links sont très mal documentés ; peu de traces d'archives relatives à leur commande ou à leur lieu de conservation d'origine ont été retrouvées. Bien qu'il n'existe aucune source permettant de dater avec certitude les retables du groupe, le type de caisse en plein cintre et le maniérisme des figures peintes et sculptées sont caractéristiques de la production anversoise des années 1530-1540. En outre, cinq groupes sculptés de la caisse ont également fait l'objet d'une étude dendrochronologique<sup>8</sup> réalisée par le laboratoire de l'IRPA (Jozef Vynckier), permettant de situer la date d'abattage de l'arbre et de donner une date approximative de 1530<sup>9</sup>.

Par sa position géographique et la souplesse de son système de corporation, Anvers constitue un centre majeur de production et de commercialisation de retables à partir du début du XVI<sup>e</sup> siècle. Le marché libre anversois incite les artistes à réorganiser le travail dans les ateliers et à optimiser la production afin de répondre à la demande sans cesse croissante<sup>10</sup>. Les retables subsistants, complets ou partiels, témoignent encore aujourd'hui de l'importance de la production de la métropole scaldienne. La confection de ces grands ensembles peints et sculptés nécessite donc une coordination précise au sein de l'atelier<sup>11</sup>.

Trois thèmes iconographiques sont couramment représentés dans ces œuvres : la Passion du Christ, la vie de la Vierge souvent associée à celle de son fils, et la vie et le martyr des saints. Le récit iconographique se lit généralement du volet gauche en passant par la caisse pour se terminer sur le volet droit mais il existe beaucoup de variantes d'agencement. Le retable d'Enghien est exclusivement dédié à la Vierge et à l'Enfance du Christ (fig. 8). Comme nous le verrons, le programme iconographique de l'œuvre tend à suggérer qu'elle a

<sup>8</sup> Méthode de datation basée sur l'étude des cernes de croissance de l'arbre.

<sup>9</sup> VYNCKIER 1993.

<sup>10</sup> PÉRIER-D'ETEREN 1990.

<sup>11</sup> Cette question est traitée dans l'article du projet.

été produite pour répondre à une commande spécifique plutôt que pour le marché libre. Les Evangiles canoniques ne font aucune mention de Marie avant l'Annonciation de l'archange Gabriel, et les scènes de sa naissance et de son enfance sont tirées de la Légende dorée de Jacques de Voragine du XIII<sup>e</sup> siècle, s'inspirant des textes apocryphes du Nouveau Testament (Protévangile de Jacques et Evangile du Pseudo-Matthieu), considérés comme une source d'inspiration importante pour les artistes.



1. Arbre de Jessé ; 2. Sainte Parenté ; 3. Offrande de Joachim repoussée ; 4. Rencontre d'Anne et de Joachim à la Porte dorée ; 5. Naissance de Marie ; 6. Présentation de Marie au temple ; 7. Miracle de la Tige fleurie ; 8. Mariage de Marie et Joseph ; 9. Adoration des bergers ; 10. Adoration des mages ; 11. Circoncision ; 12. Présentation au temple ; 13. Remise de la palme à la Vierge, annonçant sa mort ; 14. Dormition et Couronnement de la Vierge ; 15. Funérailles de la Vierge et miracle des mains coupées ; 16. Assomption de la Vierge.
- a. Adam et Eve s'appêtant à manger le fruit défendu ; b. Adam et Eve chassés du Paradis ; c. Annonciation ; d. Visitation ; e. Songe de Joseph ; f. Fuite en Egypte ; g. Repos durant la Fuite ; h. Massacre des Innocents ; i. Sainte Famille à Nazareth ; j. Remise de la palme à la Vierge, annonçant sa mort.

**Fig. 8. Répartition du programme iconographique sur le retable d'Engien.**

Le retable fermé présente la Sainte Parenté ou la Lignée de sainte Anne, mère de la Vierge, avec la descendance issue de ses trois mariages (fig. 9). Selon un légende médiévale tardive basée sur la vision de sainte Colette de Corbie, Anne aurait été mariée trois fois et aurait eu de chaque union une fille appelée Marie. Les deux panneaux centraux présentent, à gauche, la Vierge Marie accompagnée de l'Enfant Jésus, de Joseph et de Jean-Baptiste et, à droite, Anne avec ses trois maris, Joachim, Cléophas et Salomé. Dieu le Père et la colombe du saint Esprit ainsi que deux anges tenant les *arma christi* surplombent la scène. Sur les deux panneaux latéraux, les deux autres Marie sont accompagnées de leur époux, Alphée et Zébédée, et de leur enfant<sup>12</sup>. Les deux scènes supérieures semi-circulaires présentent l'Offrande repoussée et la Rencontre d'Anne et Joachim à la Porte dorée de

<sup>12</sup> Louis RÉAU, *Iconographie de l'art chrétien*. II, 2. *Nouveau Testament*, Paris, 1957, p. 141-146.

Jérusalem. Anne et Joachim n'ont pu avoir d'enfant après vingt ans de mariage. S'étant rendu au temple de Jérusalem pour y faire une offrande, Joachim est chassé par le grand prêtre et l'offrande est refusée car la stérilité était jugée comme une malédiction. Un ange leur prédit alors la naissance de l'enfant. Les deux époux se rencontrent à la Porte dorée et de ce baiser est conçue la Vierge Marie<sup>13</sup>.



**Fig. 9. Retable fermé, Sainte Parenté. © KIK-IRPA, Bruxelles, G003813.**

La prédelle illustre l'Arbre de Jessé ou l'Arbre généalogique du Christ sur trois panneaux (fig. 4). Ce récit se base sur la prophétie d'Isaïe (XI, 1-3) selon laquelle un Messie naîtra de la famille de Jessé, père de David. Un arbre sort des entrailles de Jessé et sur ses branches apparaissent les ancêtres du Christ avec au sommet la Vierge et l'Enfant Jésus (fig. 10).



**Fig. 10. Prédelle, détail du panneau central, Arbre de Jessé. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105470.**

Le retable ouvert relate un récit avec des épisodes de la vie de la Vierge et de l'Enfance du Christ qui se lit facilement de gauche à droite. Le récit débute sur les volets gauches (fig. 11), avec le panneau de la naissance de Marie. Cette scène suit la rencontre d'Anne et de Joachim à la Porte dorée. A l'avant-plan, une femme tient l'enfant près du feu de la cheminée, alors qu'Anne est alitée et qu'une servante lui donne à manger. La narration se

<sup>13</sup> Louis RÉAU, *Iconographie de l'art chrétien*. II, 2. *Nouveau Testament*, Paris, 1957, p. 155-156.

poursuit avec la Présentation de Marie au temple. Au premier plan prennent place Anne et Joachim, alors qu'au second plan Marie franchit les marches du temple à la rencontre du grand prêtre Zacharie. Des témoins s'empressent d'assister à la scène. Le texte rapporte qu'à l'âge de trois ans, elle est amenée avec des offrandes au temple du Seigneur. Elle est ici représentée sous les traits d'un enfant de plus de trois ans.

Le troisième panneau narre le Miracle de la verge fleurie. Quand Marie atteint l'âge de quatorze ans, le grand prêtre annonce publiquement que les vierges élevées dans le temple, peuvent retourner chez elle, afin de se marier. Cet épisode montre la façon dont Joseph est choisi parmi de nombreux prétendants sur un signe, la floraison de sa verge. Ce dernier est présenté avec un bâton fleuri au centre d'un groupe d'hommes se querellant pour Marie. Sur un socle est figuré Moïse avec les tables de la Loi, faisant référence à l'épisode d'Aaron, frère de Moïse, dans l'Ancien Testament (Nombres, XVII, 1-11)<sup>14</sup>.



**Fig. 11. Face interne des volets gauches. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105395.**

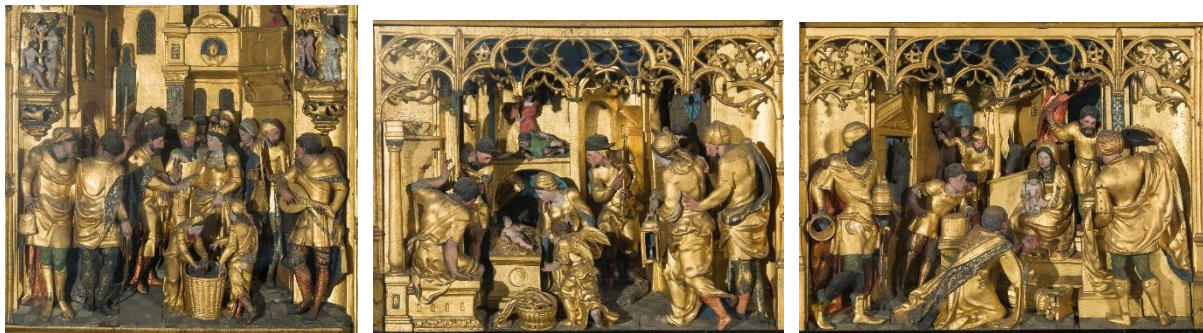
Le récit du retable se poursuit dans les compartiments de la caisse (fig. 3) avec le Mariage de la Vierge, figuré dans celui supérieur gauche (fig. 12a). Au centre de la foule, le prêtre

<sup>14</sup> Afin de définir la supériorité entre les tribus, chacun des douze chefs apporte un bâton qui est déposé dans un réceptacle. Le lendemain, le bâton d'Aaron, qui représente la tribu de Lévi, avait fleuri, le désignant parmi les chefs. James HALL, *Dictionnaire des mythes et des symboles*, Paris, 1994, p. 27 et 226.

bénit Marie et Joseph les mains unies. De part et d'autre du compartiment prennent place deux scènes sur des consoles dans les gorges : Adam et Eve s'apprêtant à manger le fruit défendu et Adam et Eve chassés du Paradis (fig. 8a-b). La tentation préfigure l'Annonciation qui permet à la Vierge de racheter le péché d'Eve.

Le compartiment inférieur gauche de la caisse illustre l'Adoration de l'Enfant Jésus par les bergers (Lc II, 8-20) (fig. 12b). Le nouveau-né, entouré de Marie agenouillée en prière et de Joseph, est couché nu sur une botte de paille et des bergers guidés par un ange présenté à l'avant-plan sont venus l'adorer.

Le compartiment suivant présente les Mages venus à leur tour adorer l'Enfant (Mt II, 1-12) (fig. 12c). Cette scène montre Gaspard, le plus âgé des trois rois, agenouillé devant l'Enfant qui repose sur les genoux de sa Mère. A gauche se tient Balthazar et à droite Melchior. Joseph pénètre dans la scène. Un enfant curieux s'accoude sur une colonne brisée. L'étable est évoquée par la présence des animaux, un âne et deux chevaux mais la scène se déroule dans une architecture renaissante avec un pilier, une colonne, un chapiteau corinthien et un fronton, faisant plutôt allusion à un temple. Cette scène sculptée s'apparente à d'autres compositions picturales de l'époque, qui ont été exécutées par Pieter Coecke van Aelst ou son entourage.



**Fig. 12. a. Mariage de la Vierge, b. Adoration des bergers et c. Adoration des mages, compartiments de la caisse. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105399, x105402 et x105401.**

Le compartiment médian du registre inférieur de la caisse présente la Circoncision de l'Enfant par un prêtre dans le temple (Lc II, 21) (fig. 13a). Cet évènement est considéré comme la première fois que le sang du Christ est répandu.

Le compartiment suivant illustre la Présentation de l'Enfant Jésus au temple (fig. 13b). L'évangile selon saint Luc (II, 22-39) raconte que l'Enfant est consacré au temple de Jérusalem en présence de Marie et Joseph, selon la prescription de la Loi de Moïse exigeant que tout premier-né soit sacrifié au Seigneur. Cet épisode rappelle le massacre des premiers-nés en Egypte. Selon Luc, le rite juif de purification de la mère, requérant le sacrifice de deux tourterelles ou pigeons, est célébré en même temps et comporte une procession avec des chandelles<sup>15</sup>. La Présentation est entourée de part et d'autre par deux petites scènes dans les gorges, la Sainte Famille à Nazareth et l'Ange remettant la palme à la Vierge (fig. 8i-j).

Le compartiment médian du registre supérieur figure la Dormition de la Vierge pendant trois jours jusqu'à sa Résurrection au premier niveau et l'Assomption au second niveau (fig. 13c). La Vierge est couchée dans un lit à baldaquin et est entourée des apôtres, parmi lesquels

<sup>15</sup> James HALL, *Dictionnaire des mythes et des symboles*, Paris, 1994, p. 316.

saint André tenant un encensoir et saint Pierre officiant agenouillé. Elle est représentée agonisante tenant une chandelle allumée, pour symboliser la foi chrétienne<sup>16</sup>.

Au second niveau figure l'Assomption et le Couronnement de la Vierge. Trois jours après sa mort, l'âme et le corps sont enlevés au ciel. Dans une mandorle, la Vierge est couronnée par le Christ et Dieu le Père et est soutenue par des anges. Cette composition est entourée par six petites scènes dans les gorges : l'Annonciation, la Visitation, le Songe de Joseph, le Massacre des Innocents, le Repos durant la Fuite en Egypte et la Fuite de la Sainte Famille en Egypte (fig. 8c-h).



**Fig. 13. a. Circoncision de l'Enfant, b. Présentation au temple de l'Enfant, c. Dormition et Assomption de la Vierge. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105398, x105400 et x105397.**

Le récit se poursuit sur les volets droits (fig. 14). Le petit panneau semi-circulaire illustre la Suprême salutation de l'ange au rameau. La Vierge est figurée à genoux en prière derrière un prie-Dieu sur lequel est posé un livre et un ange lui remet la palme annonçant ainsi sa mort.

Le panneau à proximité de la caisse figure les Funérailles de la Vierge. Le corps de la Vierge est transporté par les apôtres, saint Jean est reconnaissable car il porte la Palme. Deux Juifs ont tenté de renverser le cercueil et les mains de l'un d'entre eux sont coupées et restées suspendues.

Le panneau suivant illustre, quant à lui, la découverte du tombeau de la Vierge vide alors qu'elle apparaît en assomption dans le ciel. Elle y est soutenue par des anges et Dieu le Père surplombe la scène, dans les nuages avec sa croix, son globe et sa tiare.

<sup>16</sup> James HALL, *Dictionnaire des mythes et des symboles*, Paris, 1994, p. 270.



**Fig. 14. Face interne des volets droits.** © KIK-IRPA, Bruxelles, x105395.

L'étude a pu démontrer que le retable anversois de la vie de la Vierge du Museo Civico d'Arte Antica au Palazzo Madama de Turin (inv. 1776/L), provenant de l'église de l'Abbaye cistercienne de Staffarda, présente des scènes sculptées au programme iconographique très comparable au retable d'Engchien, bien que le style diverge (fig. 15). Les traces de charnières sur les montants de la caisse attestent, comme à Engchien, la présence originale de volets.



**Fig. 15. Retables d'Engchien et de Turin.** ca 225 x 200 x 25 cm et ca 200 x 180 x 25 cm (dimensions des caisses). © KIK-IRPA, Bruxelles, x105396 et x124181.



Les sculptures et les peintures du retable d'Enghien présentent une grande cohérence et un maniérisme marqué (fig. 16). Les personnages sont musclés à outrance avec de grands drapés amples. Chaque scène, marquée par l'horreur du vide, est comblée par une multitude de personnages dans des attitudes très diverses créant ainsi un dynamisme dans la composition. Les détails témoignent d'une Renaissance déjà bien assimilée et l'ensemble d'une grande virtuosité. Les peintures des volets et de la prédelle sont de grande qualité plastique, en particulier les faces externes des volets. Tous les panneaux d'Enghien nous semblent avoir été exécutés par le même artiste. Le peintre utilise des touches blanches pour figurer des rehauts de lumière dans les yeux, les visages et les cheveux à la manière de Pieter Coecke (Joseph dans le Miracle à la tige d'amandier, enfant portant le plateau dans la Multiplication des pains,...). Néanmoins, l'exécution picturale est plus schématique et moins enlevée que chez Coecke.



**Fig. 16. a. Saint André dans le compartiment de la Dormition de la Vierge. b. Juif dans la scène des Funérailles de la Vierge. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105419 et x105465.**

En 1957, le retable est rattaché au « groupe Moreau »<sup>17</sup> par de Borchgrave d'Altena<sup>18</sup>. En 1963, Hoffmans attribue les sculptures à Robert Moreau et les volets à l'atelier du peintre bruxellois Jan II van Coninxloo<sup>19</sup>, mais Périer-D'Ieteren, en 1993, les donne à l'entourage de Pieter Coecke van Aelst et de son atelier avec des réminiscences de Bernard van Orley<sup>20</sup> et du Maître de 1518<sup>21</sup>. De Borchgrave d'Altena et Mambour relèvent des liens stylistiques entre les sculptures et celles des retables d'Opitter, de Ricey-Bas et de Roubaix<sup>22</sup>. De Boodt rapproche, quant à elle, les sculptures des retables d'Oplinter et de 's Herenelderen et les peintures des retables de Philadelphie et d'Oplinter pour le style<sup>23</sup>.

<sup>17</sup> L'attribution des sculptures à Robert Moreau, sculpteur actif à Anvers entre 1532 et 1540, relève, en effet, de l'inscription « MOREA », parmi tant d'autres, figurée en bordure de manteau d'un personnage situé à l'avant-plan à gauche du compartiment de la Circoncision sur la prédelle du retable d'Oplinter, conservé aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (inv. 3196). Cette identification d'un sculpteur à partir d'une inscription peinte est remise en question depuis les années 90 et est aujourd'hui totalement rejetée en l'absence de comparaisons stylistiques avec des œuvres attestées de Robert Moreau. Voir article de l'auteur à paraître dans le Bulletin de l'IRPA, 35.

<sup>18</sup> DE BORCHGRAVE D'ALTENA 1957, p. 60.

<sup>19</sup> HOFFMANS 1963, p. 136-138.

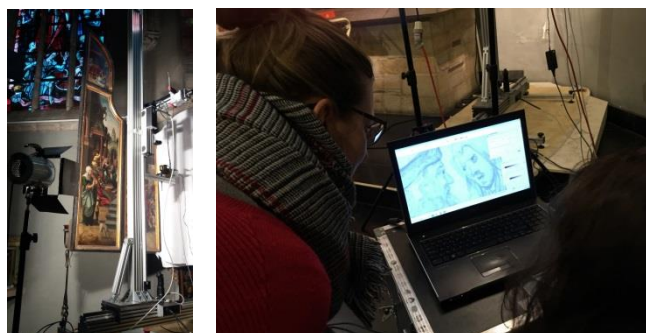
<sup>20</sup> Déjà décelées par DE BORCHGRAVE D'ALTENA et MAMBOUR 1968, p. 46.

<sup>21</sup> NIEUWDORP 1993a, p. 104-105.

<sup>22</sup> DE BORCHGRAVE D'ALTENA et MAMBOUR 1968, p. 42.

<sup>23</sup> DE BOODT 1999, p. 47.

Dans le cadre du projet Wings & Links, les panneaux peints des volets et de la prédelle du retable d'Enghien ont été étudiés par réflectographie dans l'infrarouge en février 2017 (fig. 17)<sup>24</sup>. Cette technique d'imagerie scientifique est la méthode la plus appropriée pour visualiser le dessin sous-jacent à la couche picturale<sup>25</sup>.



**Fig. 17. Mission de réflectographie dans l'infrarouge menée par le service de l'imagerie scientifique de l'IRPA, février 2017, Sophie De Potter et Elisabeth Van Eyck © Elisabeth Van Eyck.**

Le retable présente un dessin préparatoire souple et détaillé dans lequel tous les ornements et les drapés des costumes, l'architecture, les personnages ont été envisagés pour faciliter l'exécution picturale (fig. 18). Quelques traits synthétiques suffisent pour suggérer le paysage à l'arrière-plan alors que celui de l'avant-plan n'est pas placé. Les boucles et les formes de « s » indiquant les plis des vêtements ou les mèches de cheveux et de barbes sont caractéristiques du dessin dans lequel presque aucune hachure pour délimiter les zones d'ombre n'est employée.



**Fig. 18. Détail de la Parenté de la Vierge, ange portant la croix, face externe du volet gauche. Photographie et réflectographie infrarouge. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105483 et ir001126I.**

Le traitement du dessin du visage, des cheveux et des vêtements de Joseph dans la scène du Miracle de la verge fleurie avec de grands traits de pinceaux pour figurer les rides du

<sup>24</sup> Les dessins des volets peints des retables d'Enghien, d'Herbais-sous-Piétrain, d'Oplinter, d'Opitter et de Schoonbroek ont été étudiés en réflectographie dans l'infrarouge et celui de Baume-les-Messieurs a, quant à lui, été analysé par photographie infrarouge. Ce type d'étude n'avait jamais été envisagé sur des volets de retables en place et sans démontage préalable. Les examens ont été réalisés par la Cellule d'imagerie scientifique de l'IRPA, dirigée par Christina Currie, dans le cadre du projet Wings & Links. Nous la remercions, de même que Sophie De Potter et Katrien Van Acker pour la réalisation des examens techniques.

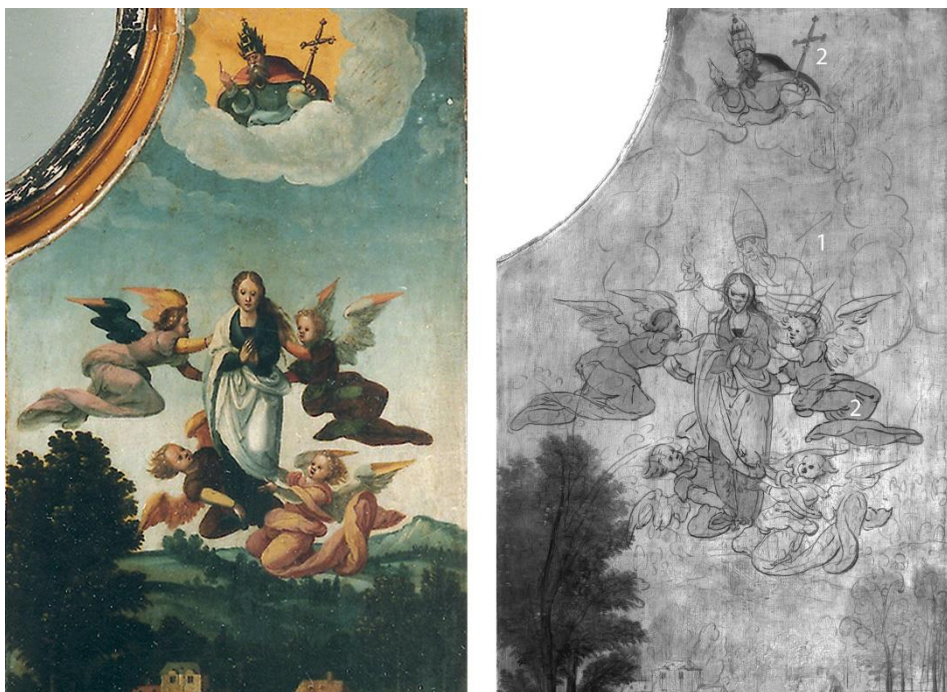
<sup>25</sup> La surface totale de la peinture est enregistrée par petites images grâce à une caméra posée sur un rail. Les images enregistrées sont ensuite assemblées grâce à Adobe Photoshop.

front, les pommettes, les yeux, le nez, les cheveux avec quelques boucles en « c » ou en « s » et les plis du vêtement est très comparable à celui de Coecke (fig. 19).



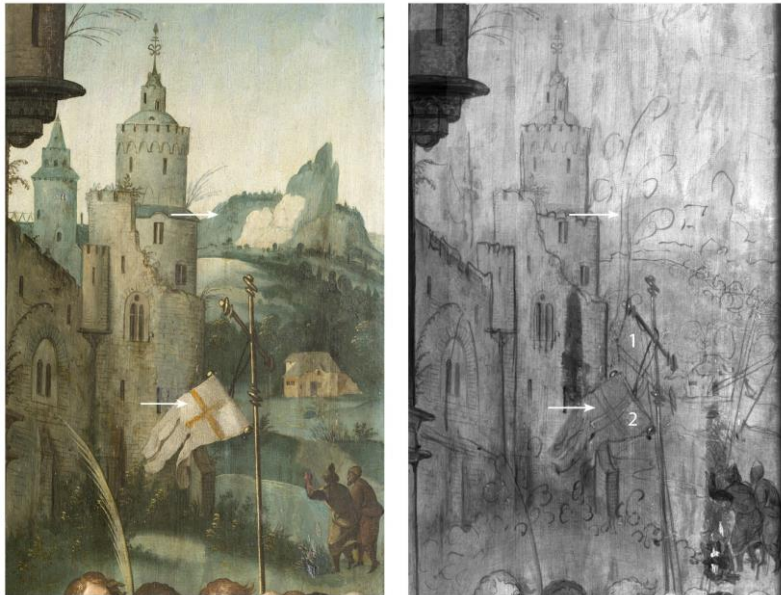
**Fig. 19. Détail du Miracle de la verge fleurie, Joseph et le groupe de prétendants, face interne du volet gauche. Photographie et réflectographie infrarouge. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105480 et ir001121I.**

De légers changements de composition ont été observés du stade du dessin à celui de l'exécution picturale. Le turban à l'avant-plan de la scène du Miracle de la floraison de la verge a disparu au stade pictural, le drapeau dans les Funérailles de la Vierge a été adapté, Dieu le Père dans la scène de la Découverte du tombeau vide a été modifié (fig. 20),... Dans ce dernier exemple, Dieu le Père était présenté bénissant surplombant la colombe du Saint-Esprit et le tombeau vide (1). Dans un second stade du dessin, Dieu le Père a été placé dans le haut du volet (2) et la Vierge, absente dans la première version, a été ajoutée avec quatre anges. Ce second dessin a alors été scrupuleusement suivi au stade de l'exécution picturale.



**Fig. 20. Détail de la Découverte du tombeau vide et de l'Assomption de la Vierge, détail de la Vierge soutenue par quatre anges et bénie par Dieu le Père, face interne du volet droit. Photographie et réflectographie infrarouge. © KIK-IRPA, Bruxelles, kn513 et ir001123I.**

Outre ces modifications du stade du dessin au stade de la peinture, de légers changements de position des figures, d'accessoires et des paysages sont observés. La bannière au-dessus du tombeau de la Vierge était présentée plus verticale (1) et un arbre prenait place juste au-dessus (fig. 21, voir flèches).



**Fig. 21. Détail des Funérailles de la Vierge, bannière du cortège et arrière-plan, face interne du volet droit. Photo et réflectographie infrarouge. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105463 et ir001122I.**

A l'arrière-plan d'un des panneaux de la Sainte Parenté était dessiné un personnage en appui sur un bâton devant la bâtisse. Le peintre a finalement décidé de ne pas l'exécuter (fig. 22, voir flèches).



**Fig. 22. Détail de la Sainte Parenté, arrière-plan de la scène avec Marie et Alphée et leur enfant, face externe du volet droit. Photo et réflectographie infrarouge. © KIK-IRPA, Bruxelles, g003813 et ir001128I.**

Le retable d'Enghien constitue un exemple de qualité de la production anversoise des années 1530-1540 car il est en bon état de conservation et a préservé l'ensemble de ses sculptures, ses volets et sa prédelle. Les sculptures et les peintures, représentatives du maniérisme caractérisant la métropole scaldienne de l'époque, témoignent d'une grande virtuosité. Le dessin et la couche picturale indiquent une très bonne homogénéité des faces

internes et externes des volets et de la prédelle<sup>26</sup>. Les panneaux de la prédelle présentent le même dessin que les volets, laissant supposer l'exécution par un même artiste (fig. 23).



**Fig. 23. Détail du panneau central de la prédelle avec l'arbre sortant des entrailles de Jessé. © KIK-IRPA, Bruxelles, x105463 et ir001083l.**

---

<sup>26</sup> Catheline Périer-D'leteren avait émis l'hypothèse, en 1993, d'une main différente pour l'exécution de la prédelle et celle des volets. NIEUWDORP 1993a, p. 105.

## **Bibliographie sélective sur le retable d'Enghien :**

*Bulletin des Commissions royales d'Art et d'Archéologie* 1924, 63, p. 105-106.

BUYLE et VANTHILLO 2000

Marjan BUYLE et Christina VANTHILLO, *Retables flamands et Brabançons dans les monuments belges* (M & L- Cahier, 4), Bruxelles, 2000, p. 160-163.

DE BOODT 1999

Ria DE BOODT, *Un exemple remarquable mais représentatif de la production des retables anversois au seizième siècle. Le retable de la Passion d'Oplinter*, dans Ria DE BOODT, Myriam SERCK-DEWAIDE, Jana SANYOVA, Nicole GOETGHEBEUR, Léopold KOCKAERT et Jaak JANSEN, *Le retable d'Oplinter. Het retabel van Oplinter* (Scientia Artis, 1), Bruxelles, 1999, p. 1-49.

DE BOODT 2004-2005

Ria DE BOODT, *Retabelkasten, ornamentiek en beeldsnijwerk. Onderzoek naar de mate van formele standardisatie in de Antwerpse retabelproductie van de zestiende eeuw*, thèse de doctorat en histoire de l'art et archéologie non publiée, Vrije Universiteit Brussel, 2004-2005, vol. 3, p. 29-42.

DE BORCHGRAVE D'ALTENA 1942

Joseph DE BORCHGRAVE D'ALTENA, *Le retable de Herbais-sous-Piétrain*, dans *Bulletin des Musées royaux d'Art et d'Histoire*, 3<sup>e</sup> série, 1, janvier-février 1942, p. 15-24 (p. 22).

DE BORCHGRAVE D'ALTENA 1957

Joseph DE BORCHGRAVE D'ALTENA, *Notes pour servir à l'étude des retables anversois*, dans *Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire*, 4<sup>e</sup> série, 29<sup>e</sup> année, 1957, p. 2-114 (p. 60-62).

DE BORCHGRAVE D'ALTENA et MAMBOUR 1968

Joseph DE BORCHGRAVE D'ALTENA et Josée MAMBOUR, *Retables en bois du Hainaut*, Charleroi, 1968, p. 42-47.

HOFFMANS 1963

P. Landelin HOFFMANS, *Le beau Retable de la Vierge de la chapelle du parc d'Enghien surnommée la Chapelle des Merveilles*, Enghien, 1963.

NIEUWDORP 1993a

Hans NIEUWDORP (dir.), *Les retables anversois XVe-XVIe siècles. I. Catalogue* (cat. exp., Anvers, Cathédrale, 26 mai-3 oct. 1993), Anvers, 1993, p. 98-107, 191.

NIEUWDORP 1993b

Hans NIEUWDORP (dir.), *Antwerpse retabels. 15de-16de eeuw. II. Essays* (cat. exp., Anvers, Cathédrale, 26 mai-3 oct. 1993), Anvers, 1993, p. 136.

POUMON 1948

Emile POUMON, *Le Hainaut. Les retables*, Vilvorde, 1948, p. 11.

ROUSSEAU 1894

Henri ROUSSEAU, *Notes pour servir à l'histoire de la sculpture en Belgique. Les retables*, dans *Bulletin des Commissions royales d'Art et d'Archéologie*, 33, 1894, p. 91-92.

ROUSSEAU 1896

Henri ROUSSEAU, *Notes pour servir à l'histoire de la sculpture en Belgique*, Bruxelles, 1896, p. 286-287.

SANYOVA 1993

Janka SANYOVA, *Etude scientifique des techniques picturales des retables anversois*, dans Hans NIEUWDORP (dir.), *Antwerpse retabels. 15de-16de eeuw. II. Essays* (cat. exp., Anvers, Cathédrale, 26 mai-3 oct. 1993), Anvers, 1993, p. 151-164.





**1917, c'était il y a cent ans**  
**Les Jésuites d'Enghien et les habitants de Saint-Quentin**

Jacques Delautre  
Juillet 2018

# 1917, c'était il y a cent ans

## Les Jésuites d'Enghien et les habitants de Saint-Quentin

Jacques Delautre  
Juillet 2018

### Avant-propos

Dans le Tome XLV des Annales du C.R.A.E. publié en 2017, pp. 107 à 171, nous avons publié la première partie de l'Histoire de la Maison Saint-Augustin rédigée au jour le jour par les R. Pères jésuites au cours de l'occupation allemande entre 1914 et 1918.

Alors que nous commérons cette année le centenaire de l'Armistice signé en novembre 1918, nous publions la suite de ce magnifique document laissé par les Pères, considérant qu'il s'agit là du plus bel hommage que nous puissions rendre aux rédacteurs de ce « récit de guerre ».

### **La Maison et les autres Réfugiés. (Les réfugiés français autres que ceux de Saint Quentin)**

Les premiers, qui, sous cette rubrique, méritent mention, sont les Nôtres, des trois maisons d'Antoing en février 1917, du Tuquet en septembre 1918, de la rue des Stations de Lille à la mi-octobre 1918.

La chronique de chacune de ces maisons relate, sans doute, les principales circonstances de ces départs. Quant à la vie de leurs membres réfugiés à Enghien, elle se confond avec l'histoire des habitants-mêmes de la Maison Saint-Augustin : on signale ailleurs les principales particularités.

Pour ne parler donc ici avec quelques détails que des évacués civils, ils affluèrent encore nombreux à Enghien après les gros départs de St.-Quentinois, en octobre-novembre 1917. On devine qu'eux aussi offrirent aux Nôtres maintes occasions d'exercer leur dévouement et leur zèle : la Maison dans son ensemble, tel et tel de ses membres spécialement furent vraiment encore l'âme de ces groupes de réfugiés français, groupes parfois très éphémères, quand même il ne s'agissait pas seulement de passages rapides, comme à partir de septembre 1918.

### **Groupes divers.**

Il arriva d'abord, fin septembre 1917, un certain nombre de prisonniers civils de la région de Laon, réformés par les Allemands, et que ceux-ci ramenaient du front vers la France, via la Belgique et la Suisse : ce détail indique assez l'état lamentable dans lequel ils se trouvaient,

état si lamentable, en effet, que ces pauvres gens n'eurent pas même la force de prendre les paillasses entassées dans la salle qui leur fut assignée.

Le P. Derély, devenu tout à fait pour l'Hôtel de Ville « l'homme des réfugiés » fut chargé de les loger. Il les installa aux Ecoles et, pour les distraire et les occuper, il organisa un « café-concert », où l'on chantait ... des cantiques. Ces pauvres gens se laissèrent vite gagner. Il y avait parmi eux de rudes caractères : l'un d'entre eux portait dix éclats d'obus français, et il déclarait avec fierté, après l'énumération des points touchés, avoir toujours refusé de se laisser opérer, afin de pouvoir rapporter en France la marque visible et palpable du travail que les Allemands imposaient sur le front aux civils. Mais ils avaient tant souffert qu'un peu de compassion affectueuse les touchait au plus intime. Aussi, conquis par la charité du P. Derély, devinrent-ils d'une docilité admirable. Et le dimanche qu'ils passèrent à Enghien, on les vit se traîner tous ensemble, certains clopinant lamentablement, jusqu'à notre église pour la messe, où quatre communièrent. Est-il besoin de dire quelle vive impression causa en ville ce défilé ? Combien plus encore en fut frappée l'autorité occupante ? Comment concilier ce fait avec le dicton suivant : il n'y a plus de religion en France ?

Pour le noter de suite et n'y plus revenir, à chaque fois que, durant les douze derniers mois de la guerre, était annoncé un passage de prisonniers civils, c'était toujours le P. Derély que les Allemands chargeaient de leur assurer, dans le bâtiment de philosophie, le logement nécessaire.

Les premiers pourparlers, en ce genre, méritent d'être rappelés.

« *Mr. le Commandant exige, vient dire un jour un soldat au Père, que vous receviez chez vous des civils qui vont arriver.* »

Réponse : « *Monsieur le Commandant n'a rien à exiger.* »

Le soldat revint : « *Mr. le Commandant demande que vous fassiez place pour des Français qui doivent passer par Enghien.* »

« *Très bien. Seulement vous direz à Mr. le Commandant que cette place ne sera pas une prison, mais une salle où les hommes auront leur liberté. Je garantis qu'ils ne se sauveront pas.* »

Les conditions sont acceptées et le Commandant, en le faisant savoir, d'ajouter :

« *Quand nous faisons quelque chose, c'est toujours mal organisé. Quand vous organisez vous-même, au contraire, cela réussit toujours !* »

A l'époque encore du rapatriement des St.-Quentinois, débarquèrent à Enghien une vingtaine de femmes de Villers au Tertre, près de Douai ; elles devaient prendre le train le lendemain pour la France, mais au dernier moment les Allemands leur imposèrent une halte de quelques jours à Enghien. La tête du groupe était une candidate à l'agrégation en sciences chimiques, actuellement professeur dans un lycée de filles d'une grande ville du Nord. Le P. Derély réussit à la gagner. Avec toutes ses compagnes d'infortune, il l'amena à sa messe dans la petite chapelle de St. François Xavier. Et notre candidate, pas précisément pieuse auparavant, se mit vite à la communion quotidienne.

Détail intéressant : c'est au P. Derély que le Bureau des Réfugiés Français avait confié la tâche désagréable de prévenir les pauvres voyageuses, au jour de leur arrivée à Enghien, du retard de leur départ pour la France.

Entretemps, la Maison des SS. Anges, qui avait abrité des PP. du Sacré-Cœur de St. Quentin, puis la famille d'un architecte de la même ville, servait de refuge à la famille d'un des Pères professeurs de la Maison : fin octobre.

## Les Réfugiés lillois.

Vers la mi-décembre, le bruit se répandit d'une arrivée prochaine et nombreuse de réfugiés. La nouvelle, d'abord vague, se précisa le jour de Noël : immédiatement, les autorités municipales s'entendirent avec le P. Derély et le P. d'Herbigny (ce dernier jouissait, on le sait, d'un très grand crédit à l'Hôtel de Ville pour les services qu'il rendait comme traducteur ordinaire de la paperasserie allemande). Ces Messieurs étaient fort embarrassés pour les logements : ils savaient que nombre de familles enghiennoises, pour des prétextes dont tout le monde comprend l'apparente valeur, étaient excédées de la cohabitation prolongée avec des étrangers, et n'en voulaient plus. Peut-être les Pères auraient-ils quelque solution à proposer à ce problème. En fait, on traça les grandes lignes de répartition des malheureux évacués ; et, comme il arrive dans toutes les situations difficiles, on remit les précisions à plus tard.

Le 27 au matin, à 6 heures, par un temps de neige glacial, un train, composé de wagons de marchandises et d'une voiture de 3<sup>ème</sup> classe, s'arrêta en gare d'Enghien.

Dans l'unique voiture de voyageurs étaient casés les grands malades, si malades que le P. d'Herbigny, avant la descente du train, donna trois Extrêmes Onctions.

Les fourgons renfermaient, empilés à raison de 40 par voiture sous la surveillance d'un soldat allemand, près d'un millier de Lillois et de Lilloises, appartenant à toutes les classes de la société. C'était un spectacle navrant. Le départ avait eu lieu de Lille, la veille à une heure de l'après-midi. A Tournai, ces pauvres gens avaient passé la soirée et une partie de la nuit garés dans les annexes de la gare, souffrant horriblement du froid, touchés même par la neige dans ces voitures mal closes, aux planches disjointes ou tout à fait manquantes ; des femmes sortirent du train littéralement bleuies de froid. « Est-ce que nous sommes en Suisse ? » demanda l'une d'elles...

Tous devaient descendre à Enghien, et de là être dirigées sur les villages environnants. Mais parmi les voyageurs, on reconnut plusieurs familles spécialement dévouées à la Compagnie : le P. Recteur fit faire des démarches auprès de la Kommandantur pour les conserver à Enghien, de même que les 60 enfants de l'Assistance Publique, arrivés par le même convoi.

La municipalité s'occupa avec un dévouement admirable de loger les familles que les Allemands, sur notre demande, faisaient rester dans la ville – on sait que la chose n'était pas facile – Mr. le Bourgmestre prit lui-même largement sa part des charges. L'aile du bâtiment de philosophie abrita, en plus des 50 St.-Quentinois qui y demeuraient encore, une soixantaine de nouveaux réfugiés : 42 enfants de l'Assistance – les garçons – furent recueillis dans une des salles du rez-de-chaussée du même bâtiment ; pour couchage, de la paille ; et, dans l'impossibilité de donner à chacun une couverture, on en jetait sur tous quand ils étaient étendus par terre ; le calorifère qui chauffe fortement dans cette partie du bâtiment devait suppléer, bien poussé pendant la nuit, à l'insuffisance de cette literie. Et qu'on ne s'inquiète pas pour le maintien du bon ordre dans ce dortoir improvisé : les Dames de Blanche de Castille assurèrent à tour de rôle la surveillance.

Ainsi y eut-il dans cette partie de la Maison, en plus de la prison et de ses prisonniers, cent cinquante habitants environ : c'est le maximum atteint, hors le cas de passage de troupes.

Les réfugiés logés, il fallait songer à occuper les enfants. Les jeunes filles de la société lilloise vinrent, dès le premier jour, demander au P. Derély s'il n'avait pas de besogne à leur confier.

Réponse : « *Deux cents enfants dans Enghien, pas de local, pas de livres ; si vous voulez faire école, je suis votre homme.* »

Cela donnait à réfléchir : la création de l'école était aussi impossible que nécessaire. Vingt-quatre heures après, les jeunes filles revenaient : « *Nous sommes sept, dont deux religieuses de Wambrechies habituées à faire la classe aux garçons. La commune donnera la soupe scolaire. Une religieuse de Blanche de Castille assurera la direction. On peut donc marcher* ». Et le dimanche suivant, - c'est le jeudi matin que les Lillois avaient débarqué à Enghien – le R.P. Recteur annonçait au prône de la grand'messe :

« *Demain à 8 heures, ouverture de l'Ecole pour les enfants des familles françaises arrivées cette semaine. Cette ouverture se fera par la Messe, avec prières dialoguées pour les enfants.*

*Tous les jours il y aura Messe à la même heure et dans les mêmes conditions.*

*Les catéchismes auront lieu le lundi et le mercredi, le mardi et le samedi à 11 h 00 suivant les sections.* »

Faut-il dire que les plus heureux de cette organisation rondement menées et tout apostolique, c'en furent les deux promotrices ? Obligées de s'ingénier de toute manière pour occuper et intéresser cette marmaille dans le dénuement absolu de toute ressource, elles le firent admirablement, et avec quelle joie intime ! « *Mon Père, disait l'une d'elles, j'ai appris ici le bonheur qu'il y a à se dévouer. Il me semble que désormais il manquerait quelque chose à ma vie, si je ne rendais pas service à quelqu'un* ».

Tout comme du temps des réfugiés St.-Quentinois, le travail des Pères auprès de ces âmes souffrantes fut plein de consolation et largement compensé. On compta même parmi les Enfants de l'Assistance Publique 4 baptêmes de garçons, dont les Clarisses conservent le souvenir, et 1 baptême de fille.

A l'église on reprit, à l'usage des réfugiés lillois, la plupart des offices en honneur lors de la grosse affluence St-Quentinoise. Ce fut avec plein succès : on le constata au grand nombre de communions, le 14 janvier 1918, à la veille du rapatriement. Et la cérémonie des adieux, qui se fit dans le corridor du second étage de la philosophie, montra combien avaient touché le cœur de tous les services que les Pères avaient pu rendre aux Lillois durant leur court séjour à Enghien.

Notons, à l'occasion de ce départ – lundi 14 janvier à 6 h. du soir, mardi 15 à 3 h. du matin – ce mot bien caractéristique de l'activité déployée et des services rendus par le P. Derély : « *Le départ, il s'est bien passé. Mais je dois dire que, sans votre assistance, il l'aurait été beaucoup plus difficilement.* »

Cette appréciation flatteuse avait été précédée d'un dialogue tout à fait savoureux entre le Père et le Commandant allemand. La conversation roulait sur un épisode de la nuit précédente. Le P. Derély avait obtenu – grande faveur ! – d'accompagner jusqu'au train, entre minuit et trois heures du matin, les enfants de l'Assistance Publique ; et il y avait été témoin d'un éclat du Commandant devant le paquet de choses que chaque enfant emportait précieusement pour la route : « *Je ne veux pas de paquets, s. N. d. D. !* » Evidemment ce n'était pas le moment de relever le mot ; le père s'était contenté d'expliquer, d'insister, tant et si bien que finalement les paquets étaient passés avec les porteurs. Mais retrouvant le Commandant dans la journée, il voulut lui faire la leçon, et ne craignit pas de lui faire observer qu'on ne jure pas ainsi, surtout devant les enfants. « *Mais, Monsieur, je suis un soldat ! – Ce n'est pas une raison. – Les Français aussi ils parlent ainsi. – Oh, reprend le P. Derély, il y a des malpolis partout !* »

Il faut mentionner, à l'occasion du passage des réfugiés lillois, la grande charité que leur témoignèrent les St.-Quentinois encore logés chez nous. A leur arrivée, ils s'étaient gênés

pour leur faire place. Durant leur séjour, de toute manière ils s'ingénierent pour leur rendre service. La petite note ci-dessous, affichée au « Tableau des Annonces », après le départ des Lillois, montre comment le P. Derély sut reconnaître ces bons offices et en tirer parti, au plus grand profit de l'union mutuelle et des âmes.

*« Ce soir, à 5 h ½, on se réunira « en famille » dans la chambre de Mme X... Toutes les personnes de la Maison sont invitées à « ce petit souper de guerre, dont le but est de remercier les chers St.-Quentinois de la charité envers les pauvres réfugiés de Lille. « A tous », et « dans la mesure » où ils se sont dévoués pour les autres « un cordial merci » de la part des Lillois, des Pères et du Bon Dieu ». 18 janvier  
P. D.*

### **Suppression du bâtiment des réfugiés en mars 1918.**

Lorsque les Allemands, en mars 1918, occupèrent dans sa totalité le bâtiment de philosophie, il fallut, pour les réfugiés qui s'y trouvaient encore, prévoir à la hâte des logements en ville. On parvint à les caser tous. Les Dames de Nazareth, qui jusque-là n'avaient accepté que des dames seules, consentirent à héberger des familles entières. Dieu sait de combien d'autres déjà avait été précédé ce nouvel acte de dévouement envers les réfugiés français.

Le manque de luminaire constituait une des plus grosses difficultés pour tous ces gens qui, dans l'abondance de lumière chez les Pères, ne s'étaient jamais souciés de faire des provisions de ce genre. Les soldats allemands vendaient, en fraude, du pétrole à 10 francs le litre : preuve que l'intendance fournissait du précieux liquide. Comment s'en procurer ? Le P. Derély tenta une démarche auprès du Commandant : *« Je n'ai pas de pétrole pour les civils. – Mais vous en avez pour les militaires. – Je ne comprends pas. – Voici,* reprit le P. Derély : *vous mettez 400 soldats chez nous : autant d'hommes qui ne brûleront plus le pétrole, puisqu'ils auront notre électricité ; il faut donc donner aux réfugiés qui, du fait de leur départ de chez nous pour faire place à vos troupes, n'auront plus d'autre éclairage. C'est juste ».* Ce « c'est juste » produisit un effet magique : le Commandant accorda au Père 10 litres par mois à 3 francs.

Mais il y avait à pourvoir à des nécessités plus urgentes que cette simple détresse matérielle. Habités à vivre ensemble, sous la paternelle surveillance de Pères, qu'allaient devenir les réfugiés épars désormais en ville ? En plus des offices de notre église, il était indispensable de maintenir le contact par des réunions fréquentes, et d'assurer à chacun la possibilité de voir le Père aussi souvent qu'il le souhaiterait. La petite salle connue autrefois sous le nom de Fr. Sternjacob était toute indiquée, par sa situation en dehors de la clôture à proximité de la grille d'entrée, pour servir de bureau permanent au P. Derély et, au besoin, de lieu de réunion.

Ce fut là, notamment, que s'assemblaient le soir, après le souper, les jeunes gens désireux de compléter – sinon de commencer – leur instruction profane (mathématique, histoire, langues), ou surtout religieuse.

Les cours de religion étaient en effet fort cotés. *« Tous croyant, disait un jour le chef de bande de dix-sept ans, mais on ne croit pas assez pour que ça vous retienne. Alors, il faudrait nous cheviller ça. Après tout, on n'est pas plus bête qu'un autre. »*

A noter à ce propos cette autre réflexion, éloge bien significatif en son genre, de la manière apologétique du P. Derély. C'est un employé des postes de Laon qui parle. Invité à se

joindre aux auditeurs du soir, il refuse, non par hostilité certes, mais « *parce que, remarque-t-il, le Père est très fort, il s'emballerait.* » Disons d'ailleurs qu'une circonstance imprévue ayant forcé notre homme à suivre les conférences si redoutées, une heureuse transformation ne se fit pas longtemps attendre. A la veille d'un voyage vers le nord, il remerciait avec effusion le P. Derély des lumières reçues à ses catéchismes, ajoutant : « *J'ai appris ici beaucoup de choses que je n'oublierai pas.* » Trois jours après, il était tué ...

### **Les passages d'octobre-novembre 1918.**

Les derniers mois de la guerre furent marqués par des passages en masse – d'hommes en majorité, à l'inverse des évacuations de l'année précédente - : Français de la région, Belges du Tournaisis, que les Allemands forçaient à refouler devant eux.

L'exode de Lille commença d'aboutir à Enghien le jeudi 3 octobre. Dès lors, les arrivées se succédèrent ininterrompues, soit à l'aller, soit au retour, jusque fin décembre.

Si la Maison ne put toujours, au moins avant l'armistice, donner suite à tous ceux qui le sollicitaient – et ce fut souvent pour elle une grave peine d'avoir à refuser ce bienfait -, c'est que l'occupation allemande, très développée alors, avait restreint considérablement les locaux, et que les nombreux réfugiés de nos Maisons de Lille et du Tuquet, remplissaient les places encore libres.

Voici, à titre de curiosité, ce qu'on pourrait appeler « la carte de la Maison » à cette époque ; elle donnera une idée de l'état de compression extrême auquel les Nôtres étaient soumis :

*« Dans les deux côtés du cloître partant de la porterie vers le réfectoire et vers la sacristie étaient disposées les tables de travail de soixante chambres de théologiens, portant la bibliothèque « des philosophes » ;*

*Dans les mêmes corridors, cinq fenêtres étaient encadrées par les grandes boiseries de la salle des Pères, prudemment enlevées avant la livraison de cette salle aux Allemands (1<sup>er</sup> octobre) ;*

*Au-dessus des tables de travail couraient les boiseries du réfectoire, qu'il avait paru bon de mettre aussi en lieu sûr, malgré l'étonnement et les protestations de l'occupant face à cette marque de méfiance ;*

*Le réfectoire s'étendait dans les deux autres côtés du cloître, la chaire occupant l'angle formé par la grande porte du réfectoire et celle du cloître du Sacré-Cœur ;*

*On avait transporté la salle des Pères dans la grande bibliothèque, qui servait aussi, successivement, de classe pour les philosophes et les théologiens ;*

*Comme lieu de récréation, théologiens, philosophes et novices se partageaient les corridors du 1<sup>er</sup> étage du bâtiment central et du bâtiment du P. Recteur, tandis que les F.F. coadjuteurs se tassaient dans une petite chambre du même étage ;*

*Chacun des scolastiques avait encore sa chambre – jusqu'au jour où il avait fallu réaliser le dédoublement prévu – mais les novices, sauf quelques-uns, les plus fatigués, qu'il avait été encore possible de loger séparément, étaient installés en dortoir dans le grand Dogme, près des parloirs et, pour salles de conférences, la bibliothèque des théologiens, toute proche, leur avait été attribuée... »*

On comprend que dans ces conditions, il fut difficile d'ouvrir bien large les portes de la Maison pour l'hospitalité de nuit. Plusieurs réfugiés cependant trouvèrent logement chez nous. On songea même, devant certaines affluences du soir, à retirer le St. Sacrement de l'église et à laisser entrer la foule de ceux qui ne trouvaient pas où se loger ailleurs ; ainsi

eut-on évité ce spectacle navrant d'une femme, rencontrée un matin des premiers jours d'octobre, assise sur une caisse, près de la grille d'entrée, elle avait passé là toute la nuit ! Toutefois, la mesure pouvait avoir de très graves inconvénients, on le conçoit aisément. Et puis, les Allemands en eussent peut-être pris prétexte pour exiger de nouvelles concessions. Bref, on ne la réalisa pas.

L'œuvre charitable de la Maison s'exerça sur place dans une large hospitalité pour les repas. Le nombre d'étrangers qui s'assirent aux tables dressées dans le petit espace de deux fenêtres que nous nous étions réservé au fond du réfectoire, fut très considérable : jeunes gens du Nord évacués par les Allemands, et qui s'étaient échappés de leur formation ; familles qui, d'elles-mêmes, avaient quitté la région ; séminaristes, religieux de toute robe, ... On en recevait presque à toutes les heures du jour.

Mais ce fut surtout au dehors, par ceux de ses membres qui se dévouèrent alors tout entiers au soulagement des effroyables misères accumulées à Enghien, que la Maison St.-Augustin pratiqua l'apostolat de charité traditionnel dans la Compagnie au temps des grandes calamités.

### **Les diverses séries de passages : logement, ravitaillement.**

Comme il a déjà été mentionné, c'est le jeudi 3 octobre, dans la soirée, que le premier groupe d'hommes de Lille – Roubaix –Tourcoing atteignit Enghien. Chaque jour, dès lors, amena un nouveau, et parfois très fort contingent d'arrivants : hommes du nord de la France, puis bientôt familles entières et même villages, tant du Nord que du Tournaisis, fuyant, de gré ou de force, devant le front qui reculait rapidement. Si l'on avait été alors à ce genre de curiosité, il y avait eu, dans ces défilés à l'allure bizarre et pittoresque, de quoi piquer l'attention et attirer des spectateurs : les uns, joyeux, braves gens, arrivaient en chantant allègrement, malgré les paquets et la fatigue, la Brabançonne ou la Marseillaise ; on trouvait des groupes d'hommes, messieurs de la société parfois, encadrant une charrette à bras, chargée d'objets les plus indispensables ou les plus chers, ou bien poussant une voiture d'enfant, ou tout simplement une brouette ; parfois aussi c'étaient des villages entiers qui faisaient leur entrée en ville, serrés autour de grands chariots de ferme où s'empilaient les colis d'abord, puis les femmes et les enfants.

Au milieu du reflux des troupes allemandes, la circulation n'était pas facile sur la grand'route. Pour punir les Bavarois de leur refus d'aller au feu, on les attelaux aux chariots de l'armée et, encadrés par des « feldgrau », ils avançaient péniblement au milieu de groupes de civils qui, dans leur malheur, se réconfortaient à les regarder. « C'est plus fatigant, disait un officier munichois, en tirant un brancard, mais c'est moins dangereux ! » Ces colonnes parallèles ne s'entraînaient guère mutuellement à presser la marche.

A cette cause de retard s'ajoutaient la fatigue extrême, surtout chez les jeunes gens – ils devaient partir à 15 ans révolus, en tout état de santé -, et les accidents toujours possibles : du haut d'un chariot, une pauvre femme, mère de cinq enfants, tomba et se cassa la cheville. Ainsi l'heure d'arrivée à Enghien, prévue entre 4 et 10, était-elle fort tardive, plus proche de 10 que de 4. Le moyen, à pareille heure, dans une ville encombrée d'étrangers déjà, et sans lumière par crainte des avions, d'organiser les vivres et la nuit pour les nouveau-venus ?

De plus, c'était le désordre complet dans les groupes de réfugiés, dès le troisième jour de passage. Les Allemands avaient annoncé des colonnes fortement encadrées, qui seraient, le soir, méthodiquement réparties sur Enghien et les villages environnants, et le lendemain



reprendraient leur route. En fait, après quarante-huit heures, il n'y avait plus d'ordre du tout : tous prétendaient pousser jusqu'à Enghien, où ils escomptaient trouver plus de ressources que dans les campagnes, et personne ne s'y opposait efficacement ; quant au départ, la nuit passée, il ne se faisait pas régulièrement ; les chevaux manquaient pour les chariots de bagages, et pour rien au monde les réfugiés ne se seraient séparés des dernières reliques de leur « chez soi » ; la maladie en empêchait d'autres de repartir ; bon nombre enfin ne se souciaient pas de continuer un voyage manifestement inutile et sans contrôle : ils restaient au gîte trouvé, tandis que leurs hôtes se montraient eux-mêmes heureux de les garder, plutôt que d'avoir à faire accueil, le soir, à de nouvelles figures.

Cela permet de se faire une idée de la confusion, qui, bien vite, régna en ville.

Les premières distributions de vivres se firent à l'Hôtel de Ville. Mais bientôt les Allemands, dont les bureaux occupaient toutes les salles, sauf une, se plaignirent de tant de Français qui les dérangaient par leurs allées et venues continuelles : à qui la faute, pourtant ?

Le bourgmestre fit donc transporter le centre de secours aux évacués à l'entrée d'Enghien, près de la Dodane, dans la maison occupée autrefois par Guillaume Vandercammen. Là siégèrent, dès le début, l'Économiste du collège avec un professeur, le P. Derély chargé des services de passages et du ravitaillement, le P. d'Herbigny et quelques autres Pères de la Maison, des jeunes gens de la ville : ils ne chôchèrent point, et quels services ils rendirent !

Ils accueillirent d'abord les malheureux voyageurs et leur fournirent les multiples renseignements dont ils pouvaient avoir besoin. Une tentative, à ce point de vue, fut spécialement heureuse, et les intéressés l'apprécièrent grandement. La prétendue organisation des colonnes, faite tout à l'arbitraire et hâtivement, aboutissait souvent à séparer les membres d'une même famille, ou, ce qui n'était guère moins grave, à envoyer dans deux directions différentes voyageurs et bagages. On imagine l'inquiétude, les larmes, la détresse et l'assaut de questions, ordinairement insolubles, portées au bureau. Aussi, à la fois pour rendre les recherches plus fructueuses et pour gagner du temps, un grand tableau fut-il placé à la porte : l'enquêteur y inscrivait son nom et l'objet de sa demande ; tous les évacués passant au bureau étaient invités, d'autre part, à le consulter et à y apposer les indications à leur connaissance de nature à faciliter les recherches. Ce service eut un très grand succès.

Ensuite, c'était au même bureau que se distribuaient les vivres : une livre de pain, 200 gr de saindoux.

Enfin, on y assurait le logement pour la nuit. La besogne n'était pas commode. Mais la population enghiennoise se montra, à cette époque, malgré les privations multipliées, au milieu de l'invasion progressive des troupes allemandes, et en dépit de la diminution de la literie par suite de la réquisition des laines, plus accueillante que jamais envers les évacués. « Nous pensons, disaient les femmes, que si nos maris et nous-mêmes venions à être chassés de chez nous, nous serions bien aises d'être reçus, à notre tour, de bon cœur ... », bon sentiment qui ne gêne rien ! Aussi les billets de logement délivrés au bureau des réfugiés suffisaient-ils le plus souvent à faire ouvrir aux porteurs l'entrée des maisons dont l'adresse s'y trouvait mentionnée.

Mais assez vite les maisons particulières ne suffirent plus. L'affluence devint si considérable qu'il fallut recourir à tous les locaux libres. Inlassablement accueillantes, les Sœurs du Béguinage reçurent assez souvent pour la nuit jusqu'à une centaine de voyageurs. Les anciens de St.-Augustin connaissent les bâtiments inachevés « van den Branden », en face de la cour de philosophie : ni portes ni fenêtres, rien que les murs et d'abominables planchers ; bien des réfugiés y trouvèrent asile. Une brave famille de la rue de la Fontaine,

dont nous aurons à reparler pour son dévouement admirable à l'égard des malades, prévint au bureau des réfugiés qu'on pouvait disposer d'une salle assez vaste chez elle.

Un soir, tard dans la nuit, plusieurs familles vinrent chercher refuge chez nous : les parloirs, le vestibule de la porterie, l'entrée du cloître s'encombrèrent de colis de toute espèce, et les gens se tassèrent dans la salle du P. Derély près de la grille d'entrée. C'est à cette occasion que l'idée vint d'ouvrir notre église aux réfugiés : on a dit plus haut les raisons qui firent surseoir au projet ; d'ailleurs à défaut de l'église, on reçut des hommes pour la nuit, après le départ des novices, dans la classe du grand Dogme qui leur avait servi de dortoir, et où jusqu'en décembre il se trouva des hôtes presque chaque soir.

Malgré ce soin d'utiliser au maximum tout ce qui restait dans Enghien d'emplacement couvert libre – on n'était pas difficile – l'encombrement augmentait. La situation était d'autant plus grave que les maladies augmentaient. « *Enghien constituait pour ceux que la grippe, favorisée par les pluies et les privations, avait saisis en cours de route, la halte naturelle où ils cherchaient à se procurer les secours indispensables ; comment les installer convenablement ? Les isoler surtout !* »

Mécontents, gênés par cette affluence, car eux-mêmes avaient à loger dans Enghien plus de 300 officiers et 4000 hommes, inquiets de l'engorgement inévitable, les Allemands intimèrent au bourgmestre, vers la mi-octobre, l'ordre de faire sortir d'Enghien, avant 4 h. du soir, tous les étrangers à la ville, en quelque état qu'ils fussent. Refus absolu de Mr. Delannoy. Sur les instances menaçantes de l'autorité militaire, il déclare formellement que les malades au moins ne partiront point. « *S'ils sont trop malades pour marcher, qu'on les mette sur des chariots* ». Mr. le Bourgmestre est intraitable : « *Je ne puis faire cela. Faites-le vous-mêmes* ». Les Allemands ne firent rien eux-mêmes, et les malades restèrent.

Mais l'incident fut l'occasion d'une modification dans l'organisation des services en faveur des évacués. Le P. d'Herbigny rentra avec l'Econome du Collège et les autres ecclésiastiques et laïcs au bureau de la Dodane ; tandis que le P. Derély se consacrait aux malades.

Cette dernière phase de l'œuvre charitable de la Maison mérite d'être rapportée avec quelques détails.

### **Les soins aux malades : l'Hôpital.**

Dès le troisième ou le quatrième jour des passages, il s'était trouvé parmi les évacués des malades sérieusement atteints, qu'on ne pouvait laisser continuer leur route.

L'Hôpital d'Enghien, chassé de chez lui par les Allemands qui y avaient installé leurs hommes, s'était transporté dans les bâtiments du Patronage. Quelques-uns des évacués malades y furent reçus. Mais la plupart, dans les débuts, étaient soignés à domicile.

On ne tarda pas à s'apercevoir que cette manière de faire occasionnait pour les médecins et les infirmières trop de perte de temps, et pouvait provoquer des oublis ou des ignorances irréparables.

Les Dames demandèrent au P. Derély s'il ne serait pas possible de grouper les malades. Comment faire ? On n'avait ni local, ni matériel... Elles insistèrent. Entre temps l'une d'elles s'adressa à une famille de la rue de la Fontaine. Cette famille – celle précisément qui a déjà été signalée, à juste titre, on va le voir ! – avait mis à la disposition des Frères des Ecoles Chrétiennes une salle du rez-de-chaussée ; aux grosses affluences de réfugiés, elle avait proposé de loger des hommes dans une partie de cette salle, groupant les bancs de l'école

dans l'autre moitié. Madame Delannoy suggéra de remplacer les hommes valides par des malades ; le ménage Dutilleux accepta ; et c'est ainsi que, dans une maison de petits ouvriers, se fonda « l'Hôpital pour les Réfugiés ».

Deux dames d'Enghien assuraient les services d'infirmier, tandis qu'une réfugiée St. Quentinnoise se chargeait de la cuisine et des gros travaux. Autant que possible, les Docteurs Marchand et Mercier venaient régulièrement visiter les malades.

Bientôt l'espace devint trop petit. Pour l'augmenter, on monta les bancs au grenier. Une quinzaine de lits purent ainsi être disposés ; on s'était en effet procuré à la hâte des fers de lits, pour éviter que les malades couchassent à terre, si pénible avait été l'impression produite par le décès d'un jeune homme de Sars, qui était mort ainsi sur une simple paille étendue sur le pavé.

Mais la situation se compliqua encore. Dans le grenier voisin « van den Branden », une jeune fille de 15 ans est brûlée par la fièvre, et on craint la contagion. Le cordonnier Dutilleux apprend la chose : aussitôt il évacue la petite cuisine contigüe à la salle occupée par l'Hôpital, c'est-à-dire tout le rez-de-chaussée de sa maison, et y fait installer la jeune fille : celle-ci y meurt. Au même moment, dans les petites pièces de l'étage où elle s'est réfugiée, c'est la famille Dutilleux qui tombe malade : la femme avait une broncho-pneumonie infectieuse, et les enfants sont tous grippés. Pour comble de malheur, dans la salle du rez-de-chaussée, où l'on ne veut conserver que les moins atteints – l'hôpital du Patronage accepte, par échange, les grands malades – il se produit, coup sur coup, cinq décès.

Il est urgent de songer à transporter ailleurs les malades étrangers, si l'on veut que la famille qui les hospitalise ne devienne pas toute entière victime de sa charité. De son lit, la pauvre femme Dutilleux proteste contre ce transfert ; et le mari d'ajouter, comme une réflexion toute naturelle : « Il n'arrivera jamais que ce que le Bon Dieu veut ! » On cherche cependant. Et, désespérant de trouver par eux-mêmes, Mme Delannoy et le P. Derély finissent par se décider à faire une démarche auprès des Allemands. Comme aucun moyen, en pareille circonstance, ne doit être inemployé, on motive la requête sur une description dramatique du danger constitué, pour les armées cantonnées à Enghien, par le foyer d'infection qui se développe rapidement rue de la Fontaine... C'est le plus sûr moyen de réussir. On réussit en effet. Les autorités militaires prennent peur : le Général met aussitôt à la disposition de la direction de l'Hôpital un étage entier du collège, le troisième.

Cette concession, d'apparence très généreuse, n'était pas satisfaisante ; car rien n'en garantissait une jouissance prolongée ; au contraire, la situation des bâtiments, bien en vue en bordure de la grand'route, à l'entrée de la ville, pouvait faire craindre qu'une réquisition d'un chef de passage, volontairement ignorant des autorisations accordées par d'autres ne mît à nouveau l'hôpital sur la rue. Et puis, le premier étage était occupé par un dépôt d'obus : si un bombardement survenait, malgré le drapeau de la Croix-Rouge qui couvrait frauduleusement ce matériel de guerre, quelle catastrophe !

Mais puisqu'on avait fait admettre le principe, on avait le droit d'être audacieux. Une nouvelle requête suivit donc de près la première. Des prisonniers anglais, qui avaient longtemps occupé les bâtiments des Ecoles, venaient de partir. A quoi les Allemands pourraient-ils bien utiliser ces locaux, laissés dans un état de saleté repoussante ? On leur posa la question : ils n'eurent pas de réponse, et la jouissance des Ecoles fut concédée.

Sans perdre une minute, car il fallait profiter de la permission avant que les Allemands ne la regrettassent, on se mit au nettoyage des salles, qui étaient vraiment d'une malpropreté sans nom. Même, pour prévenir plus efficacement tout retour offensif, le P. Derély eut une idée géniale : « *Vous avez du culot, dit le Père au Bourgmestre ? – De ça, je ne manque pas ! – Eh bien, faites couper tous les poteaux et les fils de fer barbelés qui entourent le*

*terrain des Ecoles. On leur supprimera radicalement l'envie de refaire un camp de prisonniers* ». La nuit-même, on coupa et on arracha. Et le lendemain matin, les soldats de corvée, qui avaient bien constaté, la veille, du remue-ménage dans les bâtiments, trouvèrent, en venant chercher de l'eau, un emplacement net de toute barricade, approprié, et sur la porte l'inscription « Hôpital de Secours ».

L'aménagement intérieur et l'organisation indispensable ne demandèrent pas plus de temps : on était habitué à faire vite !

Dans deux salles, une pour les hommes, une pour les femmes, furent disposés une quarantaine de lits, avec paille et souvent draps.

Une dizaine de dames infirmières, plusieurs de la société enghiennoise, se consacrèrent avec un dévouement admirable aux soins ordinaires des malades.

Pour le service médical, il était assuré par le Dr. Durot de Irvay, Français réfugié à Enghien, qui ne ménagea pas sa peine, sans autre récompense d'ailleurs que le bonheur de se rendre utile à ses compatriotes plus éprouvés que lui. Le docteur était secondé par deux « secouristes » de Lille que Mme Delannoy logeait chez elle, sur un palier. La municipalité de Lille avait organisé, à l'occasion des derniers départs, un service spécial de Croix-Rouge, dont les membres s'appelaient « Secouristes ». De plus, chaque jour, un major allemand passait à l'Hôpital pour le contrôle. Il se montra toujours parfaitement correct, et fut le premier à reconnaître la gravité extrême de plusieurs cas de pneumonie infectieuse ou de dysenterie, et l'impossibilité d'imposer aux malheureux si dangereusement atteints de nouveaux déplacements.

On eut quelque peine d'abord à trouver des veilleurs de nuit. Il se produisit même, à ce propos, quelques explications un peu pénibles entre telle ou telle notabilité d'Enghien, au sujet de religieuses auxquelles il paraissait naturel de demander ce service.

On vit aussi, un soir, une rivalité vraiment comique, malgré le sérieux des apparences, entre deux groupes de Sœurs garde-malades, qui, arrivant à quelques minutes l'une de l'autre pour passer la nuit, et chacune voulant – charitablement ! – laisser à l'autre l'honneur et le mérite de cet acte de dévouement. Disons de suite d'ailleurs, que ces difficultés du début, bien explicables dans le surmenage où se débattaient toutes les organisations de charité, s'aplanirent rapidement. Les plus opposées à un surcroît de besogne se montrèrent bientôt spécialement empressées à payer de leur personne : une Supérieure se présenta même un soir avec quatre de ses religieuses – plus qu'il n'en fallait – « *pour leur montrer ce que c'est, et stimuler leur dévouement* »...

Ce que c'était ? ... - qu'on excuse le détail -, c'étaient quarante grands malades, dont dix dysentériques, et pour tous une seule chaise de nuit. On devine que, dans ces conditions, le service de nuit ne fût pas une sinécure.

Un roulement put cependant, au bout de quelques jours, s'organiser pour répartir les fatigues. Parmi ceux qui s'y dévouèrent, les Sœurs du Béguinage, peu préparées cependant à ce genre de travaux, méritent d'être spécialement mentionnées.

A côté des enrôlements dans le personnel de l'Hôpital, il faut signaler aussi les bonnes volontés : elles étaient nombreuses, sinon dans le peuple, où l'on ne trouva guère de main-d'œuvre pour les gros travaux, au moins dans la société. Tel des plus marquants dans Enghien, d'abord peu enthousiaste, semble-t-il, pour l'œuvre, finit cependant, à force de voir de près l'Hôpital où il vient sans cesse rappeler à sa dame l'heure des repas, par s'y intéresser. Trouvant un soir le P. Derély seul pour la nuit, il lui propose de veiller avec lui. Le Père accepta. Les premières heures, une réserve peu rassurée l'emporte encore : à chaque fois que le Père va vider un vase de dysentérique, Mr. X... accourt auprès de lui, tenant une cuvette, de l'eau et du savon. Mais l'exemple est plus contagieux que le mal. Entre minuit et

deux heures, une accalmie se produisant chez les malades, le Père prend un peu de repos et ... ne se réveille pas à la reprise des crises de dysenterie ! Bon compagnon, lui, ne s'est pas endormi : il se garde bien d'avertir le Père et, seul désormais, il assure le service, sans prendre plus attention à ses répugnances, ni au danger.

Les difficultés financières n'arrêtèrent pas plus la crainte de manquer de personnel. Aux premières propositions de fondation d'un Hôpital, le P. Derély avait immédiatement objecté à Mme Delannoy la question « argent ». Celle-ci n'avait rien répondu. Mais, le soir-même, le Bourgmestre s'en venait en personne causer de l'affaire avec le P. Derély : « Il faut trouver ce qu'il faut pour les malades. – Comment trouver ce qu'il faut, répond le Père ? – Si le Comité ne paie pas, la Ville paiera. En attendant, je vais toujours vous remettre quelque chose ». Ce « quelque chose » permit de suffire à bien des achats. Quand il fut épuisé, on remettait aux fournisseurs des « bons » signés au nom du Comité par le P. Derély et par Madame Auwers : personne n'émit jamais le plus léger doute sur leur valeur. On les savait bien garantis.

On se demande peut-être enfin qui assura la direction de cette installation, direction d'autant plus nécessaire que toutes choses avaient été hâtivement improvisées. L'Hôpital n'eut jamais à proprement parler de directeur. Le P. Derély, qui en était l'âme, savait à quel point préciser et commander. Il répartissait la besogne entre ses infirmières ; il veillait à ce qu'aucun des services nécessaires ne restât en souffrance, surtout il travaillait lui-même plus que les autres, et c'est par là qu'il conduisait l'œuvre.

Une anecdote peint au vif le crédit que lui avait acquis son dévouement. A l'Hôpital des Ecoles, comme rue de la Fontaine, une réfugiée St. Quentinnoise, qui avait déjà vu et apprécié le Père dans le bâtiment des réfugiés, s'était chargée de la cuisine et des gros travaux. Or, ce jour, blessée par une remarque déplacée d'une infirmière, elle refusa de revenir. Mme Auwers vint la trouver, essaya de la raisonner : rien à faire ! Elle toucha alors la corde sensible : « *Vous connaissez le P. Derély. Vous savez que, si vous ne revenez pas, la besogne sera exécutée tout de même. Après tout ce qu'il a fait pour vous, allez-vous lui imposer une nouvelle fatigue ? – Je serai là demain matin, Madame* ». Et dès lors, la brave femme ne manquera pas un seul jour d'être fidèle à son poste.

L'Hôpital des Sœurs fonctionnera jusqu'en janvier 1919. A cette date, les Sœurs Augustines, qui avaient pu regagner leurs bâtiments de la Dodane, prirent chez elles les malades restant encore aux Ecoles. On avait soigné 200 malades, certains très gravement atteints, comme on l'a vu.

Le nombre de morts, absolument parlant, fut élevé : 30, dont douze jeunes gens de moins de trente ans. Mais si l'on songe à l'état lamentable dans lequel beaucoup arrivaient, aux situations aiguës provoquées par les marches prolongées à pied, sous la pluie battante, sans repos reconfortant pendant plusieurs nuits de suite, on a de quoi s'étonner, au contraire, qu'il n'y ait pas eu plus de décès. On tira notamment d'affaire un ouvrier gazier de Tournai, atteint de pneumonie infectieuse, et à qui il fallut, à la lettre, crever la joue pour éviter l'étouffement provoqué par un abcès mûri au-dedans.

Quelques dysentériques et quelques malades de broncho-pneumonie simple guérissent également.

Parmi les morts, tous, sauf un, qui, après avoir refusé de se confesser à un Père, puis au Vicaire, avait cependant déclaré que quand le P. Derély viendrait, il ferait tout – le Père arriva au moment du dernier soupir -, à part un seul donc, tous reçurent les derniers Sacrements, certains avec des sentiments de foi et de piété admirables. Ils acceptaient le sacrifice de leur vie, ils répétaient les actes d'amour, ils priaient avec une ferveur que rien, le

plus souvent, dans leur passé, ne pouvait faire prévoir, et où précisément on sentait d'autant plus intense l'élan généreux des prémices, ou du retour.

Le temps ne fut donc pas perdu à l'Hôpital. Comme les ecclésiastiques qui s'y dévouèrent, le comprirent, car ils étaient à même d'apprécier le bien produit, sinon toujours sur le corps, au moins sur les âmes. Et ils savent combien précieuse demeurera éternellement leur œuvre devant Dieu !

Tel fut le ministère charitable rempli par la Maison Saint-Augustin, en collaboration avec le meilleur de la population enghiennoise, à cette dernière période, terrible, de la guerre.

Ceux qui en furent les agents effectifs, y goûtèrent de bien grandes consolations. Pour les autres, ce fut une profonde édification.

Epilogue naturel de l'attitude prise dès le début par les Supérieurs de la Maison en face des détreffes issues de la guerre, spécialement depuis l'arrivée des Saint-Quentinoises, en mars 1917 : il couronna l'œuvre si florissante alors et ininterrompue pendant dix-huit mois.

Dès le printemps de 1919, une lettre de l'Ambassade de France à Bruxelles apportait au R.P. Jubaru des remerciements officiels pour tout ce qu'avait réalisé la Maison Saint-Augustin en faveur des Français déportés en Belgique.

*La « Médaille de la Reconnaissance française » vint en juin 1921, dans la personne d'un des plus actifs parmi ceux qui s'occupèrent des évacués, donner une nouvelle expression officielle à la gratitude des intéressés, et à l'admiration de tous pour l'œuvre charitable et patriotique de la « Maison Saint-Augustin ».*

## Appendice

### **Le bilan spirituel des Œuvres des Réfugiés.**

On a déjà, à l'occasion, donné quelques indications et signalé certains faits qui permettent d'entrevoir et d'apprécier le bien produit sur les âmes dans les différentes Œuvres en faveur des réfugiés ; tant il est vrai qu'il n'est pas de terrain si ingrat d'apparence, dont on ne puisse, avec un peu d'efforts et de méthode, tirer d'excellents fruits.

Il peut être intéressant de compléter ces renseignements et de rapporter, d'ailleurs sans suite, des traits qui n'ont pas trouvé d'autre place, et qu'il faut conserver.

L'œuvre « paroissiale » de la Maison comprenait essentiellement le service religieux ordinaire (Messe et salut), et l'administration des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Mr. le Doyen se réservait, en principe, les abjurations, les baptêmes, les extrêmes onctions, les mariages et les enterrements. Il ne craignait pas cependant de déléguer en certains cas.

Une jeune protestante parisienne, réfugiée à Enghien avec les St. Quentinoises, fit son abjuration chez les Dames de Nazareth, le 15 juin 1917.

Elle avait suivi les cours de catéchisme au Temple, à Paris, pendant deux années. Mais les influences religieuses ressenties à Enghien finirent par triompher de cet enseignement et des préjugés qu'il avait créés. La pratique de la confession surtout l'attirait vers le catholicisme. Au Père qui lui rappelait ses obligations sur ce point, au cas où elle se convertirait, elle disait : « *Vous croyez que c'est parce qu'il faudrait me confesser que je refuserais de me faire catholique ? – Non, mais enfin, vous devez savoir ce que vous aurez à faire. – C'est justement pour cela que je veux me convertir ! Nous autres, protestants, nous nous confessons à Dieu, mais on ne sait jamais si le Bon Dieu nous a pardonné ; tandis que*

*quand un catholique se confesse, il fait une bonne confession comme vous dites, - bien sûr ça ne l'amuse pas ! – et quand il sort de là, il est plus léger : c'est ça que j'aime. »*

L'abjuration fut reçue par le R.P. Jubaru ; Mr. Isaac était parrain. A la cérémonie, il y eut nombreuse assistance. Une dame s'y trouvait, pas dévote du tout, pas même croyante ; profondément touchée par le ton avec lequel furent lues les formules, elle s'écriait en sortant : « Comme elle est convaincue, cette femme » !

On donna une vingtaine de baptêmes, la plupart d'adultes : un sourd-muet de 24 ans à la chapelle St. François Xavier, des enfants de l'Assistance Publique à Nazareth et chez les Clarisses, un mécanicien de 21 ans que le R.P. Decoster baptisa le matin du jour où il fut déporté en Allemagne, etc.

Un baptême mérite d'être spécialement mentionné : celui d'une jeune fille de 16 ans, par le P. Pinard dans la chapelle St. François Xavier, le 28 septembre 1917. Très malade à l'hôpital du Béguinage, appartenant à une famille détestable – père buveur, un frère idiot – elle avait pu être préparée par Mme Matthieu, malgré l'opposition de la Directrice. Le lendemain, 29, elle faisait sa Première Communion. Un mois après, le 4 novembre, elle mourait.

Une circonstance des funérailles donne une idée du milieu où la convertie avait vécu. Au cimetière, au moment où on allait introduire le cercueil dans le caveau d'attente, la mère, affolée de douleur, se mit à appeler sa fille à grands cris. Alors du petit groupe de personnes présentes, où, comme disait le P. Derély, « seuls le Vicaire et moi avions la foi ! », voici toutes les paroles de consolation qu'on entendit partir : « Faut penser qu'on est des milliers d'mères qui ont perdu leur fille ». « Bien sûr, ajouta une seconde, faut s'en faire une raison ». Et une troisième : « Bah ! c'n'est rien » !

Or, deux semaines plus tard, 18 novembre, la sœur aînée, gagnée par le P. Derély, faisait sa Première Communion, et ne pouvait assez exprimer son bonheur.

Et peu après, les autres membres de la famille se rapprochaient du Bon Dieu.

On profita des Ordinations sacerdotales de huit des Nôtres pour faire donner la Confirmation, le 1<sup>er</sup> juillet 1917, par Mgr. le Graive, chez les Carmélites d'Hérinnes, à un certain nombre de réfugiés : 40 enfants, 8 grandes personnes, dont une jeune femme de 34 ans, qui avait fait sa Première Communion le jour de son mariage en 1912.

Une messe de mariage fut célébrée dans notre église, le 23 août 1917, après que le Doyen eût lui-même reçu le consentement des nouveaux époux. La femme, en arrivant à Enghien, ne savait même pas qu'il y eût un Dieu ! Il faut que la transformation ait été radicale et durable ..., car deux ans après, le ménage, fortement éprouvé, écrivait au P. Derély : « La vie très chère et les maladies aidant, je vous confesse que, même travaillant courageusement, il fait bien dur de vivre. Malgré tout cela, nous sommes quand même heureux ; car, par notre affection mutuelle, nous nous récompensons l'un l'autre des efforts que chacun fait pour amoindrir les peines de l'autre. Oui, nous sommes très heureux, confiants que Dieu nous protégera et nous aidera à surmonter les quelques peines que nous subissons. »

En dehors de ce mariage, fait suivant les règles ordinaires, le P. Derély du consentement de Mr le Doyen et de l'avis aussi d'hommes de loi, en bénit ou en fit bénir cinq autres : la situation des conjoints, irrégulière aux yeux de l'autorité occupante, ne permettait aucune cérémonie officielle.

Les enterrements eurent toujours lieu à l'église paroissiale. Ils étaient l'occasion de touchantes manifestations de sympathie, le plus souvent empreintes d'une foi profonde, qui conduisait surtout à prier en commun pour le défunt. Signalons seulement une des manifestations, dont le caractère particulier fut provoqué par une circonstance d'ordre tout

matériel : l'impossibilité pour la famille de faire les frais des obsèques, frais dont la paroisse, en tout état de cause, exigerait le paiement.

Le 25 mars 1919, le P. Derély faisait afficher au Comité de Secours Français l'avis suivant :

*« Un petit Français, âgé de deux ans, Maurice D., de L., vient de mourir. La mère, n'étant pas « réfugiée », n'a pas le droit au secours du Comité, pour ce qui concerne les frais d'enterrement.*

*Néanmoins, afin de faire de belles funérailles à ce petit Ange et de témoigner à sa mère si douloureusement éprouvée la chrétienne sympathie de ses compatriotes dans un deuil que la séparation d'avec tous les siens rend plus amer encore, les St. Quentinnois et autres réfugiés d'Enghien sont invités à offrir eux-mêmes à ce petit Français un bel enterrement et à y contribuer par une légère cotisation, qui aidera à subvenir aux frais, et par leur présence.*

*L'enterrement aura lieu demain mardi 26 mars, etc. ... »*

Résultat de la collecte, dans un milieu d'où étaient déjà repartis vers la France tous ceux qui possédaient encore quelques ressources : 58 francs.

On ne peut pas narrer ici le détail du travail intérieur de sanctification ou de conversion qui s'opéra parmi les évacués à Enghien. Il y eut là de vrais miracles de la grâce : on peut s'en faire quelque idée à ce qui a été dit déjà.

Nous mentionnerons seulement, pour finir ce chapitre, un des plus notables parmi les retours au bien.

Il s'agit d'un jeune homme de 22 ans, irrégulier civilement, et l'on peut dire, car il se trouvait à Enghien en fraude de l'autorité allemande ; on ne parle pas de l'autre situation irrégulière où il vivait.

Surpris par les gendarmes allemands volant dans un train, il échappe d'abord à leur saisie, mais reçoit aussitôt à bout portant, dans la cuisse, deux décharges de fusil.

Le P. Watrigant, passant précisément alors, veut s'approcher : plus heureux ordinairement dans son ministère auprès des réfugiés, il est accueilli avec des blasphèmes.

Entre temps, on transporte le malheureux à l'hôpital : il ne décolère pas qu'on le livre ainsi aux Sœurs. Le refus – certes ! – de laisser pénétrer auprès de lui la compagne de ses désordres, le met dans une véritable fureur.

Cependant, le P. Derély, en visite auprès d'autres malades, s'arrête un instant auprès de notre homme, et lui laisse quelques douceurs. Elles sont acceptées ... et agissent : le Père peut revenir, et est bien reçu.

Peu à peu, l'horreur instinctive du curé paraissant tombée, on entame les sujets sérieux, et enfin la question religieuse : avec le temps, car il a des difficultés, la vérité se fait jour, et tout s'arrange.

Enfin, un beau jour, la conversion devient définitive : notre homme renvoie sa concubine ; il conclut un mariage honnête et entre dans une sérieuse pratique chrétienne.

Combien de fois la grâce a réussi des transformations analogues !

## **La Maison et les Allemands.**

Un Couvent de Jésuites Français, assez vaste pour abriter plus de cent cinquante religieux, pourvu d'un puits artésien, de l'électricité, du chauffage central, c'était plus qu'il n'en fallait pour attirer l'attention des Allemands sur la Maison et lui promettre, dès le début de l'occupation, bien des ennuis.

En fait, les difficultés furent moindres qu'on aurait pu le craindre d'abord.



Bâti dans des rues retirées, le scolasticat ne se présentait pas aux premiers arrivages de troupes, comme une proie sur laquelle il fût naturel de s'abattre pour y trouver le logement ; le collège épiscopal, érigé sur la hauteur à la sortie de la ville, au carrefour de deux grand'routes, était à cet égard beaucoup plus exposé. Et puis, la construction en quadrilatère autour de petites cours intérieures, le caractère modeste – personne n'en disconvindra – de l'église et de la porterie qui forment l'entrée de la Maison, l'exiguïté très vraie de l'ensemble de la propriété, tout cela trompait sur les réelles dimensions des bâtiments : jusqu'en 1917, sur le plan allemand de la ville d'Enghien, le couvent des Jésuites occupait une place sensiblement plus restreinte que celui des Clarisses.

Il fallut que s'organisât, vers la fin d'août 1918, l'occupation systématique de tous les bâtiments de quelque importance dans Enghien, pour que l'erreur fût découverte : et le danger apparut alors plus grave. Un architecte expert, préposé à ce service, eût vite fait de repérer la superficie totale bâtie et, examinant du dehors ou du jardin les constructions, de se rendre compte de toutes les pièces utilisables pour les besoins de l'armée qu'il servait. Pour se tirer d'affaire, il fallut ruser, mais n'anticipons pas.

Si la Maison n'a pas, pendant la majeure partie de la guerre, de charges aussi lourdes que le Collège, sa qualité de Maison Française ne fut-elle pas pour elle, cause d'autres ennuis ? Là encore, on n'a qu'à remercier le Bon Dieu.

La dignité de l'attitude du P. Recteur, qui servit de règle à tous, sans forfanterie ni morgue inutile, polie sans bassesse ni concession d'autre part, semblant ignorer l'occupation étrangère pour maintenir avant tout le scolasticat dans les œuvres propres d'une « Maison d'études », et, pour le dehors, se résignant à la lettre des prescriptions raisonnables édictées par l'autorité occupante, cette réserve libre et franche qui donnait l'impression de se mouvoir encore à l'aise dans la situation la plus gênante, commanda le plus souvent le respect aux autorités allemandes. « J'aime, dit un jour le Commandant de place d'alors au P. Recteur, j'aime avoir affaire à un ennemi intelligent. » On n'est pas plus gracieux !

La manière dont la Maison se comporta avec eux flatta-t-elle les Allemands ? Notamment les divers services que nous étions « contraints » de leur assurer – je ne place pas le service religieux du dimanche parmi ces corvées imposées - : service d'eau, service de chauffage, service d'électricité surtout distribuée jusqu'à l'ambulance installée dans le château Empain et aux bureaux qui, à la fin de la guerre, occupaient une partie des bâtiments de Nazareth : toutes ces différentes installations, dont la compétence des PP. Boutry, Morel et Dambricourt garantissait la marche régulière et le rendement parfait, disposèrent-elles de quelque manière l'autorité allemande en notre faveur ? Toujours est-il que, du point de vue encore de notre qualité de Français, nous n'eûmes pas à pâtir autant que nous le redoutions.

Les ennuis furent très réels cependant et, à certains jours, spécialement pénibles et cuisants.

La première croix, croix très lourde, la plus lourde par son caractère vexatoire, ce fut le « Meldeamt » ou service de contrôle.

Dès la fin de décembre 1914, le P. Recteur reçut ordre de remettre à la Kommandantur la liste de ceux de ses sujets appartenant aux pays en guerre avec l'Allemagne. L'injonction donnait à réfléchir. La liberté allait être perdue. Le seul parti raisonnable était pourtant de s'exécuter ; la prolongation de la guerre au-delà de toutes les limites prévues devait en effet créer des difficultés inimaginables à ceux qui refusèrent – la mesure était générale en Belgique – de donner leur nom : qu'on imagine la situation des gens obligés de rester, pendant quatre années, claquemurés dans leur maison ou dans leur jardin, avec danger continu de dénonciation et de perquisitions. La liste fut remise. Puis, plus rien jusqu'à

Pâques 1915, si ce n'est l'interdiction de circuler hors d'un rayon donné, à moins de s'être muni d'un passeport, d'ailleurs accordé d'ordinaire assez facilement.

Mais voici qu'un matin d'avril 1915, on annonce la convocation de tous les hommes inscrits en décembre. Emotion comme bien l'on pense dans la Maison : on vit même certains des Nôtres préparer immédiatement linge, vêtements et quelques provisions, et suggérer aux autres de prendre pareilles précautions, de crainte que le rassemblement ne se terminât par un départ en masse vers un camp de concentration, qui sait peut-être vers l'Allemagne. Grâce à Dieu, il ne fut rien de tout cela : l'aventure aboutit tout simplement à la remise d'une carte dite « carte de contrôle », que l'on présentait chaque mois, désormais, au jour indiqué, avec la « carte d'identité » pour que fût mieux assurée la sécurité de l'armée allemande.

Il ne faut pas le cacher. Cette mesure en soi très bénigne et en somme pas assujettissante révélait un caractère humiliant qui la rendait fort pénible : les jours de « Meldeamt » n'étaient pas des jours gais, ... sauf les cas cependant où quelque incartade involontaire amenait de la part des policiers, préposés à la garde du « Meldeamt – pflichtiger », une rodomontade pittoresque. Tous se souviennent de l'aventure d'un théologien pris d'un malencontreux fou-rire, qui fut mis au coin comme un enfant de l'asile, avec cette observation sèche : « *Monsieur, on ne doit ici ni parler, ni cracher, ni rire !* »

Durant toute la guerre jusqu'en septembre 1918, les « cartes de contrôle » continuèrent ainsi d'être estampillées chaque mois. Il y eut pourtant ici et là quelque adoucissement : les plus vénérables parmi les Pères « d'un certain âge » reçurent dispense de la comparution personnelle, sur présentation pourtant chaque fois d'une lettre du médecin attestant l'impossibilité de se rendre au contrôle. A certaines périodes même, tous les Nôtres bénéficièrent de la même exemption : l'expédition des cartes au bureau de contrôle, avec la signature du P. Recteur qui garantissait la présence, étant jugée suffisante.

On ne pouvait pas circuler en dehors d'un certain rayon sans un passeport spécial. Faut-il dire que parfois, pour éviter des voyages et d'interminables « queues » aux bureaux des passeports de Mons ou de Bruxelles, les NN. risquaient la fraude ? La chose est claire. Mais ce ne fut pas toujours impunément : tel ce Père qui, rentrant à Enghien avec un passeport périmé d'un jour, fut taxé de 30 Marks d'amende. Pourquoi ? Pour avoir violé le règlement imposé aux étrangers ? Non pas : l'Allemand n'ergote pas ainsi sur les dates, mais parce qu'il a volontairement manqué de respect à l'autorité compétente en paraissant mécontent de ses exigences. Quelques jours en effet après l'aventure que le bon Père croyait sans conséquence, un policier se présente à la Maison. Le Père-interprète pour les petites affaires descend au parloir. « *Vous êtes bien le Supérieur ? – Non, son représentant seulement. – Ah ! je veux voir le Supérieur ; c'est pour affaire confidentielle* ». Le P. Recteur descend. Après avoir rectifié la position, l'Allemand interroge : « *Monsieur, est-ce que Mr. P. ... - c'était le nom du Père incriminé – a bon caractère ? – Lui, oui, il est très doux : c'est le meilleur des hommes du monde. – Ah ! Bien. Et, est-ce qu'il a de la fortune ? – Non, pas un sou ; il est religieux, il a fait vœu de pauvreté. – Bien, je vous remercie* ». Et voici qu'après une délibération sans doute du Tribunal de guerre sur cette grave affaire arrivait au Père un papier, portant : « condamnation à 30 Marks seulement parce qu'il est indigent, mais condamnation, car l'impatience dont il a fait preuve était voulue, délibérée, donc criminelle et digne de châtement, puisqu'il est doux par tempérament, et qu'il a bon caractère. »

Il était un autre genre de délits, plus graves que la circulation illicite en dehors des territoires autorisés : c'étaient les communications épistolaires interdites, le recel de papiers compromettants, le transport de lettres à l'intérieur du pays.

Cette espèce de délits aurait pu avoir des suites pénibles pour plusieurs, si une heureuse inspiration ne leur eût, au dernier moment, fait mettre en lieu sûr les documents dangereux :

numéros de journaux français achetés à Bruxelles ou prêtés par des amis, exemplaire de la fameuse « Libre Belgique », billets reçus de la région française occupée, ou de l'autre côté du front.

Tel théologien, faisant des achats chez Dewit, à Bruxelles, vit un policier allemand s'avancer vers lui, et lui faire ouvrir sa serviette. On ne trouva rien, pour cause : le Père, avant d'entrer chez le libraire, avait retiré de sa serviette et glissé dans sa poche pour faire de la place trois journaux français.

La découverte faite sur l'un des Nôtres par la police – en l'espèce une femme belge, achetée par les Allemands, et opérant à la sortie d'une gare – de lettres transportées pour le compte d'un tiers n'eut pas de conséquences fâcheuses ; mais il fallut de longues explications pour établir que ces lettres étaient des lettres de conscience, et que pareilles correspondances répugnent, de leur nature, à être livrées à la poste.

Une autre fois, une aventure du même genre valut au P. Paul Motte de nombreuses assignations devant le tribunal de Soignies. C'était lors de l'évacuation d'Antoing. Le Père, au passage de Tournai, avait rencontré un ami du P. Paul Derély, Mr L. ... : celui-ci l'avait prié de prévenir le P. Derély qu'il irait bientôt à Bruxelles, à une date donnée, et désirait le voir. Et le P. Motte, se défiant de sa mémoire, d'inscrire sur son carnet : « *Mr. L. ... fait dire au P. Derély qu'il sera à Bruxelles à telle date* ». Imprudence ! A l'arrivée le soir à 10 h ½ à la gare d'Enghien, deux policiers attendent, qui vont fouiller tous ces Jésuites en voyage. Le P. Motte, sans méfiance, passe, son tour venu, dans la salle ; on le palpe, on visite ses poches, on saisit le carnet ; un carnet, pour un policier allemand, c'est toujours une bonne aubaine ! On a déjà condamné tant de gens – certains furent fusillés pour les notes trouvées sur leur carnet - , que va-t-on découvrir dans celui-ci ? Précisément : transport de correspondance non censurée. Le pauvre Père essaie d'expliquer qu'il s'agit d'un simple aide-mémoire, qu'il aurait bien pu – et personne ne l'aurait trouvé mauvais – transporter la commission de vive voix, qu'il n'y a donc aucune raison de s'étonner s'il a voulu la mettre par écrit ... Peine perdue ! Le Père sera convoqué à Soignies, il y fera cinq ou six voyages, et si, au dernier, le juge, plus intelligent que son subalterne d'Enghien, estime finalement le délit bien minime, il ne s'entendra cependant déclaré libre qu'après avoir subi une admonestation en règle sur le respect dû à la loi.

On était encore très gravement accusé de manquer de respect envers l'autorité allemande. Par respect, il fallait entendre avant tout l'acceptation loyale de l'occupation ennemie. Aussi, les Pères étaient-ils facilement soupçonnés de parler en chaire contre cette occupation, même seulement d'exalter le sentiment patriotique aux dépens de la soumission due au vainqueur ; il était assez fréquent qu'on enquêtât sur ce point. A plusieurs reprises, à la gare du tram vicinal, la police requit NN. d'exhiber leurs notes de prédication, les forçant à attendre que ... comme bien l'on pense, on n'eût rien trouvé d'attentatoire à la sécurité des armées impériales.

Cette surveillance, on le savait, s'exerçait, ce devait être, pendant la prédication elle-même. Elle donna lieu une fois à une plaisante méprise : certain théologien, que faisait trembler la vue du plus inoffensif « feldgrau », avait préparé pour un ministère près de Mons un sermon à couplets patriotiques vibrants, quand, en montant en chaire, il aperçut debout, au fond de l'auditoire, le terrible uniforme : prudence, peur surtout, le pauvre Père rentra son éloquence ... puis, le sermon fini, courut narrer au curé sa mésaventure et son ennui ; celui-ci éclata de rire : le prétendu « feldgrau » était tout simplement le garde-chasse du château de l'endroit.

Une fois, un professeur de la Maison se faisait copieusement injurier – à la lettre – dans la partie du Parc d'Enghien ouverte au public par le Kommandant, qu'il n'avait pas salué. Ce Kommandant, vrai mélomane, était celui-là même qui, quelques jours après l'arrivée des

Pères d'Antoine, les convoqua à la Kommandantur, et, après les avoir fait attendre une demi-heure, s'en vint parader devant eux en grand costume, flanqué de deux officiers. On eût dit une prise de possession, et qu'il attendait l'expression de leur « hommage ».

Le même encore qui interrogeait un Père, obligé de se rendre chez lui pour affaires, sur l'utilisation en temps de paix des pièces à fenêtres barricadées qui occupent le rez-de-chaussée de la rue de la Fontaine, et qui pour lors appartenaient à la prison : « *c'étaient bien, n'est-ce pas, des chambres de pénitence ? – Ces moyens sont inutiles chez nous, répond le Père ; l'autorité morale des Supérieurs et le fond de vertu personnelle suffisent à réprimer les abus dès qu'ils se manifestent. – Oh ! la chose n'est pas possible ! Il est indispensable que vous ayez des chambres de pénitence. Même dans les groupements d'hommes où la discipline est la plus stricte, il faut parfois recourir à la répression extérieure. Moi, par exemple, dans mon régiment ...* » Et, ce disant, le commandant agitait sa cravache, tandis que l'officier debout derrière lui rectifiait la position, en homme qui connaît l'aventure.

Le même toujours qui prétendit, contre toute justice, obliger le P. Recteur à mettre à l'heure de l'Europe centrale l'horloge de la Maison. Le rappel des prescriptions du Gouvernement Général, manifestement en notre faveur sur ce point, n'y ayant rien fait, il fallut bien se décider à supprimer au moins l'heure française : on arrêta la petite aiguille à midi, cependant que l'autre continuait à tourner. « *Eh bien, Monsieur, fit quelques jours après, en ricanant, le Kommandant, au P. Recteur qu'il croisait dans la rue, eh bien, quelle heure marque maintenant votre horloge ? – L'heure de l'éternité, mon Kommandant* ». Ce fut une stupeur.

Tout ceci n'est qu'épisode. Dans l'ensemble, les personnes n'eurent pas trop à souffrir dans leurs relations immédiates avec les autorités allemandes : l'ascendant pris par le P. Recteur et par les PP. d'Herbigny et Derély, et la manière nullement quémandeuse, mais tout administrative dont ils traitaient avec eux, même en sollicitant des faveurs, les tenaient à distance et les désarmaient.

En fait de réquisitions, la Maison fut moins épargnée.

Chaque passage de troupes, au début, chaque changement de garnison, au cours de l'occupation, ramenait à l'Hôtel de Ville une série d'exigences nouvelles : paillasses, couvertures, mobilier de toute espèce. Evidemment, nous étions, pour notre part, mis à contribution très large.

En outre, il y avait les réquisitions générales, peu nombreuses dans la région d'Enghien, qui ne devint « région d'étape » que tout à la fin des hostilités : les cuivres d'abord furent réclamés, puis la laine, puis le vin. Inutile de préciser ce qui fut livré, pour sauver la face et éviter de plus gros ennuis, et ce qui, cette mesure de prudence prise, put être mis en sécurité et sauvé : on enterra, on immergea et dans certains coins de la Maison on cacha ... on cacha même et si bien, qu'on ne put réussir, après le départ des Allemands, à remettre la main sur plusieurs objets.

La plus grave des réquisitions porta sur le logement. Par intermittence, à la fin août 1914 et dans le courant de septembre, on eut à loger des troupes à St.-Augustin.

L'occupation régulière commença dès le début de 1915, le 28 janvier. Avec certaines frustrations, surtout avec des empiètements considérables à partir de 1917, elle devait se poursuivre jusqu'à la fin de la guerre, au-delà même, puisque des troupes anglaises, à la mi-novembre 1918, s'installèrent dans le bâtiment de philosophie, jusqu'en mars suivant.

Ce fut d'abord une ambulance qui, modestement, occupa le rez-de-chaussée de la philosophie, le soir-même du jour où, à 11 h. du matin, la statue de saint Joseph était hissée sur le pignon de la rue de la Fontaine, pour mettre la Maison sous sa protection : protection très efficace, en effet, puisque durant longtemps nous n'eûmes, grâce à cette ambulance, qu'une occupation restreinte et peu gênante.

Après des passages de troupes en reformation, qui, pendant la quinzaine de Pâques 1915, s'emparèrent de l'aile de philosophie, les étages supérieurs nous furent rendus : plus exactement, nous en reprîmes possession dès le départ subit des troupes, le samedi de Quasimodo.

Au début de juillet de cette année, une prison vint occuper, d'abord le premier, puis le second : prison destinée aux soldats allemands retors, ou aux Belges coupables d'avoir enfreint les ordres de l'autorité, et dont un des premiers occupants fut un gros industriel belge des environs de Mons : le premier Monsieur y passa une nuit, pour avoir fait remarquer au préposé aux passeports de la gare vicinale d'Enghien que sa visite prolongée, en retardant l'heure du départ du tram, ferait manquer les correspondances à Mons à bien des voyageurs ayant à se rendre au-delà de cette ville.

Cette installation de prison mériterait à elle seule une histoire. Il faut dire tout de suite que les rapports furent toujours faciles entre la Maison et les soldats préposés à la garde de la prison. Un Père, sachant suffisamment l'Allemand, y avait ses petites et ses grandes entrées.

A l'industriel belge en question, il fut possible d'apporter pour la nuit matelas, draps, couvertures, traversin, voire même une table de nuit, sans oublier un bon repas.

La prison abrite, à quelques temps de là, un malheureux Bénédictin, qui s'en venait de Chevetogne prêcher aux Carmélites d'Hérinnes le panégyrique de sainte Thérèse, et que le farouche « passeport » - le surnom s'explique de lui-même - cueilli à la descente du train, faute de carte de contrôle ; à lui aussi on put apporter quelques adoucissements, pas autant cependant qu'on l'aurait souhaité, car l'imprudent voyageur avait été trouvé porteur d'une certaine poésie intitulée « Kultur », qui avait le don - c'était le but - d'indigner les Allemands. Un avocat, ayant à purger une peine aux Jésuites - être emmené en prison à Enghien s'appela bientôt « aller aux Jésuites » -, un avocat donc, ayant quatre semaines à passer chez nous, dévora les livres qu'on lui remettait chaque jour sous l'œil bienveillant de la sentinelle ; et il disait après cette période de repos forcé, lui qu'une activité presque fébrile tenait toujours agité, que « ce mois lui laissait une bien précieuse leçon : il avait compris, expérimentalement, qu'il est bon de s'arrêter parfois dans sa besogne, et qu'on avance plus à ne pas vouloir tout faire, qu'à s'essouffler pour arriver chaque jour au bout de ses projets ». On comprend que les douceurs procurées au corps ou à l'esprit n'étaient qu'une entrée en matière d'atteindre l'âme.

Il y avait alors, au second étage de la philosophie, une petite chapelle dite « chapelle St. François Xavier ». Sans aucune peine, on obtint que les prisonniers pourraient le dimanche y entendre la messe ; aucun n'y manqua jamais, pas même les Allemands protestants, trop heureux d'avoir cette occasion de sortir de leur cellule.

Avec la permission de conduire les prisonniers à la messe, fut accordée celle de leur distribuer la Communion, mais non de leur prêcher, ni de les confesser. Pour la prédication, peu importait : rien n'empêchait de causer avec eux ; c'était tout ce que l'on désirait. L'interdiction de confesser avait plus d'inconvénients : d'autant que quelques-uns de ces braves gens - c'étaient des crimes bien peu coupables, le plus souvent, qui les avaient fait mettre en prison - désiraient profiter de cette période pour remettre leur conscience en ordre : puisqu'on était « aux Jésuites », il fallait l'être tout à fait ; mieux que cela, certains se faisaient apôtres, et voulaient à tout prix amener à se confesser l'un ou l'autre compagnon en retard.

Comment échapper à l'interdiction ? Inutile d'essayer de gagner la sentinelle pour obtenir des entretiens seul à seul dans la chapelle : les ordres étaient formels. Mais aussi, est-ce essentiel à la Pénitence sacramentelle ? Il fut convenu que les confessions se feraient

durant le trajet des cellules à la chapelle. Chacun, à tour de rôle, s'approcherait du Père, pendant que les autres retarderaient la marche autant que possible, dirait vite et clairement le plus gros, et, au tournant du corridor, recevrait l'absolution, laissant sans tarder la place au suivant.

Le croirait-on ? Après quelques essais du système, un jour que le Père venait faire sa visite quotidienne aux prisonniers, ceux-ci lui confièrent que cette manière ne les satisfaisait pas : on n'a pas le temps de s'expliquer assez. Et comme le Père protestait que le Bon Dieu, en raison des circonstances, n'ne demandait pas plus : non, non, il faut préciser davantage son aveu, quand on a péché. Et ils annoncèrent que, le dimanche suivant, ils donneraient leur confession par écrit ; mieux que cela, à un converti encore indécis, ses compagnons – ils le connaissaient bien – dictèrent le texte à remettre.

Inutile de dire quelle consolation apportait au Père qui en était chargé ce ministère de la prison.

Il eut aussi son côté plaisant. Un jour, deux jeunes prisonniers évadés d'Allemagne avaient été pincés sur le territoire belge, où ils s'étaient égarés. On les avait conduits dans une de nos cellules. Or un soir, à la ronde coutumière avant le couvre-feu, il se trouva que les détenus avaient disparu... Emoi, fureur, sans doute, ce sont les Jésuites qui leur ont ouvert une porte et qui les cachent chez eux. Et aussitôt, il était huit heures passé, un sous-officier arrive à la Porterie et demande à perquisitionner. Il va droit au troisième étage, dans le quartier des Frères, ouvre une porte : quelqu'un était au lit. Au porte-manteau, pas de soutane. On réclama la carte d'identité : l'infortuné dormeur ne peut la trouver : et l'Allemand de se croire déjà en possession de l'un des fugitifs... Quel mécompte ! Il s'agissait seulement d'un Frère Coadjuteur qui, fatigué, s'était couché plus tôt ce soir-là. Il va sans dire que les recherches poursuivies restèrent sans résultat : la consigne, formellement imposée, était exactement gardée, d'éviter à l'égard des prisonniers toute démarche qui pût compromettre la sécurité de la Maison.

Quand, en mars 1917, arrivèrent les évacués de la région de St.-Quentin, un étage, celui de la chapelle St. François Xavier, fut enlevé à la prison pour être mis à leur disposition, avec le quartier de l'Opéra. Il s'établit dès lors, la chose se comprend, - l'entrée, la cour, l'escalier étaient communs – entre les civils français et les prisonniers français et belges, voire même les Allemands – la souffrance attire toujours la pitié – un courant de relations très intimes ; et on ne voyait pas sans admiration les pauvres évacués, dépouillés de tout, savoir prélever quelque chose sur leurs vivres ou leurs misérables ressources pour venir au secours de prisonniers mourant de faim ou ayant besoin de remèdes.

A partir de mars 1918, l'occupation s'étendit. Bien que la plupart des logements réservés aux réfugiés eussent pu être rendus, après le départ de ceux-ci, aux troupes allemandes, celles-ci plus nombreuses exigèrent des locaux plus vastes. Subitement, il fallut mettre à leur disposition le bâtiment du P. Provincial, sauf le rez-de-chaussée (grande salle), avec communication à l'extrémité du corridor central avec l'aile de philosophie. Ce n'était pas tout : le cloître du Sacré-Cœur, le Petit Dogme, la salle de musique, ce que l'on appelait alors la salle des Prêtres (et qui est devenue depuis cage d'escalier), la petite classe comprise entre le cloître du Sacré-Cœur et le réduit où se trouvait le calorifère de la sacristie, étaient aussi réquisitionnés. On devine le travail de déménagement et les installations de cloisons et de verrous nécessaires pour isoler suffisamment la Communauté dans cet envahissement ; et il est juste de constater, à l'honneur des chefs des travaux de l'époque, qu'on réussit en effet – la disposition des locaux d'ailleurs s'y prêtait – à séparer caserne et couvent. S'il a été impossible d'intercepter complètement la propagation de certaines odeurs caractéristiques dans le grand corridor central, au bout duquel passaient les soldats

allemands, du moins la circulation des personnes était-elle absolument coupée, et c'était le principal.

Les archives de la Province, les meubles de la chambre du P. Provincial et de celle du P. Socius furent transportés dans le corridor du 1<sup>er</sup> étage. On disposa la bibliothèque dite des philosophes sur les nombreuses tables de chambre disponibles, dans le cloître : jamais la Maison n'avait apparu de manière aussi frappante à ceux qui y pénétraient, « Maison d'Etudes » ! La bibliothèque de théologie occupa le mur du Grand Dogme contre le cloître. Et ainsi, pour quelques mois, on était casé et tranquille.

Ajoutons que toutes précautions furent prises pour couper la perspective des corridors et donner le change sur leurs vraies dimensions : à l'entrée du corridor qui aboutit à la chambre du P. Recteur, on tendit un grand rideau ; rideau de même au milieu du vaste corridor du bâtiment central : mieux que cela – « *Pietas ab omnia utilis est* » au bout de ce même corridor, pour arrêter en cas de perquisition les investigations indiscrettes du côté de la salle des bains, on dressa un autel, qui resta continuellement garni de chandeliers, tandis que, au-devant, s'étendait un tapis : les Allemands, bien sûr, n'oseraient franchir ce lieu saint !

Mais voici qu'en septembre, les exigences réapparaissent. A plusieurs reprises, c'est de toute la Maison que l'autorité allemande veut s'emparer. « *J'ai une nouvelle pénible à vous annoncer, vint dire un jour, au début de l'après-midi, le commandant de place au P. Recteur : l'armée a besoin de votre Maison ; il faut que vous partiez dans les 24 heures* ». Réponse : « Monsieur, c'est impossible. Nous n'avons plus une seule Maison en Belgique. Vous avez fermé nos collèges de Mouscron et d'Antoing et dirigé sur Enghien leurs habitants. Il ne reste plus de Maison de notre Ordre où vous puissiez maintenant nous envoyer. Rapatriez-nous en France, ou nous restons ! » Le commandant fort bien disposé à notre égard parut manifestement heureux d'avoir un prétexte à ne pas urger l'exécution des ordres reçus ; il fut convenu qu'un rapport serait rédigé par le P. Recteur, contresigné par lui, et expédié à la Direction militaire de Tournai : dans ce rapport, on exposerait la situation de la Maison, en même temps que celle-ci s'engagerait cependant à fournir, si besoin était, des logements plus considérables.

Comment la requête fut-elle admise ? Comment les chefs militaires, que l'on savait spécialement acharnés contre les religieux, ne pressèrent-ils pas, fidèles à leur sectarisme plus encore que soucieux de loger les troupes, l'exécution de leurs ordres ? Comment, alors que la plupart des Communautés de la ville se trouvaient chassées de chez elles, avons-nous pu réussir à ne pas sortir de chez nous ? Il y a là une marque manifeste de la vigilance de St. Joseph sur la Maison qui lui avait été confiée. Toujours est-il que, dans le désordre des dernières semaines, à toutes les sommations qui nous furent faites, nous répondions invariablement que notre départ était impossible, que « Sa Majesté l'Empereur » avait affirmé officiellement (!) sa volonté formelle que la bibliothèque de l'Institut international de Théologie d'Enghien fût respectée et nous restâmes. Pas sur toutes nos positions : un plan de concessions successives avait été, dès longtemps, élaboré, permettant, comme disaient les communiqués, de reculer sans surprises sur des positions préparées d'avance.

Tandis que des automobiles lourdes se garaient dans le jardin, dans la partie pavée longeant les caves – nous en eûmes pour faire transporter à Bruxelles des provisions à l'usage des NN. réfugiés là-bas -, que des voitures occupaient le trottoir le long de la grande salle, qu'un atelier de réparation s'installait sous le grand hangar, et que certaines allées du jardin devenaient, pour les hommes, champ de manœuvres, progressivement il fallut céder dans la Maison la grande Salle, puis la salle des Pères et le réfectoire, - les repas se prenant désormais dans le cloître -, puis la chambre de Monseigneur. On n'alla pas plus loin.

Le désarroi était tel, dès lors, chez l'occupant, que nous comprîmes la possibilité de refuser désormais sans explication aucune ce que l'on réclamait de nous, sans avoir à craindre saisie violente ni représailles : nous pouvions traiter avec les chefs allemands d'égal à égal, en attendant de faire mieux encore...

C'est à ce sentiment intime de la victoire prochaine et à la bienfaisante impression produite sur les âmes par le spectacle du désordre chaque jour croissant des armées occupantes, qu'il faut attribuer pour une bonne part la facilité avec laquelle la Maison supporta les dernières épreuves de la guerre.

Car, à ne pas considérer que les mesures prises alors par les Allemands, et l'étendue des menaces dont elle pouvait à tout instant redouter l'exécution, en outre de multiples difficultés créées par les circonstances, la situation qui lui était faite n'avait rien de réjouissant.

Au simple point de vue des approvisionnements, l'avenir ne paraissait pas rassurant : les hôtes affluaient, tant membres de la Compagnie qu'étrangers, et l'on n'entrevoit guère la possibilité de renouveler les provisions d'hiver, dans une région regorgeant de troupes et où régnait le désordre.

Dans le même ordre de choses, il fallait garantir encore contre la perspicacité des inquisiteurs allemands, d'autant plus exigeants qu'ils sentaient davantage la certitude de la défaite, les réserves alimentaires et autres objets conservés en fraude : nul des quelques initiés n'oubliera ce qu'il se passa d'heures de nuit à transporter d'abord, puis à noyer dans un puits du jardin, les centaines de kilos de laine non déclarés en août, qu'une simple cloison de carton blanc, au fond d'un grenier du Fr. Léger, eût mal dérobés aux investigations des policiers.

Les Allemands remplissaient le jardin de leurs automobiles et de leurs ateliers de réparation ; il fallait, toutes portes sur la rue devant rester ouvertes, assurer la nuit une certaine veille, pour protéger la Maison contre les maraudeurs heureux de profiter de la situation ; le jour, c'était contre la curiosité des soldats, des officiers surtout, que la possibilité de circuler dans les jardins en dépit des fils de fer hâtivement tendus, mettait à même de pénétrer là où on ne les désirait pas du tout, qu'on avait à se garder ; et puis, si on les eût laissé faire, ces Messieurs eussent éventré le mur du grand hangar en bordure de la rue du Béguinage pour y ouvrir une porte cochère, et abattu l'hémicycle de tilleuls et marronniers pour assurer la communication avec le garage des automobiles lourdes ; seule la poésie de ce coin de jardin, qui ruinerait lamentablement l'abattage projeté (sic !) convainquit le farouche officier de respecter les arbres, et conséquemment le mur du jardin.

C'étaient les discussions sans cesse au sujet d'empiètements dans la Maison : celui-ci voulait visiter, par exemple, la bibliothèque, où par des tours et des détours habilement combinés on eût vite fait de le perdre ... et de le détourner d'habiter des appartements si compliqués ; celui-là prétendait qu'on lui livrât immédiatement ; le P. Ministre fut jusqu'à trois fois durant le même repas appelé au parloir, pour s'entendre exprimer de nouvelles exigences, et réclamer des explications sur les refus constamment opposés.

Au milieu de la compression où vivaient entassés dans la Maison ses hôtes ordinaires, et les PP. du Tuquet, et les novices de Lille, les gripes apparaissaient, et rapidement se multipliaient : comment arriverait-on à isoler les malades, si la contagion, ce que l'on pouvait craindre, devenait plus grave ? Si les menaces d'expulsion totale de la Maison passaient à réalisation, où et comment loger tant de monde ? En dehors même de cette mesure extrême toujours à craindre, il fallait prévoir la bataille dans Enghien, et la nécessité de se garder, de fuir peut-être devant le bombardement.

Ceux qui avaient alors à assurer la marche de la Maison savent à quelles combinaisons, à quels plans, à quels arrangements de toutes sortes ils s'arrêtèrent successivement,



prévoyant toutes les hypothèses possibles, pour essayer de parer au mieux au désordre d'un déménagement subit. Et tous ressentait inévitablement le contre coup de ces préoccupations.

A toutes ces causes d'angoisse se joignait l'impression navrante produite au dehors par la détresse des évacués, hommes et femmes, défilant sans cesse, malmenés de toute manière par l'ennemi, et dont la misère nous touchait d'autant plus que nous ne pouvions leur procurer nous-mêmes toute l'aide réclamée par leur misérable situation.

Cependant les mois de septembre se passèrent dans une grande allégresse. Il semblait que l'ennemi fût près, encombrant, installé presque en maître chez nous, plus on ignorât ; on négligeât les vexations inséparables de sa présence, on traitât de haut avec lui.

L'armistice fixa le front à quelques kilomètres d'Enghien : sauf quelques craintifs que des attaques d'avions possibles conduisirent à la cave la nuit du 10 au 11 novembre, on n'eut pas à user des installations hâtivement préparées pour le cas de bombardement.

La Maison fut préservée de toute épidémie de grippe infectieuse. On a déjà dit quelles furent les limites providentielles des exigences allemandes en fait de logements.

Aucune des perquisitions menées alors n'aboutit à un résultat fâcheux.

Bref, tout ce qu'obtint l'autorité allemande, par la situation que nous créait l'occupation, et par ses multiples ordonnances, se réduisit aux départs des Novices pour Bruxelles, et, à deux jours de distance, pour la même destination, de la plupart des membres de la Maison âgés de moins de quarante ans.

Et ce fut tout.

Pour le reste, on en fut quitte pour la peur ... et pour se féliciter d'avoir inlassablement tenu tête aux hommes et gardé confiance en Dieu.

Nous n'avons pas encore parlé d'un sujet, et non des moins intéressants, des relations de la Maison avec l'autorité militaire allemande. Il s'agit du service religieux organisé chez nous chaque dimanche pour les troupes.

Déjà fin janvier 1915, un officier de la garnison était venu demander qu'on voulût bien prêter notre chapelle aux troupes catholiques présentes pour l'anniversaire de la naissance du Kaiser : 27 janvier. L'offre fut déclinée : on se contenta d'assurer une messe à la paroisse à 8 heures.

Mais, dans le courant de février, le chef de gare, Bavarois catholique, sollicita pour ses hommes une messe avec sermon le dimanche à 9 heures et, le cas échéant, la possibilité de se confesser. De sermon proprement dit, il ne pouvait être question. On décida qu'une lecture serait faite dans une traduction allemande du P. Goffinet. Ce fut l'origine du ministère dominical du P. d'Herbigny.

Assez souvent venait l'aumônier allemand de la région : excellent prêtre, discret, pieux, que touchait la charité vraiment catholique des Pères à son égard et à l'égard de ses hommes. Il disait la messe après avoir confessé, faisait aux soldats une allocution larmoyante sur le malheur de la guerre, qui avait déjà fait et ferait encore tant de victimes, prolongeait longuement son action de grâce, et aimait à bavarder avec l'un ou l'autre Père en prenant, à la sacristie, son petit déjeuner : il promit ainsi – on devine à qui ? – de faire sa prochaine thèse de doctorat en théologie sur les Retraites fermées pour soldats ...

En l'absence de l'aumônier, le P. d'Herbigny avec un autre Père assurait le samedi dans la soirée et le dimanche matin le service des confessions ; de plus chaque dimanche, il faisait la lecture ordinaire, intercalant d'ailleurs dans le texte quelques réflexions et conseils appropriés, annonçant les fêtes et surtout faisant prier. Il n'y avait pas foule ordinairement ; notamment la pratique religieuse était plus que médiocre dans le milieu des officiers

catholiques : c'est ainsi que, dans la centaine de haut gradés qui envahirent Enghien avec l'Etat-Major du général von Quart au début d'octobre 1918, il ne s'en trouva pas un seul pour venir à la messe le dimanche.

Cependant, on trouvait de beaux exemples. Personne de ceux qui l'ont connu, ne perdra le souvenir d'un certain postier, fidèle durant les années de son séjour à Enghien, à venir faire chaque soir son chemin de Croix ; et on vit avec édification, avant une fête de Pâques, un Général de Division s'agenouiller sur le plancher nu, au parloir, refusant la chaise qu'on lui offrait, pour faire sa confession.

Il faudrait, avant de clore ce chapitre, mentionner ce qui fut fait en faveur de la cause française.

On conçoit qu'il est difficile de préciser.

Dieu sait, et les hommes qui en ont bénéficié aussi, les services rendus à des prisonniers évadés d'Allemagne, à des jeunes gens désireux de rejoindre le front, à des familles sans nouvelles de leurs fils aux armées, et dans un autre ordre encore.

La réserve apportée à cette œuvre patriotique a permis de la mener à bonne fin sans catastrophe.

Dieu soit béni de ce que la Maison ait pu, pendant ces terribles années, être ce qu'elle devait être, sans que, grâce au contact de ceux qui la conduisaient, des difficultés aient surgi, qui eussent rendu sa situation intenable en face de l'occupant ennemi.

### **Le moral de la Maison.**

Ça n'a pas été sans peine, certes, que les Supérieurs de la Maison ont réussi à assurer à tous, pendant les quatre années de la guerre, le gîte et le couvert.

Le P. Recteur connut alors bien des heures d'angoisse. Les prix, qui montaient avec une rapidité déconcertante, et les denrées qui se raréfiaient, les réquisitions toujours croissantes de la part de l'autorité allemande, et qui menaçaient d'envahir un jour toute la Maison, posaient des points d'interrogation terribles : comment loger, nourrir surtout tant de monde ?

Aussi, que de démarches il est à faire pour obtenir des services de ravitaillement les suppléments sans lesquels la Communauté n'aurait pu se soutenir ! Comme il dut s'industriier, recourant à l'esprit inventif et organisateur de celui-ci ou de celui-là pour suppléer par l'initiative privée à l'insuffisance des secours officiels !

C'est ainsi qu'en 1917, le P. Desreumaux, à peine installé dans sa charge de Ministre, se fit cultivateur. Dans trois hectares de terrains loués à prix d'or, partie à Enghien, partie à Steenkerque, il recueillit pour la Communauté, aidé du Fr. Léger, des provisions de haricots comme onques depuis n'en mangeâmes d'aussi succulents ! La Maison fit aussi alors l'acquisition de deux vaches bretonnes qui lui assurèrent, même aux plus mauvais jours, une quantité de lait convenable.

Dès la même époque, les dépendances occupées par les serres et les moteurs devinrent, à certains soirs, le théâtre d'abattages frauduleux de bêtes achetées à des prix raisonnables, et passant tout entière au saloir. Et pour que rien ne se perdît, les peaux des victimes fournissaient au Fr. Lopez des pièces de cuir pour ses ressemelages : car il s'improvisa des tanneurs parmi les théologiens !

C'étaient encore les courses incessantes dans les fermes, et les démarches habiles – jusqu'à l'exhibition au moment psychologique des plus étiques parmi les scholastiques – pour toucher la sensibilité des gros propriétaires, et obtenir quelques sacs de farine ou de pommes de terre.

Mais comme ces denrées, et beaucoup d'autres avec elles, ne portaient pas, et pour cause, l'estampille de la Kommandantur, et que leur découverte eût pu provoquer des catastrophes, la difficulté ne se terminait pas avec le contrat conclu dans les fermes ; il fallait encore les ramener à la Maison sans éveiller la curiosité des policiers allemands qui circulaient sur la grand'route, et s'ingénier, pour les mettre à l'abri des regards indiscrets et des perquisitions malveillantes.

Et puis, avec les vivres, il y avait les meubles, objets de la convoitise ennemie, à mettre en sécurité : les cuivres, les laines, les cuirs, ...

Et puis encore, la difficulté était grande d'assurer à tous la jouissance de tant d'objets achetés, amenés cachés et conservés au prix de tant de peines, en évitant cependant l'abus : tâche très ardue, suivant l'adage : « *Bonum totius, bonum nullius* » ...

Tout cela rappelle aux initiés, préposés à la surveillance des cachettes, au contrôle des arrivages ou à la régularité des distributions avec les souvenirs d'heures de grandes fatigues, des moments aussi d'un intérêt piquant et certainement pas dépourvu de malice.

Mais que la Maison ait réussi à vivre matériellement, et qu'elle soit sortie de la guerre intacte dans son ensemble, accrue même et perfectionnée dans certaines de ses installations, malgré bien des dégradations et des dommages d'intérieur, ce n'a pas été que la moindre des bénédictions du ciel.

Saint Joseph, en l'honneur de qui, on le sait, dès août 1914 et constamment depuis, furent offertes chaque jour deux messes pour la conservation de la Maison, dont tous invoquaient le patronage, et à la statue duquel, à l'église, on rendait un culte spécial, garda en effet la Maison, répondant au vœu de 1914 renouvelé en 1919, non seulement quant au corps, mais bien plus quant à l'âme : et ce maintien du moral de la Communauté à un niveau peu ordinaire, en dépit de tant de sources d'abattement et de dislocation, chaque jour renforcées de l'action dissolvante des jours précédents, constitue certainement le principal motif de notre reconnaissance envers lui.

Qui veut y réfléchir quelque peu, ne rend pas vite compte des difficultés parmi lesquelles eurent à se débattre les habitants du scolasticat pour conserver courage malgré tout, et tenir sans faiblir à l'accomplissement d'une tâche quotidienne, si peu en rapport avec les événements extérieurs et avec le cours naturel des pensées et des aspirations en pareilles circonstances. Tout concourait à exercer sur les âmes une influence déprimante et décourageante. L'occupation étrangère, qui se prolongeait, en même temps que s'éloignait jusqu'à ne plus se laisser même entrevoir, le jour de la délivrance ; des prescriptions de tout genre, chaque jour plus restrictives, et d'autant plus pesantes, s'imposaient avec une brutalité sans ménagements, ni adaptation ; l'isolement à l'égard des choses de France, et la conviction motivée qu'au lieu de la vérité, c'était le mensonge qui, de parti pris, nous était quotidiennement servi à ce sujet ; la monotonie absolue ; le nombre restreint des membres de la Communauté, les départs de fin d'année ne se compensant plus par les arrivées ordinaires d'octobre ; les difficultés matérielles, très réelles, quoi qu'on en dit, et que les sacrifices et les efforts des Supérieurs ne pouvaient certes pas supprimer ; l'affaiblissement des tempéraments diminuant chez beaucoup l'énergie physique et, par suite, la force de résistance : tout cela, on pouvait le craindre, n'aboutirait-il pas à abattre, à dégoûter, à amoindrir le ressort des cœurs, à énerver la régularité de la vie du scolasticat ?

Que l'on s'imagine la répercussion produite sur les âmes, par exemple, durant les deux premiers jours de la retraite d'août 1914, qui s'ouvrit au son de la « *Wacht am Rhein* », tandis que les troupes allemandes défilaient sans discontinuer presque sous les fenêtres de la Maison ; ou par l'échec des attaques de septembre 1915, attendues chez tous, avec impatience comme le prélude de la délivrance ; ou par les nouvelles arrivant brusquement et

coup sur coup des échecs successifs français devant Verdun : la prise du fort de Douaumont, l'avance allemande foudroyante ; ou par notre tragique recul dans la Somme et dans la Marne, au printemps de 1918 ...

Il y avait de quoi, certes, perdre toute contenance et se laisser décourager, si, à l'endurance naturelle qui se raidit contre la difficulté, Dieu n'avait adjoint le secours de sa grâce, et s'il n'avait maintenu les âmes en face du péril, ardentes malgré tout au devoir, de belle et bonne humeur parmi tant de motifs de pleurer, et capable encore d'en répandre autour d'elle la douce et réconfortante contagion.

On a dit – le rapport est-il exact, je l'ignore – que plusieurs des NN., au début des hostilités, s'étaient étonnés que le scolasticat fût resté à Enghien, et qu'on n'eût pas pris, en temps utile, toutes mesures nécessaires pour l'installer en lieu sûr. Mais nous avons vu ce qui s'est passé, sur place, où demeura le scolasticat : scolasticat il était, scolasticat il resta, heureusement adapté aux circonstances et à leurs exigences, - Saint Ignace soit loué de la souplesse de son esprit ! – mais le même à travers tout.

On travailla à Enghien. Force fut, évidemment, de modifier certains horaires. La division en cours d'Apologétique et cours de Dogme fut supprimée, faute de professeurs ; il n'y eut plus qu'un seul grand cours et un seul petit, où l'on parcourut successivement, dans l'espace de quatre années, les traités de Fondamentale et ceux de Théologie Dogmatique. Les PP. Pinard et d'Herbigny assumèrent aussi la grosse tâche d'un enseignement du cycle complet de la théologie, se chargeant encore, pour faciliter le travail de leurs auditeurs, de rédiger rapidement, presque au jour le jour, et de livrer à l'impression leurs cours « *De Deo Uno et Trino* », de « *Poenitentia* », et complétant de la sorte le « *Cursus Angiensis* » commencé quelques années auparavant.

Il ne pouvait plus être question de classes d'Histoire ecclésiastique, au moins les premières années, de Droit Canon, les professeurs manquant : le P. Dutilleul avait, à Somme-Suippe, d'autres soucis ; quant au P. Jombart, après des pérégrinations qui, les premiers mois de la guerre, l'avaient entraîné jusque dans la Sarthe, il se préparait à l'ombre, à Louvain, à son solide enseignement de l'avenir.

Mais en l'absence du P. Chevalot, le P. Calès voulut bien remonter dans la chaire d'Ecriture Sainte pour l'Ancien Testament, et nous faire goûter les meilleures pages de son étude sur les Prophètes, tandis que le P. Florian Jubaru, qui devait précisément en 1914 cesser d'enseigner, continuait ses doctes leçons sur les Evangiles et sur St. Paul.

Ainsi, les études se poursuivaient-elles sans modification substantielle dans la marche des cours, avec tous les exercices qu'elles supposent en temps normal : cercles, répétitions ; cas de conscience, cors, menstruales. Et il n'est pas téméraire de dire que plus d'un trouva, dans une application méritoire à un travail sans grand attrait à pareil moment, une diversion fort efficace à d'irrémédiables mais trop naturelles préoccupations.

Il fallait même que vint la guerre pour que la Maison Saint-Augustin vît s'étendre le champ de son activité intellectuelle. En mars 1917, la Maison d'Antoing devenue Noviciat, Juvénat et Scolasticat de philosophie fut subitement réquisitionnée par l'autorité allemande, qui prétexta l'urgence d'une installation d'ambulance : prétexte illusoire, car l'ambulance du château d'Antoing, nul ne vit jamais trace. Novices et Juvénistes s'en revinrent à Florennes. Quant aux philosophes, ils débarquèrent à Enghien avec leurs professeurs, le samedi 17 février, veille des jours gras. Quelques jours furent donnés à des travaux d'installation, et dès le vendredi suivant, les classes reprenaient pour les philosophes, régulièrement organisées, elles aussi entrecoupées des exercices ordinaires : cercles, menstruales, cors.

Il a déjà été parlé de l'activité apostolique des théologiens, et à partir de mars 1917, des philosophes, heureux de se dévouer dans les catéchismes, les œuvres des jeunes gens, les organisations charitables de toute espèce, à Enghien même et au dehors.

Je n'en fais mention ici que pour faire tâter du doigt quelle vigueur morale elle supposait chez tous ; car, on le pense bien, sur ces différents terrains, ce n'étaient pas des paroles de tristesse ni de morne résignation que l'on entendait prononcer, mais de ces mots jaillissant d'une âme confiante malgré tout, et qui entretiennent dans une inconfusable espérance. Aussi la visite des Pères était-elle attendue avec impatience, comme la visite de l'Ange consolateur.

Quant à la vie religieuse, elle subsista avec tout son éclat. Évidemment, un certain luxe de régularité ne se pouvait attendre aux jours de grands branle-bas : quand il fallait dans les 24 heures évacuer pour la mettre à la disposition des Allemands, toute une aile du bâtiment ; ou bien s'il survenait de sensationnelles nouvelles, que les plus silencieux eux-mêmes se faisaient un devoir de colporter charitablement ; ou bien encore, aux jours d'arrivages subits de réfugiés en quête de secours et de logement, et de quelqu'une de nos communautés, débarquant sans avoir pu se faire annoncer, et pour qui on improvisait un campement.

Cela, c'était l'extraordinaire.

L'ordinaire, il se composait des exercices de piété régulièrement faits de silence, de travail, de triduums de rénovation et des Retraites aux époques ordinaires, et assaisonnant tout cela d'une soumission parfaite dans la situation voulue, pour chacun des membres de la Maison, par les Supérieurs représentants de Dieu.

Que l'on pense bien que chez beaucoup, fils ou frères de combattants, à l'âme ardente, angoissés sur le sort des familles très chères, cette docilité à la tâche quotidienne, cette fidélité à la vie commune n'allaient pas sans de grands combats, et supposaient une vigueur d'âme peu commune. Faut-il préciser ? Rien n'était boudé, par ces volontés fermement attachées à la vie scolastique que le Bon Dieu attendait d'elles, d'aucune des phases plus spéciales qui jalonnent cette vie. Et l'on ne crut pas que les fêtes elles-mêmes, célébrées sans doute dans les limites du convenable, dussent être omises, ni les vacances, ni aucune de ces bonnes réjouissances que la Compagnie offre à ses enfants. S'il y eut au début des hostilités quelque hésitation sur ce point, bien vite on en revint à la juste mesure. Les vacances ? Elles demeurèrent autant que le permettaient les circonstances ce qu'elles étaient autrefois : en dépit de l'impossibilité de jouir jour et nuit de la campagne comme en temps ordinaire, chacun s'ingéniait, dans l'intérêt général, à procurer de son mieux la joie commune ; et peut-être les plus marquantes en l'espèce furent-elles les dernières, celles de 1918, auxquelles l'industrie du P. Pinard contribua à donner une note d'inoubliable gaieté !

Les fêtes ? Pourquoi ne les aurait-on pas célébrées ? La cinquantaine du Fr. Jonett, coïncidant avec le passage des troupes allemandes en août 1914, fut évidemment peu réjouie.

Mais en 1915, lors du jubilé du P. Baudot, ce fut une autre aventure : rarement de mémoire d'Enghiennois, on vit fête aussi pleine d'entrain, en fait de décorations murales et de poésies ...

Nouveau jubilé en 1916 : deux jumeaux cette fois, et qui fêtaient leur soixantaine de vie religieuse : PP. Vogelweid et Mury, celui-ci célébrant la messe et donnant à celui-là la Sainte Communion, et tous les deux, au réfectoire, chantés avec l'ardeur que méritaient leurs longs services.

Cinquantaine encore du vénéré P. Watrigant, d'un caractère tout spécial celle-là, puisqu'elle se fit dans le cloître où avait dû se réfugier le réfectoire de la Communauté, avec la

collaboration des Novices de Lille, débarqués l'avant-veille, et si joyeuse et si débordante qu'il fallut la couper en deux, et en remettre la seconde partie en janvier 1920.

Il ne faut pas être très versé en matière de vie de Communauté pour se rendre compte que, si le moral n'eût pas été excellent, jamais la Maison d'Enghien n'aurait mené pareille existence.

A qui, après Dieu, et après l'action bienfaisante d'une habitude de prière qui se manifestait très intense chez tous, attribuer cette dose peu commune d'optimisme et de résistance ? Le R. P. Général écrivait un jour de Zizers au R.P. Recteur une carte où il le félicitait de ce qu'il réussissait à « *favere apud Nostros alacritatem* ».

La peine profondément sentie que causaient au P. Recteur la situation très dure de la Maison ou les mauvaises nouvelles arrivant de France, il savait en taire assez l'expression pour donner à tous « ses enfants » l'exemple d'une âme forte, les stimuler malgré tout à la confiance et à la joie. C'est à lui, vraiment, que doit, avant tout autre, aller notre reconnaissance. Il a, au sens propre, porté sur ses épaules pendant quatre années le fardeau de la maison. Et, parmi les moyens qu'il employa pour maintenir les siens dans la joie, le moindre ne fut pas le soin constant de conserver le contact entre la Maison d'une part, et Rome, et Zizers, et le P. Provincial d'autre part : ce n'étaient que de simples mots qui s'échangeaient : ils suffisaient que pour l'encouragement venu d'au-delà de la frontière, en réponse à l'appel parti d'Enghien, atteignît chacun à l'intime de l'âme, et donnât le sentiment de la communication continuelle entre la tête et les membres. Ceux qui, arrivant de Maisons plus isolées par la force des choses, se trouvaient passer quelques jours à Enghien, peuvent dire quelle satisfaction réconfortante on éprouvait là, à se sentir moins loin, en dépit des barrières, des Supérieurs majeurs et du reste de la famille.

Dès la Retraite d'août 1914, le P. Recteur avait décidé que, pour calmer les curiosités tenues en éveil par la gravité des événements chaque jour, après la Visite qui suit le souper, on donnerait aux retraits quelques brèves nouvelles. La mesure se continua après la Retraite finie. Au bout de quelques mois, et après des modalités diverses, elle aboutit à l'institution que tous, dans la Province, connaissaient pour en avoir la bienfaisante influence : les nouvelles, données par le P. d'Herbigny. Chaque jour, en effet, sans que ses autres immenses travaux eussent aucunement à souffrir, le Père glanait dans les journaux belges (La Libre Belgique, le Bruxellois), allemands (Kölnischer Volkszeitung, Kölnischer Zeitung, Deutsches Kurier), hollandais (Vaterland, Rotterdamsche Courant) les nouvelles les plus variées ; il traduisait, il comparait, il vérifiait l'un par l'autre, il interprétait, et de ce travail sortait, sortie à la Communauté ordinairement à la récréation de midi, une « Chronique de la guerre », toujours réconfortante, quelle que fût la gravité des événements relatés, tant le Père excellait à mettre en lumière en toute circonstance la face encourageante des choses, ne fut-ce que par une hypothèse, donnée comme telle, et à laquelle se rapprochaient les espérances, quand la réalité les laissait sans point d'appui.

Le P. d'Herbigny a certainement bien mérité de la Maison et il faut l'en remercier grandement. L'action au dehors, favorisée de toutes manières par le R.P. Recteur étant dans l'intérêt de ses bénéficiaires autant que de ceux mêmes qui s'y livraient, exerça pour une bonne part son influence vivifiante sur la Communauté.

La simple distraction apportée par là à des âmes qui souffraient de l'immobilisation, mieux que cela, le spectacle d'effroyables misères principe d'une réaction efficace contre sa propre peine, mieux encore et surtout le sentiment de se rendre utile aux autres et de répondre à l'attente de la Compagnie que l'on a toujours en vue, aux temps des grandes calamités, se tenir à l'avant-garde de toutes les œuvres charitables : tout cela ne contribua pas pour une petite part à soutenir le moral de la Maison. Le P. Recteur le savait bien ; grâce lui soient

rendues de ce qu'il n'ait pas craint, pour atteindre ce but primordial à pareille époque, les atteintes à ce que certains auraient pu croire élément essentiel de la vie du scolasticat. Quelle vie en effet dans la Maison aux beaux jours de fête organisés par la Colonie St. Quentinnoise par exemple ! Et combien des cérémonies comme celles de l'Ordination sacerdotale de 1917 ou du 14 juillet de la même année, contribuaient à maintenir les âmes dans la joie et dans la confiance.

Vraiment alors, on se sentait plus fort, car on touchait presque du doigt l'action miséricordieuse de la Providence divine, attentive à remonter, en même temps qu'elle prodiguait l'épreuve.

Et chacun en se recueillant au soir de ces journées, comme au soir de toutes les autres, ne pouvait que remercier le Ciel et redire à l'honneur de St. Joseph les mots qui devaient, après la guerre, encadrer dans une inscription chronogrammatique la belle statue érigée au pignon de la rue de la Fontaine :

**sanCtIs Ioseph CUstoDIt CoLLegIUM**

(Saint Joseph protège le collège)

1914.







# **Eglises, chapelles, calvaires et potales de Petit-Enghien**

Jacques DELAUTRE

Juillet 2018

# Eglises, chapelles, calvaires et potales de Petit-Enghien

Jacques DELAUTRE

Juillet 2018

Tout comme l'église au cœur d'un village, les calvaires, les nombreuses chapelles et potales constituent un riche patrimoine religieux qu'il convient de sauvegarder parce qu'ils témoignent de la piété de nos ancêtres. On en dénombre plus d'une cinquantaine sur le territoire de Petit-Enghien.

Cet article fait suite à celui de Jacques DESCHUYTENEER paru dans les Annales du C.R.A.E., tome XLV, 2017, pp. 74 à 102, relatif aux *Potales et Chapelles de Marcq et Labliou*.



## 1. L'église Saint-Sauveur de Petit-Enghien

L'église de Petit-Enghien est dédiée au Saint-Sauveur. Sous les seigneurs d'Enghien, l'église a été édifiée, pense-t-on, vers l'an 1100, en style roman, en utilisant les solides pierres locales de grès schisteux. De cela, il ne reste que

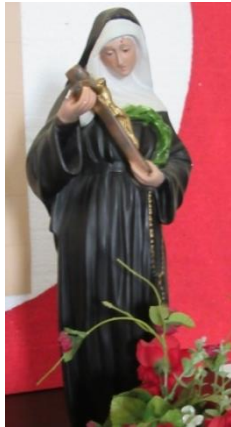
l'entrée et la tour avec ses contreforts.

Plus tard, le bâtiment a été agrandi en utilisant la brique et le clocher a été surmonté d'une flèche. Celle-ci s'écroula le 1<sup>er</sup> août 1674 lors d'une violente tempête et détruisit la charpente. Il fallut 10 ans pour reconstruire le bâtiment. Les nefs et le chœur ont été rebâti en 1777 en conservant les anciennes fondations. Nous avons heureusement une indication importante : 1778 est gravé dans la face sud de la colonne rectangulaire se trouvant immédiatement à droite, dès que l'on a franchi la double porte qui sépare l'intérieur de l'église du porche d'entrée. La bénédiction de l'église restaurée a eu lieu le 9 novembre 1778. La date du 9 novembre est à mettre en relation avec la dédicace au Saint-Sauveur. Ce jour est, en effet, celui où l'on célèbre la dédicace de la basilique du Très Saint Sauveur à Rome, encore appelée basilique du Latran.

A cette époque, on voit apparaître dans les églises des retables et des statues. Le maître autel est accolé au mur oriental, pour que le prêtre prie avec le peuple tourné vers Jérusalem. Marie est habituellement représentée dans la nef gauche et le saint patron local dans la nef droite si l'on se tient face au chœur. Mais l'on peut aussi dire, par rapport au Maître situé dans le chœur, que Marie est à la droite de son Fils et le saint local à sa gauche. La longueur totale est de 37 m, la largeur de 15 m. Le chœur fait 10 m de long sur 6 de large.

Quelques statues remarquables sont réparties dans les nefs latérales. Dans celle de gauche, on distingue quatre statues féminines :

Tout d'abord, la statue de la Vierge Marie, tenant son fils sur le bras gauche, d'allure espagnole : la tête et le tronc en bois, montés sur un ensemble de cerceaux servant de pieds et permettant un habillement très décoratif. Elle pourrait dater de la fin du seizième siècle.

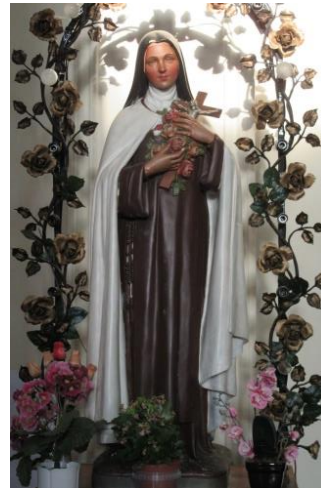


Sainte Rita, en habit de religieuse, a une blessure sur le front. Elle est l'avocate des choses désespérées et des causes perdues.

Sainte Barbe, une sainte du III<sup>ème</sup> siècle, séquestrée dans une tour par son père puis décapitée par celui-ci parce qu'elle était devenue chrétienne, est souvent représentée en jeune fille, avec une palme de martyre ; elle peut porter une couronne, un livre. Une tour à trois fenêtres, un éclair constituent également d'autres attributs de la sainte. D'aucuns peuvent demander les prières de sainte Barbe pour être protégés de la foudre, mais elle est aussi la patronne, le modèle et la protectrice des architectes, des géologues, des pompiers, des mineurs, des artilleurs, des sapeurs, des canonniers, des artificiers, des ingénieurs de combat, des métallurgistes, des démineurs et autres corporations liées au feu, les carillonneurs, les égoutiers.



Sainte Thérèse de Lisieux, religieuse française du XIX<sup>ème</sup> siècle, morte à 24 ans, représentée entourée de roses, elle est la patronne des missions, des fleuristes et des jardiniers ; elle est invoquée contre la tuberculose.



Dans la nef latérale droite, nous trouvons encore :



La statue du Saint-Sauveur, vénérée à Petit-Engnien depuis très longtemps; elle date du dix-septième siècle. Cette statue présente le Sauveur esquissant un mouvement de marche, la jambe droite légèrement avancée, comme pour exprimer cette volonté d'aller à la rencontre de ceux qui viennent à lui. La main gauche porte une sphère terrestre, signifiant qu'il est sauveur du monde; la main droite est levée, dans un geste de bénédiction manifesté par les trois doigts qui se rejoignent. Les pieds sont nus, selon la tradition statuaire médiévale.

D'autres statues témoignent encore de la foi des chrétiens vénérant des saints souvent protecteurs ou guérisseurs. Ils sont souvent associés au monde agricole ou aux ouvriers carriers nombreux jadis dans ce village.

La statue de saint Joseph, dit le Juste. Il est le père nourricier de Jésus. Ouvrier charpentier, il est le patron de ceux qui travaillent le bois et de tous les travailleurs en général. Il est invoqué pour avoir une bonne mort.



Saint Roch, représenté tenant son bâton de pèlerin et soulevant sa tunique pour montrer un « bubon », accompagné habituellement d'un chien ou d'un ange, est le patron des pèlerins et de nombreuses corporations : chirurgiens, dermatologues, apothicaires, paveurs de rues et ouvriers carriers jadis nombreux à Petit-Enghien, fourreurs, pelletiers, fripiers, cardeurs, et aussi le protecteur des animaux.



Saint Antoine est vénéré par les agriculteurs, ceux qui creusent les tombes et les fabricants de paniers et de brosses. Il est souvent représenté avec un cochon, ce qui n'est pas le cas à Petit-Enghien où il porte l'Enfant-Jésus sur le bras droit. Il est invoqué contre les maladies de la peau. On le prie aussi pour retrouver les objets perdus.



Eglise Saint-Sauveur, Place de Petit-Enghien

## 2. Les chapelles-reposoirs, lors de la Procession de la Pentecôte

Ce sont toutes les chapelles, petites ou grandes, qui se situent le long du parcours de la Procession annuelle dédiée au Saint-Sauveur, le lundi de la Pentecôte. Elles servent de halte ou de reposoir pour le Saint-Sacrement que le prêtre ou le diacre expose à la vénération des fidèles. Elles sont ici reprises selon le cheminement de la procession.



1. Chapelle dédiée à Notre-Dame de Lourdes, située à l'entrée de la rue des Déportés dans une propriété de la Fabrique d'église Saint-Sauveur, à proximité de l'école Saint-Sauveur.



2. Située dans un pré, en bordure de la rue Fontaine-à- Louche 101, près de la maison de Mme Alberte AGNEESSENS, cette jolie chapelle peinte en rouge est consacrée à sainte Anne, mère de la Vierge Marie, qu'elle porte dans les bras. Elle est surmontée d'une magnifique croix en fer forgé.



3. Dans la cour intérieure d'une maison sise rue Fontaine à Louche, 113, voici une chapelle, à la porte ogivale, parfaitement intégrée dans le corps de logis. Une magnifique statue de l'Enfant Jésus de Prague y tient la place d'honneur. Elle a été bâtie en 1967 par M. et Mme PLETINCX-VAN DEN STEEN trois ans après l'acquisition de leur maison.

4. Chapelle probablement édifée au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle (comme plusieurs autres de même style) et dédiée à saint Nicolas, située dans les champs, à l'angle de la rue du Seigneur et de la rue Fontaine-à-Louche. Il n'est pas rare de rencontrer une chapelle à un carrefour. Souvent, celle-ci servait de point de repère le long d'un chemin campagnard. Jadis, elle représentait aussi un lieu de protection pour le voyageur. Ce genre de chapelle était souvent bâti en remerciement pour une protection obtenue lors d'un déplacement à pied ou à cheval, protection contre la foudre, contre le banditisme, contre l'égarement.



5. A l'entrée de la rue Fontaine à Louche, après avoir quitté la chaussée de Bruxelles pour prendre la direction de Rebecq, le randonneur passe devant cette chapelle située au fond d'un magnifique jardin parfaitement entretenu par les propriétaires, habitant à la chaussée de Bruxelles, n° 278. On y reconnaît la statue de saint Jean-Baptiste.



6. Chapelle dite « du Sacré-Cœur », située au croisement de la rue du Strihoux, de la rue Fontaine-à-Louche et de la rue Caremberg. Comme la chapelle Saint-Nicolas qui précède, elle est donc située à un carrefour. A l'intérieur trône une réplique de la statue du Saint-Sauveur. Erigée en 1864 par Augustin Herremans et, comme le précise la stèle commémorative, « donnée pour offrande au Sauveur du monde ».



7. Encore située à un carrefour, à l'angle de la rue Caremberg (n° 92) et de la rue de Coquiane, la chapelle « Huylenbroeck », du nom de ses anciens propriétaires, a probablement perdu les statues d'origine. Elle est actuellement garnie de plusieurs statuette dont celle de Notre-Dame-de Hal, trois du Sacré-Cœur de Jésus, une Sainte Thérèse de Lisieux. On y observe deux cadres protégeant les diplômes attestant que deux enfants, Mathilde VERHAEGEN le 08.06.1911 et Jean WILLEMS le 20.06.1935 à l'Institut Saint-Louis, ont été admis à la Communion.





8. A la rue de Coquiane, à l'avant du numéro 4 A, se dresse la chapelle dédiée à saint Hubert, sans doute suite à un accident de chasse. Elle a été construite peu après 1861, suite au décès de leur mère survenu, comme le précise l'acte de décès n° 34, en sa maison, section A, n° 23, à Petit-Enghien le 3 octobre 1861, par les enfants du couple François-Philippe JACQUET – Marie Joseph TASSIGNON « en leur souvenir et pour la protection de leur famille ». Les enfants du couple étaient François Joseph JACQUET né à Petit-Enghien le 27 novembre 1815, agriculteur de son état, George Philippe JACQUET né à Petit-Enghien le 26 octobre 1819 et décédé à Geel (Province d'Anvers) en août 1885, Florentine Eléonore JACQUET née à Petit-Enghien le 29 février 1824 et y décédée en janvier 1863, veuve de François van der Eecken et enfin Joséphine Marceline JACQUET née à Petit-Enghien le 5 novembre 1826 et décédée à Lembeek en février 1894, épouse d'Egide WALRAVENS. Aujourd'hui, les héritiers de la famille Marcel VANDERMOTTEN-PATERNOSTER, qui ont un lien familial avec les bâtisseurs de la chapelle, continuent à l'entretenir avec soin. Bien qu'elle soit bâtie sur un bien d'autrui, elle est associée à la ferme du Caremberg.



9. La chapelle Saint-Roch, dernière chapelle sur le parcours de la grande procession, toujours bien fleurie, s'impose au centre d'un carrefour formé par les rues de la Procession et des Combattants. Située non loin de l'église paroissiale, elle accueille également la cérémonie de la bénédiction des rameaux, suivie d'une courte procession vers l'église, le dimanche des Rameaux et de la Passion.

## 2. Les autres chapelles dressées



10. Chapelle « *A nos morts pour la Patrie* », située à l'intérieur du cimetière de Petit-Enghien, elle est entourée des tombes des morts pour la patrie lors de la guerre 1914-1918, ainsi que des anciens combattants.

11. La chapelle Notre-Dame des Fièvres, sise rue Caremberg, près du n° 99, à l'entrée du Bois du Strihoux, est entretenue par la famille de M. Jean-Louis TONDEUR. Aucune inscription n'y figure. Elle date probablement des années 1750, vu son architecture. Selon certaines personnes, cette chapelle aurait vu affluer de nombreux pèlerins dans le passé. Il n'était pas rare que ceux-ci accrochent des morceaux de tissus en guise d'ex-voto.



12. Chapelle située à la rue Caremberg, n° 95, chez Mme LAHOUSSE. On y dénombre plus de 25 statues de toutes tailles. Parmi elles, celles de saint Roch, saint Joseph, saint Benoît, saint Job, saint Ghislain, saint Jacques, saint Antoine, saint Isidore, saint Donat, saint Bernard, saint Gérard, saint François d'Assise, sainte Thérèse de Lisieux, Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame de l'Assomption, Notre-Dame de Hal, sainte Catherine, sainte Rita, sainte Apolline, le Sacré-Cœur et le Saint-Sauveur. Elle a été édiflée peu après la Première Guerre mondiale par les trois sœurs VANNUVEL qui occupaient la ferme voisine. L'une d'elles était célibataire, les deux autres mariées (couples RUYSSCHAERT-VANNUVEL et COCHEZ-VANNUVEL). Le mari de l'une était à la guerre, le mari de la seconde gravement malade. La promesse fut faite de construire cette chapelle si le premier revenait sain et sauf du conflit et si le second recouvrait la santé.



13. Chapelle consacrée à la Sainte-Famille. Située face au numéro 7 de la drève du Corps de garde, en bordure de prairie, le long d'un chemin privé empierré menant vers Bierghes, cette chapelle a été édiflée « en souvenir de Lucie DENAYRE de Bierghes, décédée en ce lieu en 1955 ». Cette dame n'est autre que la grand-mère de Mme Gilberte TONDEUR, épouse CHABERT, qui est propriétaire de cette chapelle.



14. Chapelle Saint-Mutien-Marie, rue de la Procession. Initialement dédiée à saint Jean-Baptiste, comme le précise la pierre oblongue située sous la niche : « S. Joannes Baptista ora pro nobis », cette chapelle à front de rue, à l'angle de la rue des Saules et de la rue de la Procession, date de 1738. Aujourd'hui, elle contient, outre celle de saint Jean-Baptiste, une statue du frère Mutien-Marie et une Vierge à l'Enfant.

15. Chapelle du Sacré-Cœur de Jésus, située à la chaussée de Bruxelles, n° 409. Non datée, elle abrite une haute statue du Sacré-Cœur posée sur un autel sous lequel on peut lire : « Loué soit le Cœur divin de N.S. Jésus-Christ ». En 2016-2017, M. et Mme Van de Voorde du Quartier Val Lise l'ont entièrement restaurée bénévolement : débroussaillage des abords, pose d'une nouvelle porte, peinture intérieure, ... Belle initiative privée ! M. le Doyen B. LOBET l'a à nouveau bénie en 2017.



16. Voici la chapelle Notre-Dame-de-Grâce située au hameau de Coquiane, à la limite entre Herne et Petit-Engnien, là où la chaussée Brunehault ou Romeinse Baan rejoint la rue de Coquiane. Elle a été bâtie en 1843.

17. Chapelle du Sacré-Cœur, sise dans la cour d'une ferme, rue Tilleul-au-Bois, n° 10. Elle est garnie de plusieurs statues, dont le Sacré-Cœur, sainte Thérèse de Lisieux, Notre-Dame de Hal, Notre-Dame de Lourdes et Notre-Dame de Fatima. Saint Mutien-Marie a été ajouté en remerciement pour des grâces obtenues par feu M. Gilbert VOS, propriétaire de la chapelle.



18. Petite chapelle du Sacré-Cœur, à la rue de Wavelles n° 4 (presque le bout du monde par rapport au centre du village), construite en remerciements par la famille CHEVALIER-DEWAVRE (date illisible).



19. Chapelle Sainte-Thérèse, dite aussi « Chapelle Odon ». Bâtie à front de rue au milieu de champs cultivés, à la rue Noir-Mouchon, face à la rue du Boussart, elle ne comporte aucune indication. Elle est laissée à l'abandon. Une restauration importante s'impose.



20. Chapelle de la Vierge, rue Noir Mouchon, dans la propriété de la ferme DERIJCKE dont l'entrée se situe à la rue Boussart. La porte en fer indique qu'elle est consacrée à Marie et porte le millésime 1819. La stèle sous la niche porte plusieurs inscriptions illisibles. Aujourd'hui, la statue de la Vierge Marie a été remplacée par un minuscule saint Joseph.

21. Chapelle à la rue Menuquerai, n° 1, près d'une ancienne ferme. Le site est complètement abandonné et inaccessible aux piétons.



22. Reposoir dit « de la Vierge », rue Tilleul-au-Bois, à la limite de deux parcelles séparées d'un fossé. Envahi par le lierre, il n'en subsiste plus aujourd'hui qu'un socle en briques.

23. Chapelle en construction, en sous-bois, rue de Coquiane, dans une propriété de M. Rufin VASTERSAEGER. Le projet de ce dernier est d'y loger les urnes funéraires de membres de sa famille.





24. Très belle borne en pierre bleue ou chapelle « violon » « dressée en l'honneur de Notre-Dame de Bon Secours par Louis CAMBERLAIN et Marie-Barbe ENAGHELAIK son épouse en 1754 ». Elle a été déplacée dans l'ancienne propriété de Mr BALOT à la rue Fontaine-à-Louche, 193.

A l'origine, les « bornes potales » ou « potales sur pied » étaient dressées à un carrefour ou en bordure de chemin pour protéger les voyageurs. Situées au bord d'un champ, elles devaient assurer de bonnes récoltes. Progressivement, elles ont servi de points de repères dans nos campagnes.

25. Ancienne chapelle de Warelles, située dans une aile du château-ferme de Warelles. Cette chapelle a servi d'église pour les Pères Jésuites d'Enghien entre 1887 et 1957, période au cours de laquelle ils vivaient et étudiaient au couvent des Augustins. Warelles était alors « leur maison de campagne ».

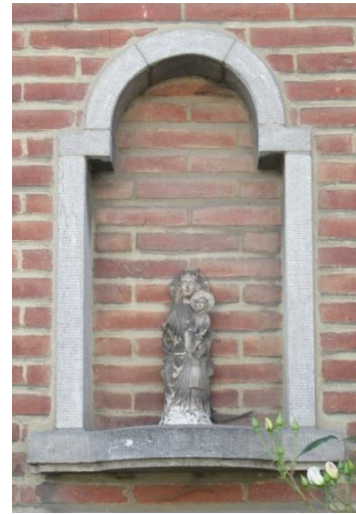


#### 4. Les potales ou niches et petites chapelles murales

Le terme « potale » remontant au XIV<sup>ème</sup> siècle est d'origine wallonne et signifie « petit trou ». Au début, la potale était une niche à larmier creusée dans un mur mitoyen permettant de déterminer le propriétaire du bien. Chez nous, par extension, la potale est une niche creusée dans un mur contenant habituellement une statuette protectrice contre certaines maladies ou infirmités (exemple : sainte Apolline priée pour soulager les maux de dents), contre certaines calamités comme la foudre (exemple : saint Donat)... Parfois érigées en commémoration d'un événement ou en remerciement pour une grâce obtenue, elles constituent alors des ex-voto.



26. Potale Notre-Dame de Lourdes située à proximité du giratoire Brunehault, dans le pignon de la maison sise chaussée de Bruxelles, 379, côté chaussée Brunehault en direction d'Asse.



27. Potale de la Vierge à l'Enfant, près du giratoire Brunehault, creusée dans le mur de la maison sise chaussée de Bruxelles, côté chaussée Brunehault en direction de Hoves.



28. Niche d'angle contenant une Madonne en bois sculpté à la « Villa Madonna », chaussée de Bruxelles 409, chez feu M. Yves DELANNOY.



29. Niche contenant une magnifique statue en pierre représentant saint Eloi située dans le pignon droit de l'ancienne maison Isaac occupée aujourd'hui par M. et Mme Lucien STEENHAUT à la chaussée de Bruxelles, n° 488.



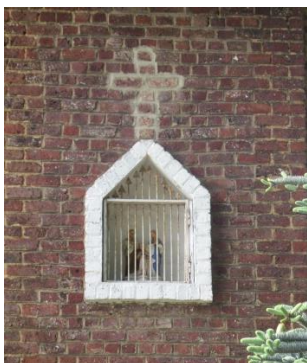
30. Potale insérée dans le mur d'une remise située dans la cour, à la ferme de M. Danny CLAES, en retrait de la rue Fontaine-à-Louche, n° 210. Elle contient un crucifix moderne en métal.





31. Chez MM. Eugène FONTAINE et fils, cette niche creusée dans le mur d'une remise abrite un saint Joseph.

32. Niche en bois du Sacré-Cœur, accrochée à un arbre, à l'angle de la rue de la Houille et de la rue Caremberg, n° 82.



33. Potale de la Sainte-Famille, creusée dans un mur d'angle, chez M. Etienne CHABERT et Mme Gilberte TONDEUR, drève du Corps de Garde, n° 6.



34. Magnifique potale dédiée à Notre-Dame-de-Bonsecours, à l'entrée de la ferme de M. et Mme Georges LEBRUN-DEDONCKER, rue Tilleul-au-Bois, n° 3. Cette ferme date probablement de 1742 (date retrouvée à l'intérieur de la bâtisse). La chapelle a été édifiée par Jean-Baptiste DE DONCKER et Marie Thérèse VANNIJVEL en souvenir de leur fils Georges décédé à Bon-Secours au cours de ses études d'instituteur pendant la guerre 14-18. La stèle placée sous la niche évoque ce douloureux événement.



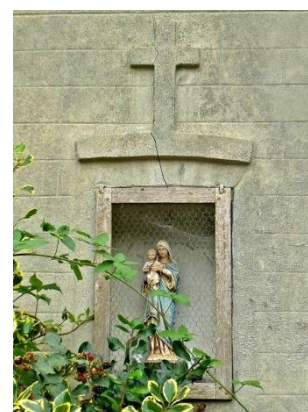
35. A la rue de Coquiane, 128, chez M. Rufin VASTERSAEGER, se trouve cette potale de la Vierge à l'Enfant. Suite à la réfection de la façade en 1985, la niche a été légèrement modifiée. Seul, l'encadrement en briques foncées est d'origine. La statuette de la Vierge à l'Enfant ayant été dérobée, celle-ci est actuellement remplacée par Notre-Dame de Hal.

36. Potale située rue de Coquiane, 132, chez M. Marcel TIELS. Absence de statue.



37. Sur le mur d'une maison actuellement inoccupée, au 73 rue de Coquiane, se trouve cette potale de saint Donat, invoqué pour éloigner la foudre.

38. Toujours à la rue de Coquiane n° 25, près du passage à niveau, voici une potale de la Vierge à l'Enfant incrustée dans le mur d'une annexe de cette ancienne ferme habitée aujourd'hui par la famille THEYSKENS.





39. Potale située sur le pignon d'une étable, à front de rue, à la ferme LETERME, dite des Berqueries, rue du Seigneur. La statue représente un saint portant, posé sur la main droite, un livre au-dessus duquel est placé un vase sacré. De la main gauche, il tient une crosse.

40. La potale Saint-Roch, patron des ouvriers carriers jadis nombreux à Petit-Enghien, se niche dans les restes d'un mur, en retrait de la rue des Déportés, au n° 51.



41. Rue des Déportés, 50, nous voici à la ferme WIJNS où nous pouvons admirer la potale dédiée à sainte Barbe.

42. Potale de la Vierge à l'Enfant, rue des Déportés, n° 70 A.



43. Sur la Place, au n° 36, nous trouvons une potale vide. Jadis, il s'y trouvait une statuette de Notre-Dame de Lourdes.

44. Une potale de la Vierge à l'Enfant, une de plus, apparait aujourd'hui entourée d'un bardage qui la cache partiellement depuis 2016 à la rue Fontaine-à-Louche, 144.



45. Encore à la rue Fontaine-à-Louche, n° 111, voici une niche du Sacré-Cœur partiellement cachée par une toiture. Drôle d'endroit pour une chapelle.



46. Dans le mur d'une remise, à l'avant d'une ancienne ferme, rue de la Gayolle, n° 1, nous sommes en présence d'une potale renfermant un saint Joseph à l'avant d'un crucifix.



47. A la rue Noir Mouchon, n° 16, cette potale de la Vierge est envahie par la vigne vierge.



48. A Warelles, sous le porche séparant le château de la ferme, une jolie petite niche mariale attire les regards. Dans le parc, à l'arrière du château, se dresse une Vierge à l'Enfant, souvenir de la présence des Jésuites.



49. Sur la Place du village, à l'Ecole Saint-Sauveur, un ange gardien semble protéger la population scolaire. Sous cette statue, une petite chapelle mariale contient une statuette de Notre-Dame de Lourdes.



50. Il n'est pas rare de rencontrer ci et là l'une ou l'autre petite chapelle en bois dont plusieurs abritent une Vierge comme au 12 de la drève du Corps de Garde, ou encore à la rue de Procession, à la chaussée de Bruxelles 252 et 256. Au café Napoléon, côté rue Fontaine-à-Louche, c'est un Sacré-Cœur qui garnit la petite chapelle suspendue au-dessus du garage.

## 5. Les Calvaires

Grandes croix fichées dans le sol ou croix murales ou encore croix en pied, seules ou accompagnées de la Vierge Marie et de l'apôtre Jean, ces témoignages de la piété du peuple chrétien nous rappellent la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.



51. Adossé au mur extérieur du chœur de l'église paroissiale, ce Christ en croix semble s'exposer aux passants, emportant tous leurs péchés dans son agonie et sa Passion.

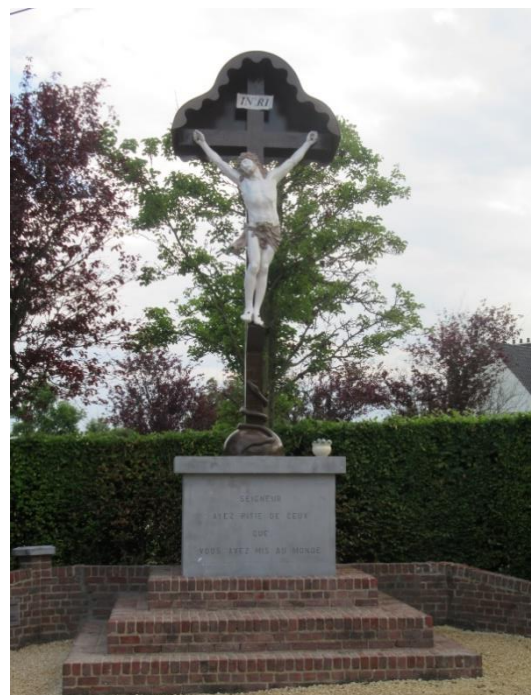


52. Sur la Place du village, à l'entrée du hall de sports, un autre calvaire attire les regards.



53. En bordure de l'ancien chemin n° 7 reliant jadis la rue de la Houille à la commune de Haute-Croix (Heikruis), chemin qui permettait aux habitants d'Enghien d'aller ramasser du bois mort dans le bois du Strihoux, se dresse ce magnifique calvaire sculpté en 1985 par le propriétaire des lieux, M. Rufin VASTERSAEGER demeurant à la rue de Coquiane, n° 128.

54. « Erigé en 1948 par la famille ISAAC-CHOPPINET », comme le précise une stèle placée à l'arrière, en remerciement au Christ Sauveur pour avoir permis le retour de la guerre de tous les membres de la famille, ce calvaire situé sur un terrain de la « Réserve » au croisement de la rue Fontaine-à-Louche et de la chaussée de Bruxelles est le symbole du « Quartier Napoléon » qui doit son nom au café du même nom. En mai 2018, la Confrérie de la Double-Enghien en a assuré une belle restauration. L'inauguration du calvaire restauré a eu lieu le samedi 19 mai 2018, veille de la Pentecôte. Lors de la procession du Saint



Sauveur, le lundi suivant, il a été béni par M. le Doyen B. LOBET.



55. Croix du Vendredi-Saint. Chaque année, le jour du Vendredi-Saint, les enfants du village aidés d'adultes processionnent une croix de bois lors d'un chemin de croix. Celle-ci est toujours plantée à un endroit différent. Des clous enfoncés dans le bois indiquent le millésime.

## 6. Croix d'occis

Ce type de monument en pierre, dressé au ras du sol, en forme de croix, se trouve généralement au bord d'un chemin, à l'endroit précis où une personne a trouvé la mort accidentellement ou de manière criminelle. Nous en trouvons une à la rue Menuquerai, à la limite entre Hoves et Petit-Enghien. Il est malheureusement impossible de lire l'épigraphe rappelant le souvenir de la personne disparue ici.







# **Monument au Bois Blanc à Marcq en souvenir de Résistants**

Marc Vanderstichelen

Septembre 2018

# Monument au Bois Blanc à Marcq en souvenir de Résistants

Marc Vanderstichelen

## Préambule.

Cet article n'aurait pas pu être écrit sans l'aide précieuse de **Louis Darbé**. L'article est le fruit des recherches longues et méthodiques de Louis sur le terrain et de sa riche documentation. L'article a été complété par les informations tirées du livre « *American Airman in the Belgian resistance* » de Jerome W. Sheridan, publié aux éditions McFarlan & Company, Jefferson, Caroline du Nord (USA).

Merci à eux de m'avoir autorisé à faire la synthèse de leurs recherches dans cet article. Merci également au musée « Maquistory » de Silly, au cœur du maquis de St Marcoult, pour sa documentation sur la résistance.

Le 1<sup>er</sup> mai 1944, le bombardier lourd B-17G n° 42-31152 QJ-E <sup>1</sup>appartenant à la 339<sup>ème</sup> escadrille du 96<sup>ème</sup> groupe de bombardement lourd américain basé en Angleterre tombe à 19h45 sur le territoire de Lanquesaint non loin d'Ath, au lieu-dit « La Cavée ».

Il avait quitté la base anglaise de Snetterton Heath (Norfolk GB) en direction de Metz où il devait bombarder le chemin de fer. A 45 minutes de l'objectif, un moteur est défaillant. Le bombardier pouvait continuer avec trois moteurs mais perdait de la distance avec le reste de l'escadrille de 18 bombardiers. Au-dessus du Luxembourg, il est attaqué par les Allemands et un deuxième moteur est atteint. Avec son chargement de bombes, l'avion perd encore plus de terrain. Il parvient toutefois à lâcher ses bombes avec succès sur l'objectif. Les dégâts provoqués par les tirs allemands font que l'avion, maintenant allégé de ses bombes, continue de perdre de l'altitude et les deux moteurs restants commencent à fumer. Le pilote réalisant qu'il ne pourrait plus rentrer à sa base en Angleterre, ordonne à l'équipage de s'éjecter avant de tenter un atterrissage d'urgence.

---

<sup>1</sup> Avion baptisé Wolverine, achevé d'être construit le 25 septembre 1943. Son équipage attiré avait quitté la Géorgie (US) en avril 1944 via Bangor (Maine), Goose Bay (Labrador, Canada), le Groenland, Reykjavick (Islande) et Prestwick (Ecosse). Source *American Airman in the Belgian resistance* (Jerome W. Sheridan).



**Vue du B17 La Forteresse volante (Flying Fortress)**

Son équipage était constitué de

- Dingledine Eugène W., pilote, 2<sup>ème</sup> Lt, 24 ans, Hachington (Illinois)
- Smith George R. co-pilote, 2<sup>ème</sup> Lt, Alabama
- McConnell James K., navigateur, 2<sup>ème</sup> Lt,
- Streett Denuncio B., bombardier, 2<sup>ème</sup> Lt, 27 ans, Baltimore (Maryland)
- Glass John R., radio-opérateur, sous-sergent, 26 ans New Cumberland (Pennsylvanie)
- Champa Vito, mitrailleur dorsal, sous-sergent, 21 ans, Colombus (Ohio)
- Smith John R., mitrailleur ventral, sergent, 25 ans, Cleveland (Ohio)
- Hutchinson Leslie, mitrailleur côté, sergent, 23 ans, Hingham (Massachusetts)
- Strange Otto, mitrailleur côté, sergent, 28 ans, Queens (New York) cheville tordue,
- Sorensen Gerald, E., mitrailleur queue, sergent, non capturé

Le commandant Dingledine ordonne aux membres de l'équipage de sauter en parachute et d'essayer de se regrouper dans un petit bois près d'Isières.

Sorensen est le dernier à sauter avant le commandant qui tente encore de maîtriser l'appareil avant de sauter à son tour. L'avion en planant évite de justesse le village de Lanquesaint et, après avoir heurté le toit de la maison du garde-barrière, s'écrase dans le champ derrière le chemin de fer.

Gerald Sorensen tombe dans un champ de blé près de la gare de Bassilly.



#### L'équipage du Wolverine

Les Allemands ont immédiatement arrêté James McConnell, Vito Champa, John Glass et Otto Strange. Ils savaient qu'il y avait 10 membres d'équipage dans ce type d'appareil et étaient déterminés à trouver les 6 autres.

Quatre d'entre eux, Engène Dingedine, Leslie Hutchinson, George Smith et Streett d'Nuncio, sont d'abord hébergés jusqu'au mois d'août dans la maison de Jean Meysman. Fin août, Dingedine et Streett sont pris par les Allemands et amenés en Allemagne comme prisonniers. Hutchinson et Smith resteront cachés jusqu'à la libération.

Quant à John Smith, son parachute atterrit dans l'avant-cour d'une ferme à Bois de Lessines, rue Warissart . Caché durant un mois dans diverses maisons de membres du réseau Comète, il est fait prisonnier mi-juillet et envoyé en Allemagne.

A la libération, ils sont tous les neuf encore en vie et rentreront aux USA.

Ce qui nous intéresse maintenant, c'est l'histoire de Gerald Sorensen. Il a 24 ans et est originaire de Pocatello (Idaho) USA.

Fils de fermier, il est brillant élève, d'abord à l'université en Idaho où il fait des études d'agronomie, puis à l'académie militaire.

**Jerry Sorensen, Roger Abeels et Bernard Mac Manaman à la maison Abeels en été 1944.**





**Ferme Deproot, rue Warissaet à Bois-de-Lessines , avec notre « informateur» Louis Darbé (83 ans)**

Mormon, il vit sa religion de manière très stricte, très ouvert aux autres, sérieux dans ses relations, pas d'alcool ni de cigarettes.

Le 20 mars 1944, il se marie en Floride avec Nora Lewis, une fille d'anciens fermiers. Ils s'étaient rencontrés en juillet 1943 à Amarillo au Texas. Jerry était en formation à cet endroit, et les parents de Nora avaient abandonné la ferme après la grande dépression de 1929. Ils s'étaient installés au Texas pour y travailler dans les installations de pétrole.

Cinq jours après son mariage, il apprend qu'il est appelé à rejoindre l'Angleterre pour participer aux bombardements sur le Continent Européen.

**Gerald Sorensen et son épouse Nora le jour de leur mariage... 5 jours avant sa mobilisation pour la guerre et son départ pour l'Angleterre.**



Il doit immédiatement se rendre à Savannah en Géorgie, où il embarque avec ses 9 équipiers, avec lesquels il s'était entraîné pendant 4 mois en Floride, sur un tout nouveau B-17.

Ce type d'avion, baptisé forteresse volante, avec des ailes de 32m de long, avait une autonomie de vol de 3.000 km. Il pouvait transporter 3.600 kilos de bombes. Pour rejoindre l'Europe, 5 étapes sont nécessaires : Bangor dans le Maine (au Nord des USA), de là Goose Bay au Labrador, le Groenland, Reykjavick en Islande pour finalement arriver à Prestwick en Ecosse.

Ils sont casernés à Snetterton, à 150 km au Nord de Londres.

Le B-17 G, baptisé Wolverine, leur est assigné : un avion en service depuis 6 mois. En partant au combat, les avions de ce type formaient généralement une escadrille de 18 bombardiers. L'art de voler en escadrille était expliqué et testé sur place.

Vient l'heure de la première mission : 26 avril 1944, Brunswick en Allemagne.

Les 18 avions s'envolent dans des conditions météo moyennes... et ratent leur objectif... Une première expérience positive en ce sens que tous les avions rentrent sains et saufs.

Dans l'avion, chacun avait sa mission. Jerry était mitrailleur à la queue de l'avion. C'était une position inconfortable mais stratégique, il avait une vue parfaite sur les avions assaillants éventuels et se devait alors d'avertir les autres membres de l'équipage du danger, par radio (seul moyen de communiquer avec le reste de l'équipage).

Mais au retour de la première mission, le Sergent Smith, mitrailleur ventral, refuse de prendre son poste. On demande à Jerry de prendre sa position... sans enthousiasme, car non entraîné à cette position, il accepte cependant dans un esprit d'équipe, typique de sa personnalité.

Après avoir raté trois missions à cause de cet épisode malheureux, l'équipage est prêt pour la mission suivante, le 1<sup>er</sup> mai 1944 : bombardement de la gare de Metz. Départ à 13h40.

A 45 minutes de la cible, un moteur est défaillant, l'avion perd du terrain sur le reste de l'escadrille. Dingleline demande au commandant de l'escadrille de retourner à la base, mais le commandant refuse. Le fait que l'équipage soit resté au sol pendant trois jours suite à la défection d'un de ses membres a dû influencer sa décision.

Après avoir lâché ses bombes, l'avion continue à perdre altitude... et l'équipage finit par sauter en parachute.

Le parachute de Jerry atterrit non loin de l'ancienne gare de Bassilly. Il est blessé à la cheville. Il passe la nuit dans la nature et erre, se nourrissant de chocolat et de ses tablettes de benzédrine. Il est repéré par une dame en la personne de Mme Marie-Anne de Crombrugghe, épouse Van Delft qui, en tant que résistante, était également à la recherche des aviateurs tombés.

Elle l'amène à St Marcoult dans le château-ferme d'Edouard Van Delft, un patriote actif dans la Résistance, membre du réseau Comète.

Le réseau de résistance Comète organise, entre autres, les caches et le rapatriement des pilotes tombés en Angleterre.

Le risque qu'il soit repéré par les Allemands à cet endroit aurait compromis la résistance.

Aussi, dès le 3 mai il est amené sur le vélo de Schotte à Thoricourt où il rencontre M. Durez qui le conduit en voiture à la maison de Charles et Sylvie Lepoivre, à Gondregnies, à la ferme de l'Espinette, un centre de ralliement d'aviateurs organisé par le réseau Comète, qui les gardait là avant de les envoyer à Bruxelles pour les rapatrier ensuite en Angleterre.



La grange de la ferme de l'Espinette, 13 rue du Brisqué à Gondregnies, en ruine aujourd'hui

Il y retrouve Dingledine, Smith et Street.

Gondregnies a vécu un triste épisode en 1942. Un espion allemand a réussi à tromper la vigilance du curé local, le prêtre Voordeckers, ce qui a entraîné son arrestation



**La ferme-château Van Delft, QG du réseau Comète, rue de l'Arcamp à Saint-Marcoult**

ainsi que celle de la bande du médecin Dubois, tous arrêtés et exécutés .



Le 8 mai, ils partent pour Tollembeek dans la maison de Cyrile Suys.

Le 9 mai, Gerald et le Lt Dingledine partent à Bruxelles emmenés par Victor Schutters.

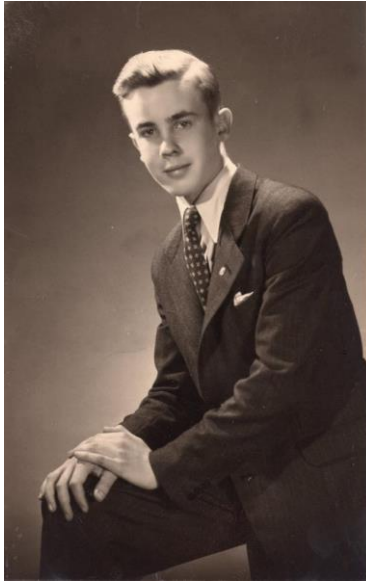
De maison en maison, grâce au réseau Comète, Gerald arrive finalement le 2 juin à Ganshoren dans la famille Abeels où il fait la connaissance de Roger Abeels, 20 ans, déjà actif dans « La Libre Belgique » clandestine. Il y retrouve un autre aviateur américain Bernard Mac Manaman, 22 ans du Michigan, qui avait été parachuté dans la région d'Arendonk. Son bombardier avait été touché par des tirs allemands après avoir été bombardé à Nienberg en Allemagne.

**Bernard Mac Manaman**

Quatre jours plus tard, la nouvelle du débarquement arrive... Il devient clair que la Belgique sera bientôt libérée. Il est donc plus raisonnable de garder les aviateurs en attendant la libération prochaine, plutôt que de risquer de les rapatrier via l'Espagne.

Et Gerald Sorensen donc, plutôt que de rejoindre par l'intermédiaire des réseaux en place, l'Angleterre puis les USA via le midi de la France, choisit de continuer le combat sur le terrain. C'est d'autant plus remarquable qu'il avait quitté les USA 5 jours après son mariage avec Nora Lee.

Gerald (appelé Jerry) et Mac Manaman restent dans la famille d'Arthur et Clémentine (Clemmy) Abeels à Ganshoren pendant 2 mois. Arthur était un patriote. Il avait combattu pendant la première guerre mondiale et avait été fait prisonnier par les Allemands.



Il avait gardé des séquelles physiques dues aux mauvais traitements subis pendant son incarcération. Ayant gardé une rancune féroce contre les Allemands, il fut un patriote actif durant la seconde guerre mondiale. Il rejoint le Front Patriotique en 1941. Polyglotte, il parlait le Français, le Flamand, l'Anglais, l'Allemand... Outre ses actes sur le terrain, il écrivait des articles pour la résistance et même des articles en allemand pour essayer de convaincre les soldats allemands de « changer de bord ».

**Roger Abeels en 1942**

Bien accueillis par la famille, nos deux Américains font la connaissance du fils de la maison, Roger, 20 ans. Roger était un garçon intelligent, il étudiait encore à l'athénée avec l'ambition à terme de rejoindre l'Angleterre pour devenir pilote à la Royal Air Force. Il était déjà très actif dans la résistance à Bruxelles. Malgré la difficulté de la langue, Gerald devint très ami avec Roger. Ils se considéraient comme frères.

Ils font aussi la connaissance de Janine, la fille de la maison (Jenny), 14 ans.



**Jenny, Clemy et Roger Abeels**

Mac et Jerry deviennent les enfants de la famille. Ils considèrent Roger et Jenny comme leur frère et sœur.

A la troisième sommation pour Roger Abeels de rejoindre les camps de travail en Allemagne, cela devient trop dangereux pour Roger et les deux Américains de rester dans cette maison. Le 29 juillet, ils partent vers Anderlecht à la maison de M. Goris, où ils restent quelques



jours. Ils vont ensuite à Koekelberg à la maison de Marie De Stobbelier qui avait déjà hébergé Jerry en mai.

Ils décident alors de rejoindre l'armée secrète dans le maquis de St-Marcoult le 3 août. Les Abeels leur avaient procuré des vélos.

L'unité de St-Marcoult était forte de 200 hommes (400 à la libération). Elle était sous le commandement d'Emile Nerinckx, qui avait créé l'unité dès le début de la guerre.



#### **Zone de parachutage située derrière la ferme château de Saint-Marcoult.**

Le maquis de Saint-Marcoult, aussi appelé refuge tarin, a joué un grand rôle dans la résistance. Entre le 15 mars 1944 et le 10 septembre 1944, pas moins de 40 tonnes de matériel (armes, bombes, etc.) en 10 parachutages y furent larguées. Les parachutages étaient annoncés à la BBC par le message : « *Le brochet braconne l'étang ce soir* ».

La plaine au bout de la rue Haute Pensée, à Saint Marcoult, avait été judicieusement choisie, située dans un cul-de-sac, donc sans passage, et au bord du bois de Saint-Marcoult.

**Photo Maquistry : le commandant Nerinckx avec père et fils Leclercq, et les containers parachutés par les Anglais, contenant armes et munitions. A gauche, derrière la ferme-château, (pas visible sur cette photo) la prairie qui servait de zone de parachutage, et au fond la ferme Leclercq.**



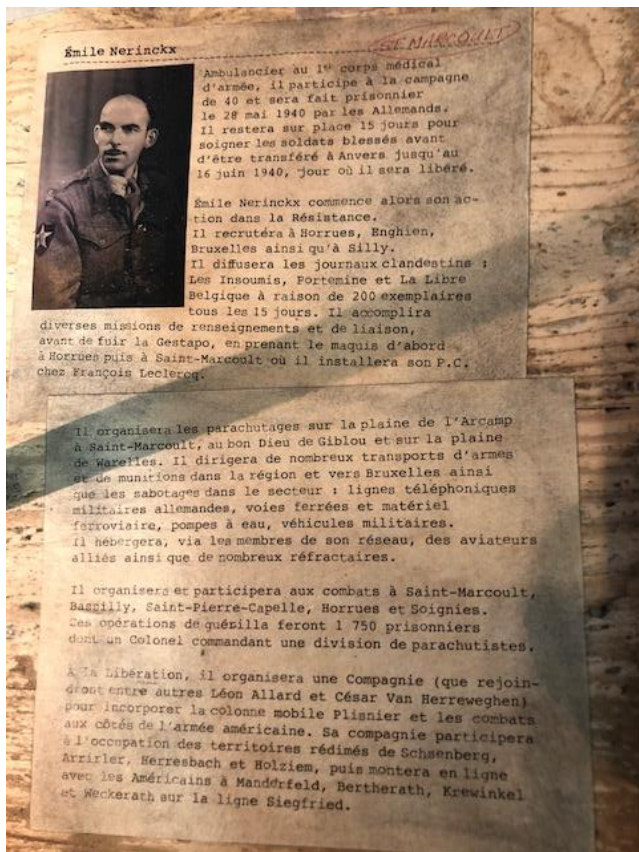
*Le Commandant du secteur D10 de l'Armée secrète de la Résistance, Émile Nerinckx, avec Henri et Maurice Leclercq (père et fils), entourant un container anglais parachuté.  
Photo prise au printemps 1944, à l'arrière de la ferme familiale Leclercq au hameau de Saint-Marcoult à Silly (aujourd'hui Rue Haute Pensée).*

De l'unité de St Marcoult partirent des unités de combat qui firent au total 1750 prisonniers.<sup>2</sup>



**Colonne des 1750 prisonniers dont un colonel commandant une division de parachutistes, encadrée par les hommes du maquis de Saint Marcoult sous le commandement de Emile Nerinckx. Photo prise devant la ferme rue Houtaing, à la limite entre Silly et Labliau.**

<sup>2</sup> D'après Max Robert, jeune résistant et volontaire de guerre, combattant



Emile Nerinckx



Ferme rue Houtaing

Ainsi, Jerry se retrouve à la maison des Lepoivre, à Gondregnies 3 mois plus tard... et il parle à présent un peu le Français !

En mai, les Lepoivre l'avaient en effet invité à revenir si le besoin s'en faisait sentir. Ils étaient heureux de revoir Jerry et lui était heureux de se retrouver dans une ferme qui lui rappelait son enfance.

La zone devient moins sûre et ils sont déplacés chez Gilbert Van Delft à St-Marcoult, au château-ferme, qui avait brièvement abrité Jerry Sorensen début mai.

Quelques jours plus tard, les Lepoivre seront arrêtés et amenés à la prison de Mons, puis de St-Gilles... Ils seront libérés à la fin de la guerre.

Van Delft était administrateur colonial au Congo Belge. Il occupait la ferme-château quand il rentra en visite en Belgique.

Lors de sa dernière visite en 1940, il se fait que la guerre éclate et il lui était impossible de retourner au Congo. Sa famille comprenant 5 enfants était forcée de rester en résidence en Belgique. Il décida alors de servir la Belgique et mit sa ferme à disposition du commandant Nerinckx et de l'armée secrète.

La BBC a officialisé le refuge tarin comme centre de commande par le message codé : « *La frondaison des arbres nous cache le vieux moulin* ».

Mac et Jerry sont acceptés dans le Maquis de St-Marcoult par le commandant Nerinckx. Ils aident à la préparation d'armes parachutées par les alliés, participent à des actes de sabotage sur des voies de chemin de fer, lignes téléphoniques, etc.

Le château-ferme devient à son tour peu sûr. Aussi, ils décident de construire une grande cabane dans le bois de Saint-Marcoult. L'expérience de M. Van Delft dans la construction de huttes au Congo alliée à l'expérience de Jerry acquise à la ferme en font une paire idéale pour une cabane magnifiquement camouflée.

Le 25 août, on annonce la libération de Paris. L'heure du combat avec les allemands approche. Gerry, Roger et Mac sont assignés à une unité de combat sous la direction du capitaine André Brent.

Les forces alliées étaient annoncées sur Enghien ce dimanche 3 septembre en provenance d'Ath.

Les Allemands battaient en retraite et allaient inévitablement prendre la route Ath-Enghien pour rejoindre Bruxelles.

Vers 6 heures du matin, le groupe se prépare à aller à la rencontre des Alliés. Sous les ordres du capitaine Brent, le groupe se compose de Roger Abeels, Jerry Sorensen, Bernard Mac Manaman, Richard Decroes, G. Duhainaut, Jean Colin, Frank Forsight (un autre pilote américain qui avait sauté en parachute 2 jours plus tôt) et du prêtre Venquier.

Roger a revêtu sa combinaison blanche de la résistance et est armé d'une mitraillette Sten.

Gerald porte le blouson de cuir de l'US Air Force et emporte son pistolet Colt.

A la « rue des Petits Marais », le vélo de Jerry ou Roger a un problème mécanique. Ils s'arrêtent pour régler le problème pendant que le reste de la troupe continue. Il est 13h15 environ.

D'où ils sont, ils voient l'intersection de la chaussée d'Ath et voient passer un véhicule blindé allemand sur lequel ils tirent, tuant trois officiers allemands et un sergent.

Ils n'avaient malheureusement pas vu que ce véhicule était suivi d'une colonne de 300 SS.

Ils fuient vers la rue Rouge, mais les Allemands les poursuivent. Après un échange de coups de feu, une grenade lancée par les Allemands les touche, l'un à la tête l'autre au dos, et les atteint mortellement.

Ils meurent unis au combat. A l'issue de celui-ci, les Allemands déplorent une perte de 10 hommes...

Monsieur Nestor Paduwat, témoin oculaire de la scène, l'a décrite comme suit :

- passage d'une auto-blindée allemande avec 4 officiers
- arrivée en courant de deux hommes vêtus d'une salopette kaki ; ils se réfugient derrière le mur d'une petite remise
- une dizaine de soldats allemands les poursuivent, ils s'aplatissent contre le talus de la route. Ensuite, ils se mettent à tirer des grenades « Soum » vers l'endroit où étaient cachés les deux hommes.
- lorsque les tirs s'arrêtent, deux soldats progressent vers la remise.
- je vois distinctement qu'ils achèvent les blessés, en leur tirant une balle dans la tête.
- les Allemands partis, en compagnie de Gustave Van Meus, nous nous sommes rapprochés des deux tués qui étaient Abeels et Sorensen. Ils n'étaient pas beaux à voir.
- nous les avons rentrés dans l'école communale et ma femme aidée de Madeleine Soumillion ont fait leur dernière toilette.

Gustave Van Meus était instituteur à l'école de Marcq et a aussi été témoin de la scène. Il a déposé son témoignage à la commune de Marcq le lendemain.

Il a vu l'échange de coups de feu entre Jerry et Roger et le véhicule blindé. Il les a ensuite vus fuir rue des Petits Marais. Après le passage des Allemands, il est allé Rue Rouge où il a vu Edouard Vandercappelen et Alphonse Smoes qui se tenaient près des deux cadavres.

Une demi-heure plus tard, l'armée anglaise arrivait...

Unis par une amitié profonde au combat comme dans la mort, Jerry & Roger seront inhumés côte à côte au cimetière de Ganshoren. Les familles ont convaincu les autorités de ne pas enterrer Gerald dans un cimetière militaire mais de le laisser à côté de son ami. C'est un fait rare. En principe les soldats sont enterrés dans les cimetières militaires.



**Clemy et Jenny Abeels se recueillent devant la tombe de Roger et Jerry au cimetière de Ganshoren.**

Un monument à la mémoire des deux héros fut inauguré le 2 septembre 1945 au Bois Blanc, à l'angle de la rue de Chièvres et de la rue des Petits Marais.



Outre le monument en leur honneur au Bois Blanc à Marcq, deux avenues portent leur nom à Ganshoren : les rues « Roger Abeels » et « Sergent Sorensen ». Un troisième nom figure sur le monument, celui du Maréchal des logis Armand Vanderschueren, un gendarme, également membre du maquis de St Marcoult, abattu lui aussi en service par les Allemands.

#### **Le monument érigé en 1945 en souvenir des trois victimes**

Ce n'est qu'en janvier 1947, que la veuve de Gerald Sorensen a pu venir en Belgique et se recueillir sur la tombe de son époux parti pour la guerre, 5 jours après leur mariage !

Voir en annexe 2, le récit de son histoire racontée par le commandant de l'armée secrète, Emile Nerinckx.



**Le commandant Nerinckx et Nora Lee lors de la visite de cette dernière en 1947.**



**Nora Lee Morton, la veuve de Gerald Sorensen, décorée en 1947.**



**ARMÉE SECRÈTE**  
**VILLE D'ENGHIEN**

**DIMANCHE 2 SEPTEMBRE 1945**

**Journée de l'A. S.**

**Zône I      Secteur D 10**

**- PROGRAMME -**

A 9 h., **Grand'Messe** à la mémoire des morts de l'A. S. Bénédiction de drapeaux.

A 10 h., Grand'Place, **REMISE DE DRAPEAU & FANIONS** par le Général PIRE aux groupements de la Fraternelle de l'A. S. du Secteur D en présence des Autorités et des Sociétés patriotiques.

**Défilé** de la Fraternelle A. S.

**Cortège** en destination de Marcq par les Rues d'Hérinnes, de l'Yser, Boulev' de ceinture, Porte d'H. ves...

A 11 h. 1/2 **INAUGURATION D'UN MONUMENT** au Bois Blanc (Marcq) aux héros A. S. morts dans les combats de Libération en septembre 1944.

Retour du Cortège à Enghien par la Rue d'Hoves, **Hommage aux morts de la ville au Monument des Combattants**, le cortège continue par l'Avenue Albert I<sup>er</sup>, Rue St-Quentin, Vieux-Marché, Rue de Bruxelles, à la Grand'Place dislocation.

A 14 h., Ouverture d'une **GRANDE EXPOSITION D'AVIATION** au Grand Parc. **ENTRÉE 20 frs.**

Ouverture d'une **Exposition rétrospective de l'A. S. Secteur D** à la Maison communale au profit de la caisse de Secours du Service Social de la Fraternelle. **ENTRÉE 10 frs.**

A 21 h., **GRAND BAL de la Libération** avec attractions à la Salle Patria. **ENTRÉE 20 frs.**

Le Président,  
**NERINCKX E.-P.**

POUR LE COMITÉ DE SECTEUR :

Le Secrétaire-Trésorier,  
**BRASSEUR M.**

Enghien. - Imp. Edg. DELWARDE.

Exempt du timbre.

## Annexe 1

### Comment vécut et mourut un aviateur américain en Belgique occupée<sup>3</sup>

#### Gerald Sorensen

Début mai 1944, les escadres de bombardement de l'aviation alliée survolaient la Belgique au retour d'une mission au-dessus de l'Allemagne.

Un des avions, ayant été touché, avait un retard considérable sur le lot précédent, et arrivé au-dessus de Bassilly, les moteurs n'en voulaient plus, il dut être abandonné par son équipage.

L'un de ses membres, Gerald Sorensen, fut recueilli par M. et Mme. Van Delft, habitant au château de St Marcoult.

Il est décidé de l'évacuer. Il fut conduit sur un vélo au bois d'Enghien par Jules Schotte et fut remis à M. Durez de Thoricourt qui vint le prendre en voiture, car il était blessé au pied. La garde des environs fut confiée aux frères Cannuyere de Graty et Cogneau Noël de Labliau. Après avoir séjourné dans plusieurs maisons, il se retrouve à Gondregnies où la famille Lepoivre l'accueillit et où trois de ses confrères étaient déjà hébergés.

Peu après, ils furent expédiés en direction de Bruxelles en vue de leur rapatriement.

Il était accompagné d'un autre Américain, Mac Manaman.

Ils furent remis à Roger Abeels, qui les hébergea. Gerald fait la connaissance des parents de Roger et de sa sœur Monique<sup>4</sup>. Il est considéré comme le second fils de la maison. Il y sera caché pendant 2 mois.

Roger étant repéré par la Gestapo, il dut prendre le maquis. Roger et les deux Américains retournent alors chez les Lepoivre à Gondregnies, qui gardèrent les deux Américains. Roger Abeels est hébergé par l'instituteur de Silly, M. Fourmanoir.

Nos deux compères sont ensuite hébergés par la famille Van Delft. Cette famille rentrée du Congo avant la guerre, attendait la fin des hostilités pour y retourner. Bien qu'ayant cinq enfants, ils n'hésitèrent pas à se mettre au service du pays et à s'exposer à tous les risques que cela comportait.

Voici le récit que le Commandant du Secteur D de la zone 1 de l'armée secrète, Emile Nerinckx<sup>5</sup>, fait sur les divers événements qui se sont déroulés.

*« Dans les premiers jours du mois d'août, accompagné de mon homme de confiance Georges Staumont, de la femme de ce dernier ainsi que d'un porteur supplémentaire, Hannotier Raphaël, j'arrivai au château de Saint-Marcoult. Il était 22 heures. Nous fûmes accueillis par nos hôtes avec une bonhomie réconfortante. Après avoir dégusté une tasse de thé, j'eus un entretien, qui se prolongea tard dans la nuit, avec Monsieur et Madame Van Delft. Ils m'indiquèrent les cachettes de la maison dans lesquelles je fis disparaître postes émetteur-récepteur, armes, etc. Je constatai immédiatement que Monsieur Van Delft était un homme très accommodant et qui me semblait n'avoir peur de rien... Son épouse, grande dame, ayant été habituée à une vie très aisée, s'était adaptée avec simplicité aux revers de l'existence. Son allure était toutefois restée altière.*

---

<sup>3</sup> D'après le récit du Commandant du secteur D, Emile Nerinckx, 27 avril 1947

<sup>4</sup> En fait la sœur s'appelait Janine

<sup>5</sup> Emile Nerinckx était ambulancier au 1<sup>er</sup> corps médical d'armée et participe à la campagne de 40 et sera fait prisonnier. Libéré le 16 juin 1940, il commence alors son action dans la résistance. Il prend le maquis d'abord à Horrues puis à Saint-Marcoult où il installe son P.C. chez François Leclercq. Il organise des parachutages sur la plaine de l'Arcamp à St Marcoult et sur la plaine de Warelles.(source Maquistory)



Tous deux me mirent au courant de la situation et m'avertirent que deux réfractaires logeaient à la ferme annexe.

Le lendemain je fis la connaissance de Sorensen Gerald, dit « Jerry » et de Manaman, dit « Mac ».

Le premier, de taille moyenne, assez large d'épaules, à la figure ronde, aux cheveux bruns foncés et légèrement crépus, me donne l'impression d'être un bon garçon dont les yeux avaient à certains moments une expression de mélancolie. Tout ce qu'il faisait, il le faisait bien, et d'une manière posée.

L'autre était de même taille, moins large d'épaules, blond et vif comme la poudre, sauvage comme un jeune « fox », et riant aux éclats. C'était le grand gosse de la maison.

Ils avaient tous les deux leur petite besogne au jardin et dans la maison.

À mes moments de loisirs, je prenais grand plaisir à griller une cigarette en leur compagnie, en regardant passer les avions dont ils m'expliquaient toutes les caractéristiques.

Il nous est aussi arrivé de pouvoir, deux après-midi de suite, jouer ensemble au « croquet américain », invention de Mac. Ce jeu, où se rencontraient les hommes, les femmes et même les enfants, avait l'avantage de nous faire oublier pour un moment, la vie dure du maquis.

Après le souper, les Américains passaient la soirée à jouer aux cartes et à prendre des leçons de français avec Monsieur et Madame Van Delft. Quant à moi, je vaquais à mes occupations de nuit comme d'habitude. Quand je rentrais le matin, mes deux amis d'autres Atlantique me posaient régulièrement la même question, « Everything's clear ? » - « Yes, boss, thanks » était la réponse ou bien « J'ai dû éviter des Allemands, mais tout a très bien marché. »

Cette vie ne durera que quatre jours.

Je rends ici hommage à Monsieur et Madame Van Delft pour le haut exemple de patriotisme et de courage dont ils ont fait preuve en hébergeant chez eux, à la fois : deux aviateurs alliés, un chef de l'armée secrète et deux maquisards.

J'ai omis de vous présenter Roger Abeels, ami intime de Gerald Sorensen, qui venait tous les jours au château. C'était un tout jeune homme, assez grand, maigre, à la figure très ouverte, aux cheveux châtons, qui le dernier jour de mon hébergement au château, me supplia de l'engager dans mes corps de combat.

## **L'alerte**

Ce doit être dans l'après-midi du 5 août que j'ai quitté le château en compagnie de mon homme Staumont, pour présider à certaines opérations de manipulation d'armes, et rencontrer mes agents à des endroits désignés.

Mon travail ayant subi quelques retards en raison des patrouilles ennemies, il était 23 heures lorsque j'arrivai près du château où j'étais hébergé. Je m'arrête net, ayant constaté un imperceptible rai de lumière à la fenêtre de la grande salle, chose qui était anormale. Nous nous approchâmes lentement et sans bruit, et, par la fente du volet, j'aperçus un branle-bas général, mais pas d'Allemands.

« Que se passe-t-il ? » demandai-je.

« Nous attendons les boches d'une minute à l'autre » fut la réponse. Et l'on m'expliqua qu'une estafette était venue annoncer l'arrivée prochaine de la Gestapo à la recherche des Américains.

« Que comptez-vous faire ? » dis-je

« Fuir »

« Où ? »

« Je ne sais pas ».

Alors je vous prends tous avec moi. Voici les conditions :

1. A dater de ce moment, vous faites partie de l'armée secrète
2. Vous me devez obéissance aveugle et sans discussion.
3. Vous ne reviendrez plus chez vous avant la libération.
4. Celui qui fautera gravement sera abattu sans autre forme de procès.
5. Vous jurez fidélité au roi, au drapeau et à moi-même.

« Nous acceptons et jurons » fut la réponse. Pouvons-nous prendre un réfractaire de la ferme ? »

« Oui. »

Je n'organise donc que la fuite. On finit les paquets et le premier groupe partit en ma compagnie, groupe composé de Georges Staumont, sa femme, Gerald Sorensen, Mac Manaman, Husson et Roger Abeels. Je les conduisis en lieu sûr au marquis de Saint Marcoult.

Puis je retournai chercher Van Delft et le reste des bagages. Je prévins Madame Van Delft, que vers les 5h du matin, une dame viendrait chercher les enfants pour les mettre en sécurité, l'estafette étant déjà partie prévenir. À 3h30 nous quitions le castel pour de bon.

## **Le Maquis**

Ma réapparition brusque au maquis provoqua une perturbation ; il fallait tout réorganiser car j'étais parti depuis trois semaines suite à une chaude alerte. Avant tout, il fallait dormir un peu, et nous nous installâmes dans le grenier d'une maison, à même le plancher, enroulés dans une couverture.

Puis l'on s'organisa rapidement, on trouva un logement pour tout le monde et j'installai mon quartier général chez Émile Lemaire, habitant une petite maison en lisière du bois. Dès ce moment Sorensen et Mac vinrent me voir tous les jours et même plusieurs fois par jour. Le soir, après une petite conversation, ils allèrent se coucher.

Les mailles du filet de l'ennemi se resserraient fortement, et il fut décidé de construire dans les bois un quartier général qui aurait servi également aux hommes de garde de l'état-major. Monsieur Van Delft, en sa qualité de colonial, me conseilla de construire une hutte congolaise de grande dimension. Ce qui fut fait ; elle fut recouverte de fougères, et elle n'était visible de nulle part. Sa position était facilement défendable et il fallait être tout près d'elle pour voir qu'elle existait. Van Delft en avait le commandement avec, comme aides : Roger Abeels, qui venait d'arriver au maquis, Gerald Sorensen et Mac Manaman, tous deux aviateurs américains, Couwez père et fils, Émile Lemaire, Raphaël Hannotier, François Leclercq, Ghislain Duhainaut et Richard Decroës.

Tout ce travail demanda 10 jours avant d'être terminé, car tout devait être fait dans le plus grand secret, sans attirer l'attention, et la coupe du bois et de la fougère ne pouvaient laisser de traces. Enfin, ce fut fini, et la vie continua.

Vers la fin du mois d'août, un parachutage devait avoir lieu sur le terrain provisoire à 500 m des Allemands. Nous devons transporter toutes les caisses parachutées en une fois, et pour ce faire, j'avais décidé de prendre un chariot à quatre chevaux. Vu le danger, l'armement fut doublé et un renfort d'hommes fut prévu. C'est ainsi que GERALD Sorensen, Mac Manaman, Roger Abeels et Van Delft y assistèrent.

## **Le parachutage**

Ayant reçu l'ordre de Londres de changer mon terrain à cause d'une pièce de DCA allemande qui avait été placée trop près de mon terrain, il me fallut donc prendre la direction

Nord et je me trouvai à un endroit situé à 800 m de la grand-route Enghien-Ath et à 500 m de la ligne téléphonique allemande Bruxelles–Lille qui était gardée jour et nuit par des patrouilles allemandes. Les instructions de parachutage en lune noire étaient les suivantes : il fallait faire des feux qui devaient être visibles à une dizaine de kilomètres environ, car le repérage des lampes est inefficace en lune noire.

C'est ainsi qu'ayant imbibé des sacs avec du pétrole et de l'essence, je les plaçai au milieu du terrain et j'avais, à tout hasard, braqué quatre phares d'auto en direction du ciel.

Quand l'avion entra en contact avec le S. Phone, je lui donnai ma position et lui tins ce langage : « Je dois effectuer le parachutage à 500 m des patrouilles ennemies, je ne puis allumer les feux réglementaires à cause de cela, je vous demande de faire exactement ce que je vous dis et tout ira bien. »

« Il faut descendre à 80 m environ, direction nord-ouest, sud-est... ne craignez pas les arbres... il n'y en a pas... au moment où vous verrez que j'allumerai un feu, il faut lâcher immédiatement afin que je puisse éteindre aussi vite... Si vous n'avez pas lâché la première fois, je rallumerai le feu pour votre second passage. Voyez-vous mes phares ? »

Réponse : « Non »

« Dans ce cas, observez le feu et ne vous inquiétez plus du reste. »

Ce qui fut fait. À l'instant précis où j'allumai, ce qui fit une grande flamme à cause de l'essence, j'entendis le coup de fouet bien caractéristique des parachutes qui s'ouvrirent et je fis éteindre le feu instantanément.

Le pilote m'a demandé : « It's OK ? »

Je lui répondis « Yes, OK » en le félicitant de son adresse et de sa promptitude au travail.

Il m'a dit « Bonne chance et attention aux boches. »

Tout n'était pas fini... Il fallut charger sur un chariot à cinq chevaux et rentrer à Saint-Marcoult par des chemins détournés. Tout se passa normalement ; les traces ont été effacées. Le matin, des boches qui vinrent inspecter les environs, n'eurent aucune idée de ce qui avait pu se passer la nuit. Je dois vous dire que sans Eurêka et S. Phone, des opérations de ce genre ne sont pas possibles ; même avec ces appareils, un pilote qui serait à sa première opération, et une équipe de réception qui ne serait pas bien entraînée, ne pourrait encore y arriver sans casse.

## **Préparatifs pour le Jour J**

À partir de ce moment, la fièvre des préparatifs du grand jour augmenta d'heure en heure. On montait les armes, nettoyant et astiquant à tour de bras.

Pendant plusieurs jours, Sorensen et Manaman nettoyaient des armes et encore des armes. Ils participèrent à tous les préparatifs de guérilla et, le matin du 3 septembre 1944, ils furent les premiers armés et partirent avec un groupe commandé par le capitaine Brent. L'équipe du capitaine Brent se composait de Gerald Sorensen, Mac Manaman, Roger Abeels, Richard Decroës, Ghislain Duhainaut, Jean Colin, l'abbé Venquier et Frank Forsight, pilote de chasse anglais que nous avons sauvé quelques jours plutôt.

## **Le combat**

Je vous donne ci-dessous la relation qu'a faite de l'expédition un de ses participants, Jean Colin.

Arrivés à la ferme du « baron », à quelques 500 m, un des Américains, Gérald Sorensen et Roger Abeels s'arrêtèrent. Nous continuions donc à sept. On prit la route de Marcq, mitrailleuse à l'épaule, en chantant et en pédalant comme des fous à la poursuite d'une patrouille allemande qui, je crois n'exista jamais que dans l'imagination des gens que nous avions rencontrés.

Nous sommes arrivés ainsi sur la grand-route Enghien-Ath. On nous signale que les boches ne passaient plus sur la route depuis plusieurs heures, mais qu'au collège restaient quelques officiers et quelques hommes. De front, à travers la chaussée, nous nous mettons en route vers le collège.

*Arrivés à la dernière maison avant le collège (maison abandonnée), on entendit un bruit de moteur derrière soi. André, le premier, donne l'alarme. Les vélos furent laissés sur le côté droit de la chaussée et chacun se plaça à l'endroit le plus favorable pour tirer, pour autant qu'on ait eu le temps de réfléchir.*

*Je me trouvai le premier derrière une haie. André Duhainaut et Decroës étaient dans le corridor de la maison abandonnée. Les deux Américains étaient derrière un mur surmonté d'un grillage. L'aumônier Venquier, qui était armé d'un pistolet de 45 et qui était malgré tout un prêtre, couvrait l'arrière.*

*Aussitôt que la voiture fut à une vingtaine de mètres, je sortis de ma cachette pour me mettre sur le bord de la chaussée, tirant une rafale en plein pare-brise de la voiture. Je me rappelle avoir vu Duhainaut sur le trottoir devant la maison, faire de même. La voiture, malgré tout, passa et je vis distinctement l'officier à côté du chauffeur mettre la main sur le front et tomber en avant. Je me rapprochai de la maison, et de là, tirai une rafale en même temps qu'André Duhainaut et Decroës, dans l'arrière de la voiture qui s'immobilisa en face des Américains. L'un deux grimpa sur le mur et tira dans la voiture, déchiquetant tous les occupants (trois officiers et un sergent.)*

*Heureux, nous nous avançons vers la voiture quand les premiers camions d'un convoi nous surprisent dans le dos. Il était trop tard pour reculer : André Duhainaut, Decroës et moi-même rentrâmes précipitamment dans la maison. Duhainaut et moi sortîmes sur la route pour accueillir le camion de face. Les vitres volèrent en éclats et un camion Renault s'immobilisa en face de la voiture. André tirait du corridor quand le camion passa devant la porte et Decroës était appuyé au chambranle de cette porte. Nous faillîmes être mis en pièce en rentrant dans le corridor. Ensuite, se présenta une voiture de la Croix-Rouge sur laquelle personne ne tira. À ce moment, je dégoupillai une grenade et la lançai sur le camion suivant qui fut également canardé par les autres. La grenade n'explosa pas. Je l'avais lancée trop tôt. Duhainaut et moi qui étions contre la porte regardâmes alors, à ce moment, un autre camion arriva et la grenade explose juste sur son côté. Ghislain reçut un petit éclat à la tête et André fut légèrement blessé à la poitrine. Le camion s'immobilisa alors, percé comme une passoire.*

*Un cinquième camion arriva. Nouvelle rafale. Il dépasse la maison. Nous voyons alors qu'il est chargé d'un canon antichar. En entendant tirailler, les servants du canon tirèrent un coup qui résonna terriblement dans la maison.*

*Je sortis alors et tirai en plein dans ce camion que les boches essayaient de quitter. J'en ai vu deux sauter en bas et rester sur le sol. André Duhainaut et Richard Decroës tiraient de l'appui de la fenêtre. À ce moment, la colonne s'immobilisa à quelques dizaines de mètres de la maison et les Allemands commencèrent à riposter. André donna l'ordre de se replier afin de ne pas être trouvés.*

*Nous sortîmes de la maison par derrière sautant les barrières et en courant. Mais les boches qui étaient dans le collège commencèrent à nous tirer comme des lapins. Je voyais distinctement les petits nuages de poussière créés par les balles qui tombèrent autour de nous. Une balle frôla le pied de Richard, à tel point que je le crus atteint.*

*Tout d'un coup, sans motif apparent, le tir cessa. On n'entendait plus que de temps à autre des rafales de mitrailleuses ou des coups de fusil isolés, tantôt à droite, tantôt à gauche, et parfois dans notre direction. On se coucha dans un fossé plein d'eau. Sport réjouissant. Après une demi-heure, trempés jusqu'à la ceinture, on en sort pour se diriger vers la grand-route. Un fermier vint à notre rencontre et nous dit que des voitures anglaises sont passées sur la route. Hélas avant d'y arriver nous passons devant une petite maison devant laquelle deux camarades qui étaient restés en arrière et avaient essayé de nous rejoindre avaient été tués. Ils furent probablement pris dans le dos et tués par une grenade lancée par des boches descendus d'un camion.*

*Pour nous, le combat était terminé, mais Ghislain et les deux Américains manquaient à l'appel. Voilà ce qui était arrivé. En sortant de la maison, Ghislain nous avait perdu de vue et s'était enfermé dans une remise. Peu après, les boches firent le tour de la maison, mais ne songèrent pas à regarder dans la remise. Dès l'arrivée des Anglais, Ghislain vint nous rejoindre.*

*Quant aux Américains, j'ignore ce qu'ils firent avant la fin du combat, mais ils montèrent dans le premier tank Anglais.*

*Le camion abîmé par les grenades fut remorqué par les Anglais, car il bloquait la route. Quant aux Renault, j'essayai avec succès de les mettre en route et c'est ainsi qu'à cinq, nous sommes revenus triomphalement à Saint Marcoult.*

*Quant à Gerald Sorensen et Roger Abeels, ils se virent pris entre deux feux et furent atteints par une grenade. Ils avaient vécu longtemps côte à côte sous l'occupation et dans le maquis et c'est aussi côte à côte qu'à Marcq ils tombèrent, donnant leur sang qui coula et se mélangea sur la terre belge, pour la libération du monde*

## Annexe 2

### **Discours prononcé lors de l'inauguration du monument de l'armée secrète, le 2 septembre 1945, par Monsieur le bourgmestre Arthur Beucarne.**

Au général Pire,  
Au colonel représentant l'armée américaine,  
Au colonel représentant l'armée britannique,  
Au commandant représentant l'armée belge,  
Au commandant de l'armée secrète du secteur D 10,  
Messieurs les bourgmestres,  
Mesdames, Messieurs,

Notre village de Marcq est aujourd'hui à l'honneur. Tous nous en sommes les témoins. L'armée secrète a fait ériger chez nous et a confié à notre garde ce monument magnifique par lequel elle a voulu rendre hommage à ses morts glorieux.

Leur sang versé sur notre terre nous a valu cet honneur. Nous l'acceptons et nous en sommes fiers. Aussi sera-t-il le témoignage et la preuve de la fidélité avec laquelle la population de Marcq a accueilli les réfractaires et les agents de la résistance, qui ont trouvé aide et soutien efficace.

Au nom de l'administration communale, nous nous engageons à le garder fidèlement et à l'entretenir d'une façon digne des héros en l'honneur desquels il a été élevé.

Nous le transmettrons aux générations futures afin qu'elles y trouvent leur ligne de conduite dans les épreuves à venir.

L'exemple du sergent aviateur Gerald Sorensen rappellera le concours que la grande Amérique a apporté à notre libération.

Celui du soldat Roger Abeels, la jeunesse généreuse qui se donne entièrement à la patrie et celui du Maréchal des Logis Vanderschuren, la fidélité à l'engagement au service du pays.

À l'armée secrète, toute notre admiration pour sa bravoure et toute notre reconnaissance pour les services rendus.

Vive l'armée secrète

Vive les Alliés

Vive la Belgique

### **Annexe 3**

#### **Discours prononcé à l'occasion de la visite de Madame Sorensen à Marcq le 27 avril 1947 par M. Arthur Beaucarne, bourgmestre de Marcq.**

Au nom des habitants de la commune de Marcq, je suis heureux de pouvoir souhaiter à Madame Sorensen et à la famille Abeels, la bienvenue parmi nous.

Votre visite nous donne l'occasion d'exprimer toute notre reconnaissance et toute notre gratitude envers ces deux héros, que furent le sergent aviateur Gerald Sorensen et le soldat volontaire Roger Abeels.

Nous saluons ici profondément la mémoire de ces deux hommes d'élite, qui ont arrosé notre sol de leur sang, touchés par la mitraille allemande.

Pareil geste, nous ne pouvons l'oublier ; c'est pourquoi nous avons voulu en graver le souvenir dans la pierre, afin que les générations à venir, à leur tour, s'inclinent devant tant de générosité.

Leur bravoure et leur audace seront proposées en exemple à la jeunesse de nos écoles.

L'esprit de sacrifice dont ils ont fait preuve entretiendra dans nos populations, le culte de l'idéal et de la liberté.

En souvenir de tels hommes, je proposerai à mon conseil d'appeler la route qui les amena sur les lieux du sacrifice, la « route des maquisards ».

Pour rappeler le passage dans notre commune du sergent aviateur SORENSEN, mon collègue a décidé de le nommer, à titre posthume, citoyen d'honneur de la commune de Marcq.

Nous accordons la même distinction à sa veuve en témoignage de notre reconnaissance à la grande nation américaine.

Madame Sorensen, Monsieur et Madame Abeels, merci de votre visite, et soyez toujours, les bienvenus chez nous.





## LISTE des MEMBRES EFFECTIFS 2018

### Président d'honneur

SAS le Duc Léopold d'Arenberg PULLY (Suisse)

### Membres d'honneur

Balot André ENGHIEU (P-E)  
Bosteels Christophe et Nathalie GOOIK  
Buxant Damien ENGHIEU (P-E)  
Deglas-Van Huffel Christian ENGHIEU (P-E)  
Geerts Jean-Pierre ASSENOIS  
Marghem-Fonteyn Marc et Lut ENGHIEU (MARCQ)  
Office de Tourisme de Lessines ASBL LESSINES  
Raemdonck-Cosyns Andrea HERNE (S.P.K.)  
Tennstedt-Langhendries Berthe ENGHIEU  
Vanderstichelen-Dendoncker Marc & Thésy ENGHIEU  
Vandeville Luc ENGHIEU

### Membres

Abrassart-Decroly Michel ENGHIEU (P-E)  
Aelvoet Daniel ENGHIEU  
Amelot-Vandenberghe Jean-Jacques et Yvette ENGHIEU (P-E)  
Amelynck Christian ENGHIEU  
Andrien Guy ENGHIEU (P-E)  
Appelmans Xavier CAMBRON-SAINT-VINCENT  
Appelmans-Grandin Aimé et Danielle ENGHIEU (P-E)  
Archives et Centre Culturel d'Arenberg asbl ENGHIEU  
Artuso-Servranckx Jean-Marie ENGHIEU (P-E)  
Balzano Emmanuelle ENGHIEU  
Bastiaens Grégory ENGHIEU (Marcq)  
Baudoux-Liévin Eric REBECQ  
Beckers-Ackermans Joseph et Hélène ENGHIEU  
Becq Jean ENGHIEU (P-E)  
Beeckmans Catherine ENGHIEU (P-E)  
Beliard Olivier REBECQ  
Bellin Jean-Paul ENGHIEU (P-E)

Berger-Dodelet Marcel	ENGHIEN
Boon-Slot Thierry	SILLY (HOVES)
Boschaert Nicole	STERREBEEK
Bouzin Jean-Jacques	ENGHIEN (Marcq)
Braeckman Michel	ENGHIEN
Brasseur Emmanuel	ENGHIEN (P-E)
Breynaert Claudine	ENGHIEN (P-E)
Broze Martine	ENGHIEN (P-E)
Bruwier Marie-Cécile	ENGHIEN (Marcq)
Bruynseels-Triffois	ENGHIEN
Buxant-Bronchain Pierre	ENGHIEN (P-E)
Calicis François	ENGHIEN (P-E)
Cannuyer Christophe	ATH
Carbonnelle Stanislas	BRUXELLES (Watermael-Boitsfort)
Carbonnelle-De Wilde Bruno	ENGHIEN
Carlier-Calicis Michel	LENS
Chaidron-Bertholet Michel	ENGHIEN (P-E)
Chairon François	MONTMORENCY (France)
Chavee Jeannine	BRUXELLES (Saint-Gilles)
Claerhout-De Cock Patrick	ENGHIEN
Claes Philippe	ENGHIEN ( P-E)
Clarot Gaetan	ENGHIEN
Clinckart Nicolas	ENGHIEN
Coché-Claes Hervé	ENGHIEN (P-E)
Cognet Paul	SOIGNIES
Collège Saint Augustin A.S.B.L.	ENGHIEN
Comité de Jumelage Emilienne CRYNS	ENGHIEN
Coosemans Marthe	ENGHIEN (P-E)
Coppens-Coppens Marguerite	BRUXELLES
Cornil- Van Wonterghem Agnès	ENGHIEN (P-E)
Couvez André	ENGHIEN (MARCQ)
Crohain Clément	ENGHIEN (P-E)
Darbé-Dutrieux Louis	ENGHIEN (MARCQ)
Dasseleer Jean-Charles	SILLY (Graty)
Dasseleer-Deglas Colette & André	ENGHIEN (P-E)
De Brabandere Luc	SILLY (HOVES)
De Hertog Francis	ENGHIEN (P-E)

de Oliveira e Sousa Jorge	WEZEMBEEK-OPPEM
De Smet Joseph	ENGHIEN (P-E)
de Strycker Louis	BRUXELLES (W. St P)
De Vos Lea	SILLY
Declercq Pierre-François	ENGHIEN
Declercq Pascal	ENGHIEN (P-E)
Defraene Maurice	ENGHIEN (P-E)
Dehandtschutter Dany	ENGHIEN
Delannoy Grégory	ENGHIEN
Delautre Jacques	ENGHIEN (P-E)
Delsaut Paul	ENGHIEN (P-E)
Demoortel Michel	ENGHIEN
Deneyer Bertrand	SOIGNIES
Deprêter Martine	ENGHIEN (P-E)
Deprêter-Cosyns Philippe	HERNE ( ST-PIETERS-KAPELLE)
Deprêter-Van Lierde José	ENGHIEN (MARCQ)
Deschuyteneer Jacques	ENGHIEN (MARCQ)
Desmecht Luc et Anne	ENGHIEN (MARCQ)
Deville Christophe	ENGHIEN
Devos Jean-Luc	ENGHIEN (P-E)
D'Herbais de Thun Denise	ENGHIEN (P-E)
Dispa-Assmundson Christine	ENGHIEN (P-E))
Donckers Marie	ENGHIEN (MARCQ)
Dorchy Aurélie	SAINT-SAUVEUR
Duwijn – Vandervelden Rudy	ENGHIEN
Elleboudt Thomas	SOIGNIES
Empain-de Braconier d'Alphen Marie-Christine	ENGHIEN (P-E)
Faignart Camille	SILLY
Faucq-Decallonne Michel	ENGHIEN
Flament Géry	ENGHIEN (Marcq)
Fourmentin Jacques	ENGHIEN (P-E)
Geets Francis et Annie	ENGHIEN (P-E)
Ghilain Charles	ENGHIEN
Ghilain Dominique	ENGHIEN (P-E)
Gobbe Frédéric	CHARLEROI
Gregoire Patrick	ENGHIEN (P-E)
Hadidi Guy	ENGHIEN

Haguinet-Vandevoorde Anne	ENGHIEN (MARCQ)
Harinck-Decaestecker Françoise	ATH
Hayette Roger	ENGHIEN (P-E)
Hennart-Hennequin Jean-Claude	ENGHIEN (P-E)
Hollemaert Jean-Pierre	SILLY (Hoves)
Houard - De Becker Michèle	ENGHIEN (P-E)
Hulot Martine	ENGHIEN (P-E)
Huwaert Remi	ENGHIEN (P-E)
Janiszewski Krzysztof	ENGHIEN
Jeumont-De Ridder Yolande	ENGHIEN (P-E)
Jous (abbé) Léon	ECAUSSINNES LALAING
Juvyns Liliane	ENGHIEN (P-E)
Kestens-Dauchot Roger	HERNE (SINT-PIETERS-KAPELLE)
Knipping Johan	BIERGHES
Knipping Patrick	TUBIZE
Koninklijke Universiteit Leuven	LEUVEN
Koole Philippe et Françoise	ENGHIEN (P-E)
Lacquemant Pascale	ENGHIEN (P-E)
Lagnaux-Camberlin Dominique	REBECQ
Lange - De Saint Moulin Philippe	ENGHIEN (P-E)
Le Roy Michel	NAMUR
Lefebvre Michel	ENGHIEN (P-E)
Leger-Gaule Guy	ENGHIEN (P-E)
Legros-Jacobs Jacqueline	ENGHIEN (P-E)
Leroy Pol	ENGHIEN
Leroy-Frehe Jacques	ENGHIEN (P-E)
Letenre Frédéric	ENGHIEN (P-E)
Liekendael Jean-Claude	TOLLEMBEEK
Lietar Frieda	BRAINE L'ALLEUD
Lisbet-Deliege Christian	SENEFFE
Lostermans-Wielant Guido	ENGHIEN (MARCQ)
Lucas-Durant	ENGHIEN
Maes Marianne	ENGHIEN
Mangelinckx Francis	ENGHIEN
Marchand-Francart Jean-Jacques	ENGHIEN
Martial Simonne	SILLY (HOVES)
Masuy Joël	ECAUSSINNES D'ENGHIEN

Merckx-Sys	SILLY
Metens Daisy	ENGHIEN (P-E)
Meunier-Carbonnelle Jean	ENGHIEN
Michel Xavier	ENGHIEN
Michiels – Timmermans Gilbert	ENGHIEN (MARCQ)
Mille Florine	ENGHIEN (P-E)
Misonne François-Xavier	ENGHIEN
Misonne Vincent	MELLERY
Moitié Marcel	HERNE
Neu Peter	BITBURG (Allemagne)
Nieubourg Lidwine	ENGHIEN
Nolf Henry	ENGHIEN (P-E)
Nonnon Michel	ENGHIEN (P-E)
Pacco Didier	ENGHIEN (P-E)
Pacco-Moulaert Christian	SORINNES (DINANT)
Piens-Wyckman	ENGHIEN (Marcq)
Philippe Annie	ENGHIEN (P-E)
Pilate Servais	ENGHIEN (P-E)
Pillet Maurice	ENGHIEN
Pirson-Keustermans	HERNE (St Pieters Kapelle)
Pletinckx Michel	ENGHIEN
Rigaux-Decondé Jacques	SOIGNIES
Rivière Isabelle	ENGHIEN (P-E)
Rivière-Tresegnie Josée	ENGHIEN (P-E)
Roeland-Vandenberg Guido	ENGHIEN (MARCQ)
Rohart-Letenre Brigitte	ENGHIEN
Roobaert Bernard	HERNE (St.P.K.)
Roquet Marc	ENGHIEN (P-E)
Rosan Noym	ENGHIEN (P-E)
Royer-Jeurissen Jean-Pierre	ENGHIEN (MARCQ)
Russo Sébastien	ENGHIEN (P-E)
Ruyskart Christiane	ENGHIEN (P-E)
Saint-Amand Olivier	ENGHIEN
Sauvage Philippe	MAFFLE
Selvais Marie-Paule	ENGHIEN
SERCK-Dewaide Luc	WOLUWE-ST PIERRE
Snyers Laurent	ENGHIEN

Soetens Francis	ENGHIEN
Soumillion-Dodelet Daniel	BRUXELLES (Uccle)
Steenhaut-Dasseleer Ghilaine	ENGHIEN (MARCQ)
Steenhaut Monique	ENGHIEN
Strumelle-Daulie J-M	BIEVENE
Sturbois Jean-Yves	ENGHIEN (MARCQ)
Sturbois – Leruth Jean-Pierre	ENGHIEN ( P-E)
Surleraux José	HERNE (St P. K.)
Surleraux-Desmedt Georges et Lena	HORRUES
Tack Michel	TOURNAI
Tennstedt Brigitte	BRAINE-LE-COMTE (Steenkerque)
Tennstedt Jean-Pierre	ENGHIEN (MARCQ)
Tennstedt-BeaucarneLéon et Ghislaine	ENGHIEN (MARCQ)
Tennstedt-Mahieu Yvette	ENGHIEN
Thienpont Michel	BRAINE-le-COMTE (Steenkerque)
Thomas Frans	MELLE
UNAMUR ASBL Biblio Moretus	NAMUR
Université de Mons-Hainaut Bibliothèque centrale	MONS
Universiteit Antwerpen bibliotheek stadscampus	ANTWERPEN
Van Cutsem Christian	HERFELINGEN
Van den Bossche M.	YVOIR
Vancutsem-Cogneau Edouard	ENGHIEN (P-E)
Vandenabeele Françoise	ENGHIEN
Vandercappellen Jacques	ENGHIEN
Vanderoost Marie-Christine	ENGHIEN (Marcq)
Vanderroost Paul	ENGHIEN
Vanderroost Etienne	SILLY (Hoves)
Vandersmissen Jean-Marie	ENGHIEN (MARCQ)
Vandersmissen Josette	ENGHIEN
Vanlathem Alexis	LENS
Vanoverbeke Rita	ENGHIEN (P-E)
Vanreepinghen Edouard-Georges	ENGHIEN (P-E)
Vansnick Pierre	ENGHIEN
Vansnick Norbert	ENGHIEN (P-E)
Vantomme Willy	TUBIZE
Vastersaegher Louis	ENGHIEN (P-E)
Vellemans Gilbert	ENGHIEN (P-E)

Verbraeck Sara	LENS
Verheyden-Spanoghe Jacques	ENGHIEN (P-E)
Verjieu ( Decock) Rosa	ENGHIEN
Verniers - Tennstedt Yves	HERNE
Verstraete -Tennstedt Claude et Martine	ENGHIEN
Vrancx-Dubru Agnès	ENGHIEN
Waltenier Guy	BRUXELLES (Uccle)
Wastiels Carine	ENGHIEN (P-E)
Wauquiez Raymond	HERNE (St P.K.)
Weemaels Auguste	ENGHIEN (P-E)
Wees-De Bodt Luc et Eliane	ENGHIEN
Wielant André	ENGHIEN (P-E)
Willem André	ENGHIEN (P-E)
Wilmet Yvette	ENGHIEN
Wyngaerden – Desmecht Marie-Paule	ENGHIEN (P-E)

## Sociétés et organismes avec lesquels le Cercle échange ses publications

Bibliothèque communale d'Enghien	ENGHIEN
Bibliothèque des Arts et des Lettres (BFLT)	LOUVAIN-LA-NEUVE
Centre Albert Malinus	BRUXELLES
Centre archéologique du canton de Soignies	SOIGNIES
Centre de Documentation	COMINES (WARNETON)
Centre d'histoire de l'entité Lessinoise	LESSINES
Centre d'histoire et d'archéologie	BRUXELLES (JETTE)
Centre d'histoire et d'archéologie d'Ath	A T H
Centre d'information et d'histoire locale	ECAUSSINNES
Centre historique du Brabant wallon	WAVRE
Cercle archéologique de Mons	MONS
Cercle d'histoire locale	REBECQ
Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore	JETTE
Cercle hutois des Sciences et Beaux-Art	H U Y
CHIREL	SAINTES
Commission royale des Monuments, sites et fouilles	LIEGE
Geschied-en Heemkundige Kring Oud-Heverlee	BLANDEN
Hannonia	BRUXELLES
Het Oude Land van Aarschot	AARSCHOT
K.O.K.W.	SINT-NIKLAAS
Koninklijke Geschiedenis en Oudheidkundige Kring	HALLE
Koninklijke Geschiedenis en Oudheidkundige Kring	KORTRIJK
Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde	GENT
Maillard-Luypaert	SOIGNIES
Musée Royal de Mariemont	MORLANWELZ
Muylaert Michel	MANAGE
Office Généalogique et Héraldique	BRUXELLES (W St P)
Revue Belge de Philologie et d'Histoire	BRUXELLES
REWISBIQUE	REBECQ
Service de Centralisation des Etudes Généalogiques et Démographiques de Belgique	BRUXELLES (Uccle)
Société Royale d'Archéologie de Bruxelles	BRUXELLES
Société Archéologique et Folklorique de Nivelles et du Brabant wallon	NIVELLES



Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège  
Société d'Histoire de Comines-Warneton  
Société d'Histoire de Mouscron et de la région  
Société d'Histoire régionale de Beaumont-Chimay  
Société Royale d'archéologie, d'histoire  
et de Paléontologie de Charleroi ASBL  
Stadsarchief Oudheidkundige Kring

LIEGE  
COMINES-WARNETON  
MOUSCRON  
BEAUMONT  
CHARLEROI  
MECHELEN

**Crédit photos** : Wikipedia, Geowiki, CRAE, IRPA, Michel Abrassart, Louis Darbé, Hélène Koole.

## IN MEMORIAM

Paul BRUYNS

Né à Enghien, en 1932, Paul Bruyns était un vrai Enghiennois dans le corps et dans l'âme.

Il fait ses humanités au collège St Augustin. Après des études de droit à Leuven, où il acquiert le diplôme de docteur en droit et de licencié en notariat, il travaille comme juriste dans le domaine bancaire.

Ces activités sont essentiellement tournées vers le patrimoine Enghiennois. Membre très actif du cercle Archéologique, il est le bras droit du président Yves Delannoy. En 1969, il entre par la grande porte dans le Comité Administratif du Cercle où il sera secrétaire.

C'est dans le train qui les amène quotidiennement au bureau que les réunions se préparent ! Il restera à ce poste jusqu'en 2002, date à laquelle il quitte sa ville de cœur.

Le Haut et Noble Serment des Arbalétriers de St Jean Baptiste multi centenaire, puisqu'il a été créé en 1340, avait cessé ses activités en 1870. En 1984, il reprend vie et Paul sera aussi aux côtés d'Yves Delannoy parmi les premiers membres du serment ressuscité.

Outre son passion pour sa ville natale, on retiendra de Paul, son humour caustique, digne d'un vrai Titje.

Il nous a quittés définitivement cet été, à l'âge de 86 ans, léguant au Cercle sa collection d'Annales et de publications sur notre ville. (L'inventaire en a été fait dans le Bulletin de Novembre).

Nous rendons hommage à Paul, discret mais efficace et le remercions pour sa contribution au patrimoine de notre cité.

## IN MEMORIAM

Berthe Langhendries  
(Hoves 22 septembre 1914 – Enghien 6 février 2018)



En cette journée d'hiver, notre Cercle perd la Doyenne de ses membres.

Berthe était l'une des cinq enfants de Henri et de Marie Dechèvre, et vivait à la ferme du château d'Hoves mais elle perdit malheureusement très tôt ses parents (1934 et 1932).

Après des études primaires à Hoves, elle part au pensionnat de Leuze mais la guerre la rattrape et elle est évacuée en 1940 dans le nord de la France.

A son retour, elle s'occupe de la ferme avec sa fratrie et un bienveillant oncle qui les soutient avec rigueur car une ferme avec 12 employés ne se mène pas d'un claquement de doigt. Grâce à un sacré caractère, elle gère ses activités avec rigueur et bienveillance, n'hésitant pas à montrer l'exemple particulièrement dans le fauchage des champs.

En 1947, elle épouse Jules Tennstedt dont elle aura un fils en 1948 : Philippe.

Ses frères jumeaux Louis et Henri ayant repris la ferme familiale, Berthe aide à la Brasserie Decroës qui appartenait aux parents de son époux, aussi bien dans la bouteilleuse qu'en comptabilité.

Que dire d'autre? Sans doute que sa grande passion fût la couture. Pendant de longues années, elle s'est occupée des aubes de communion, mais aussi de la paroisse d'Enghien, sans oublier la rue du Doyen dont elle a aidé de nombreux habitants avec bonté, dynamisme et rigueur... parfois un peu trop. Un autre de ses plaisirs était les randonnées que ce soit dans la campagne marcquoise ou sur les plages de Knokke. Pendant le dernier quart de sa vie, la télévision était devenue sa grande amie, elle ne ratait pas les jeux qui étaient son fil rouge au quotidien sans oublier la messe du dimanche.

Au décès de son cher époux en 2002, elle a succédé comme membre de notre Cercle car elle aimait Enghien et son histoire.

Géry FLAMENT

## ERRATA

**Dans l'article de M. Braekman page 24, il fallait lire :**

10/07/1993 : dans le rapport de sa réunion, le Comité du Cercle archéologique acte :

- qu'à la demande du président, la réunion s'est tenue au couvent des Sœurs Clarisses, dans l'optique de l'installation prochaine de la Bibliothèque Patria, ainsi que de la bibliothèque et du local du Cercle archéologique...
- que le président a exposé la nécessité urgente de quitter les locaux de la rue de la Fontaine, destinés à être vendus suite au départ des Sœurs noires...
- que le déménagement du patrimoine du Cercle portera sur des statues, des armoires vitrées, des livres, dont le tri devra être assuré, de même que l'inventaire.

**Dans l'article de M. Deschuyteneer, page 81 Il fallait lire**

Chapelle en l'honneur de Dieu et de la Ste Vierge à Marcq, coin rue du Geai rue d'Horlebecq.

« De Blander a posé cette chapelle à l'honneur de Dieu et de la Sainte Vierge l'an 1803 et requérant vos prières et aumônes pour les fidèles trépassés. »  
Actuellement propriété de Monsieur Billens, dont l'immeuble date de 1750.

En fait il s'agit de Guillaume Deblander, cultivateur, né à Marcq le 23 décembre 1739, et y décédé célibataire, le 26 septembre 1811, fils de Thomas et Madeleine Derweduwe.

